

château de Heidelberg,


Digitized by Google

Errata.

Page	8.	ligne	7.	plafond do: lisez plafond du
„	9.	„	31.	enbuête: l. enquête
„	13.	„	1.	cetts: l. cette
„	25.	„	21.	maintiendre: l. maintiendra
„	27.	„	28.	plus on: l. plus ou
„	56.	„	22.	(ne probablement: l. (probablement
„	66.	„	18.	à expliquer: l. à expliquer,
„	66.	„	27	héritées sa: l. héritées de sa

Notice de la galerie des antiquités du château de Heidelberg.

(Cette notice est extraite de l'avant-propos du petit catalogue de la galerie des antiquités du château de Heidelberg imprimé en 1842.)

La galerie des antiquités du château de Heidelberg est pour le palatinat comme pour le grand duché de Bade, ce que Versailles est à l'égard de la France. A Versailles, on ne voit que ce qui concerne les annales du royaume dans l'administration, dans la paix, dans la guerre, dans les arts, les sciences etc. Le plan a été le même pour mes collections de Heidelberg où tout doit rapeler le pays et la famille de ses princes. Mais la galerie de Heidelberg a une grande priorité sur la galerie de Versailles. Celle-ci date du Roi de France actuel. Elle est par-là postérieure à l'annee 1830; et déjà, alors je m'occupois depuis longtems d'un local pour ma galerie. Quoiqu'il en soit, elle ne doit pas être confondue avec celles qui admettent tous les genres de tableaux, et que la liberté du choix rend aisées à former. Le cas étoit bien différent avec la galerie qui vient de s'ouvrir à Heidelberg. Son but a été dés le principe un but tout à fait

à part de celui des galeries ordinaires. Elle est exclusivement réservée aux choses du château de Heidelberg, et aux choses de famille des anciens souverains du pays, et des princes qui leur ont succédé, c'est-à dire aux choses de la famille palatine, et maintenant de la famille de Bade, en sa qualité de propriétaire du palatinat par le traité de Lunéville en 1804.

Ainsi, tous les objets que rassemble ma galerie d'antiquités se lient plus ou moins à l'une, ou à l'autre de ces deux maisons, et au château de Heidelberg. Les tableaux historiques traitent de l'histoire du pays. Les portraits sont des portraits de princes palatins, de princes de Bade, de princes leurs parens, leurs alliés, et aussi de personnages marquans nés leurs sujets, ou étrangers, mais qui se sont distingués à leur service.

Il en est de même des dessins, des gravures, médailles, des vieilles armes etc. en un mot, de chaque pièce de la collection. On les trouvera toutes décrites dans un catalogue raisonné, et qui montre que des recherches d'objets d'art restreintes comme ici à une seule espece d'articles, n'ont pu être exemptes de difficultés. *)

---

*)Ces difficultés ne se bornoient pas à quelques-unes; chaque jour, il en naissoit d'inattendues. Mais où elles ont été surtout désagréables et chagrinantes, c'est dans l'acquisition des tableaux; ayant du fréquemment en prendre des transports entiers, afin de ne pas laisser échapper des morceaux à ma convenance, et que les vendeurs se refusoient opiniatrément de ceder à part. Une fois entr-autres, il m'en fallut acheter au de-là de quatre-vingt dont seulement deux petites scenes historiques et trois à quatre portraits sont entrés dans la galerie des antiquités. Ce qui avoi

Au reste, l'avis placé en tête du catalogue des antiquités de Heidelberg a expliqué la nature de cette collection. Il y est dit que mon intention étoit d'ériger un monument à la gloire de la vieille résidence palatine au milieu des souvenirs de ses princes. Cette entreprise et celle de mes gravures commencée peu auparavant dans le même esprit datent de 1810. Les deux entreprises n'ont cessé de marcher ensemble; et l'auteur croit pouvoir se flatter de n'etre pas demeuré trop en arriere de la double tache qu'elles lui imposoient.

Des divers recueils qui résulteront de mes publications de gravures, un seul suffiroit à déposer du soin que j'ai mis à leur attacher toute la perfection qui dépendoit de moi; et l'ouvrage de la galerie ayant avancé d'un pas égal avec celui des gravures, n'a pu que partager les mêmes soins. Ce que mes gravures ont été pour le château de Heidelberg, la galerie le sera pour ses anciens princes. Mes gravures n'ont pas peu contribué à faire connoitre le château de Heidelberg. La galerie des antiquités sera une histoire parlante de

---

lui par accumuler une masse de tableaux sans but entre mes mains.

Pour obvier à un inconvénient qui devenoit de plus en plus onéreux, j'ai formé de cette inutile, on pourroit dire, de cette nuisible marchandise, la petite galerie de tableaux de vente qui se voit tenue au château par la même personne chargée du débit de mes gravures.

Il en arrivoit avec les médailles comme avec les tableaux. Toutes n'avoient point de connexion avec la galerie; et leur excédent a été égalcment mis de côté pour être échangé, ou vendu.

la noble famille qui l'a habité pendant une durée de plusieurs siécles. Quantité de ses menbres y revivront dans une série de vieux tableaux destinés jadis à rapeler leurs traits, ou quelqu'évenement de leur regne.

Les hommes qui ont comme participé à ces regnes en entourant les princes, ou en les servant, avoient droit de se présenter devant eux, s'ils reparoissoient. Ainsi, les portraits des hommes d'état du tems, des hommes de guerre, des savans, des artistes que les princes palatins et de Bade ont employés ou récompensés, même les portraits de gens à profession commune porteurs d'une juste celébrité, ont été admis dans la galerie des antiquités de Heidelberg où ils continuent de se presser autour de leurs anciens maitres.

Malheureusement, la distribution des tableaux n'a pu'y avoir lieu dans l'ordre qui eut convenu. On les a rangés selon leur plus ou moins de moyens de s'appliquer aux murailles et de les couvrir, au lieu de les réunir par époques ou par familles, pour l'intelligence de la galerie. Mais le but de la plupart de ces tableaux n'a pas été de se rencontrer. Leur différence de formats étoit infinie, et l'obligation de s'y conformer dans les cadres nouveaux ajustés à ces vieilles peintures n'eut jamais permis de les suspendre autrement. Cependant, les numéros du catalogue remédieront beaucoup à cette confusion des tableaux, par la facilité d'y chercher non seulement l'indication des sujets, mais aussi tous les détails dont ils pouvoient être accompagnés.

L'uniformité des cadres étoit naturelle dans une galerie où tous les morceaux ont une tendance égale. La multitude des tableaux ne permettoit pas de songer à des cadres trop dispendieux. On s'est arrêté à la couleur la plus favorable,

aprés les bordures dorées; et elle méritoit cette préférence. La galerie des antiquités de Heidelberg n'est ouverte qu'aux individus ayant quitté la vie; et dans un monument consacré à leur mémoire, la couleur noire qu'on a adoptée pour la galerie est tout-à-fait en son lieu.

Néamoins, elle a subi quelques exceptions. Les cadres anciens qui se recommandoient par un travail de choix, ont été laissés aux peintures aux quelles ils tenoient encore. Mais afin de les empécher de troubler peut-être par-là l'harmonie et le repos de la galerie, on les a entourés eux mêmes de cadres noirs, indiquant en chaque cas leurs droits à y siéger. Un seul cadre a échappé à cette mesure, le cadre No. 206. Il réprésente l'Electeur palatin Chs. Théodore l'ami constant des arts, et peint dans le moment où il leur départit le plus gracieux témoignage de sa protection. Ce tableau, trés grand, le seul qui n'ait point abandonné son cadre taillé, et en vue de tous côtés dans la galerie par la place qu'il y occupe, pourroit à cause de ces motifs, et si une telle comparaison est permise, passer pour *l'enseigne* de la galerie des antiquités. Chs. Théodore n'a point dédaigné de s'y asseoir. Il semble même adresser des paroles de bienveillance à la nombrause société qui s'est rassemblée au pied de son ancienne résidence, pour le revoir à Heidelberg; et l'on sait que ce prince homme de goût et élevé à l'école du bon et du beau, ne souffroit rien de médiocre autour de lui.

Je laisse au catalogue des antiquités de Heidelberg à fixer l'opinion là dessus. Mais celle que j'émettois en 1838 n'est plus un doute pour moi. J'écrivois alors que si l'ensemble de mes collections étoit une fois exposé, il en sortiroit une galerie à ne rencontrer selon toute apparence nulle part. Aujourd'hui, jécrirois qu'elle ne seroit à rencontrer

nulle part, qu'elle ne seroit même plus erécutable nulle part, qu'elle *demeurera en conséquence la galerie unique;* et cela, parceque le sol palatin étoit l'unique sol aussi au monde en état de fournir la variété et la suffisance des matériaux nécessaires pour une si vaste entreprise. La famille de ses princes s'est partagée de bonne heure en une foule de branches qui gouvernoient et regnoient indépendantes. Des capitales et des cours plus ou moins considérables ont du naitre de ces dispersions de la famille; et le penchant aux arts et aux sciences ayant été l'appanage de la plupart des princes de la maison, il n'est pes étrange que les fruits s'en augmentassent autour d'eux.

Ce seroit aller trop loin de prétendre que la galerie du Burgweg ait réussi à les attirer tous à elle. Mais il est au moins certain qu'elle en posséde la *très majeure partie.**) Une seconde galerie des antiquités palatines et de Bade seroit donc tentée en vain; et cette considération attache un prix sans bornes à la valeur matérielle de mes collections. Celui qui nait de leur valeur historique ne sera pas moindre. Le catalogue l'étendra de plus en plus par l'analyse de toutes les pieces qui le composent. Il apprend les généalogies, les descendances, les alliances des individus, les dégrés de parenté entre eux, comme aussi la nature et l'origine des autres objets, c'est-à dire les droits des personnes et les droits des choses à l'admission dans la galerie.

---

*) On conçoit sans peine que des recherçhes de trente ans out du me procurer des milliers d'objets qui ne seroient plus à avoir pour aucun prix.

Les tableaux étrangers à ces détails de famille devront recourir à d'autres titres pour y être reçus. Car, on n'oublie pas que le catalogue, avant de les accueillir, aura à examiner sur cela, les prétentions de chaque tableau, de chaque portrait, de chaque médaille etc.

Les peintures ou morceaux quelconques entrés dans les collections comme ouvrages d'artistes et d'ouvriers sujets ou au service des princes palatins ou de Bade, seront également inscrits au catalogue. Il y a été dit, page VIII. de la préface, qu'on ne négligeroit rien, en acquérant les portraits d'individus dans ce cas, pour en fixer le talent au moyen d'un, ou de plusieurs ouvrages de leurs mains. Ces ouvrages, la plupart de fantaisie dans ce qui touche aux tableaux, ne pourront, par leur genre si différent du genre sérieux de la tête, qu'opérer une diversion agréable dans une galerie de portraits.

Il en sera de même de pieces qui s'y sont introduites sous la simple recommandation d'avoir fait partie de l'ameublement des châteaux de Heidelberg, de Mannheim, de Weinheim, de Schwetzingen, de Neubourg etc. où ils ornoient le cabinet du prince, et dont la révolution françoise les a chassés. Mais ce mérite soutenu de celui des objets a paru suffisant. D'ailleurs, il y s'agit moins de tableaux que de ces productions si fort en vogue dans les trois à quatre derniers siecles, que le notre a qualifié de *Rococo*, et où il lui faut cependant, quand il s'agit d'originalité et d'élégance. chercher des modeles bien préférables en effet à la plupart des inventions modernes de semblable catégorie.

Le tems qui pressoit n'a pas permis de terminer l'arrangement de la galerie. Des peintures d'anciens maîtres

devoient cette année revétir les plafonds des chambres Nos. 1. 2. et 3. Les travaux de ces deux dernieres sont ajournés à l'hyver prochain. Mais le plafond du No. I. *) qui est fini, indiquera assez le genre de cet embellissement. Ou vient d'entendre nommer le beau portrait de Chs. Théodore, dans la troisieme salle, *l'enseigne* de la galerie des antiquités. Le plafond do No. I. peut en être appelé le *cachet.* Il s'appuie sur la galerie, et le monument de l'art sur le quel pose un si noble cachet ne peut, quelqu'il soit, être absolument dénué de droit à le porter. Le public aura encore cette question à résoudre.

Chs. Théodore y reçoit la récompense du zele qui a animé sa longue vie pour l'illustration et pour le succès des arts. Une des muses couronne le buste de l'étecteur réuni dans un médaillon avec celui de l'électrice sa femme la princesse Elisabeth Auguste, et Apollon les indique de là main comme ayant constament mérité ses faveurs.

Les médaillons qui environnent le plafond sont aussi un hommage au bien opéré par Chs. Théodore. Ce prince, en encourageant les arts, ne négligeoit pour cela ni l'agriculture, ni les manufactures, ni les fabriques etc. et ces détails d'administration, sont tracés autour de lui, par des

---

*) La vue de ce plafond laisseroit croire qu'il a été commandé et exécuté pour la place. Mais les diverses pieces qui le composent, ont mis dix-à-douze ans à se réunir entre mes nains; et c'est uniquement la découverte dans ces derniers tems, du grand tableau d'Apollon et des muses, qui a mené sur la pensée d'exécuter un ensemble de toutes ces parties, et d'ou décorer la salle principale de ma galerie d'antiquités.

groupes de génies diversement occupés dans les médaillons, à des études de dessin, de musique, de géographie, à des travaux champêtres, et même à des jeux et récréations de village, emblêmes de la prospérité publique.

Le plafond du No. 2. offrira dans une suite de trois peintures de la même époque, mais d'une dimension de figures bien moindre, autant de sujets relatifs à la princesse Elisabeth; et dans le plafond de la troisieme salle, les arts consternés de la résolution de Chs. Théodore de transférer son siége à Munich, s'empresseront à l'envi de le retenir dans le Palatinat. Cet épisode aura naturellement nne ceinture de médaillons en harmonie avec la circonstance.

L'exposition des dessins et des gravures de la galerie des antiquités sera aussi retardée. La chambre où ils sont attendus venant d'être batie pour les recevoir, laissoit craindre quelqu'humidité. Mais ou a vu dans le catalogue que ce fruit de mes recherches ne le céderoit à aucun de la galerie, quand elle en sera mise en possession; et depuis, il s'est accru encore. D'autres branches de mes collections ont également avancé. Mais le catalogue quoique fermé pour le présent restera ouvert aux acquisitions nouvelles, et pret à les publier sous leurs numéros, chaque fois que le nombre en pourra compléter une feuille d'impression.

Les pieces moins bonnes déjà inscrites dans le catalogue, et aux quelles la galerie en substitueroit de meilleures par occasion, ne cesseront point par cela d'en être une dépendance. Mais les tableaux douteux qu'on y admet que provisoirement afin de les soumettre à une enbuête historique, disparoitront de la galerie, à mesure

qu'ils seront reconnus sans droits à ses expositions Seulement, trois morceaux qui étoient dans ce cas y garderont leurs places. L'un réprésente le pere du fondateur de la galerie, Mr. le Comte de Graimberg dans son costume de député de la noblesse françoise aux Etats-généraux du royaume en 1789. Outre que ce tableau est un fort bel ouvrage, c'étoit aussi en son tems le portrait d'un ami des arts, et j'ai cru dés-lors qu'il ne seroit point de trop dans la galerie.

Les mêmes motifs en ont ouvert la porte un second des trois tableaux en question. Un des ancètres de ma famille y est peint sur émail, et par le celebre Jean Petitot, vers l'année 1645.

La derniere des trois pieces étrangeres à la galerie n'a d'intérêt que pour Mr. de Graimberg. C'ett un travail de jeunesse dont il s'est plu à former un souvenir de l'entrainement qui l'a toujours poussé vers l'art. Les objets de l'espece de quodlibet *(lettre A)* out été dessinés au milieu des camps et sur les vaisseaux dans les années de 1793 à 1799. L'auteur servoit alors dans un régiment à la solde de la Hollande, et plus tard de l'Angleterre; et comme aujourd'hui, son plaisir étoit de donner à l'art tous les instans dont il pouvoit disposer.

Les ruines de Heidelberg avoient été l'origine de ma galerie d'antiquités. (Page III. du catalogue). C'etoit à elles qu'en revenoit la premiere ouverture. Mais la petitesse des chambres qui la renfermoient au château, et l'impossibilité d'y en découvrir et même d'en créer de plus convenables, exigeoit de lui trouver un autre établissement, sous peine de perdre les dépenses et les années de soins de toutes sortes prodigués à ses collections.

Enfin, la page XVIII. de l'avant-propos du catalogue a pu expliquer comment la galerie de Heidelberg avoit réussi à trouver un local assez grand pour la livrer au public par une exposition commode, et qui étant accessible à tous, permit de la juger. C'étoit en 1841. J'avois acheté à cette intention une maison sise au Kornmark à Heidelberg (ma maison actuelle) et beaucoup mieux proportionnée par son étendue, avec les besoins de mon entreprise de gravures et avec ma galerie, sans compter qu'elle est presque d'une même origine avec le château de Heidelberg, et dans une position délicieuse au bas de ses ruines. Presque tout le rez de chaussée de la maison, et plusieurs appartemens de haut sont consacrés à ma galerie d'antiquités. Les changemens que réclamoit la décoration des chambres y annonceront toujours une demeure plus qu'ordinaire. Ils signaloient d'avance la valeur du dépot qui alloit leur être confié, et dont les trente années mises à le construire, et à le perfectionner deviendroient la moindre louange.

Cependant ce seroit un tort de croire, et surtout d'exiger que la galerie des antiquités de Heidelberg n'eut pris que de bons ouvrages. Toute galerie seroit impossible avec cette condition, sans parler d'une galerie de portraits. Il est vrai que le nombre de ces derniers sembleroit y autoriser une certaine rigueur de choix, avant de les recevoir. Mais les portraits ne se repétant guere généralement, demeurent rares malgré l'apparence contraire; et quand ils conviennent à une collection historique par le nom et par le sujet, leur importance, si médiocre que soit la peinture, sera toujours de poids dans la galerie, pour peu qu'ils aident à lier la filiation des fa-

milles, et a y remplir le vuide qui résulteroit de leur absence. D'ailleurs, on ne perd pas en les prenant, la liberté de changer contre quelque chose de mieux qui survient.

Il y auroit une injustice égale à faire tomber sur la galerie des antiquités le discrédit inhérent aux galeries de portraits de famille. Elle leur 'appartiendroit tout au plus par la nature de ses recherches et par sa composition. Mais les tableaux en sont aussi distans d'age que de lieux; et il a fallu pour qu'ils se rapprochassent, qu'un ami des arts et des souvenirs, àprés avoir commencé en 1810 des dessins du château de Heidelberg, ait été presqu'en même tems conduit par le hazard (page III. de l'avantpropos du catalogue) à les accompagner d'une histoire écrite en tableaux de ses anciens habitans.

On trouvera dans ces fastes vivans des maisons palatines et de Bade tous les portraits des princes qui ont construit le château de Heidelberg qui l'out habité, qui l'out agrandi, réparé après ses désastres, jusqu'à l'Electeur Chs. Théodore et au Margrave de Bade Chs. Frédéric. le prémier de sa maison appelé à la jouissance des provinces palatines du Neckar par la traité de Lunéville en 1804. Le château de Heidelberg et sa galerie d'antiquités, deviendront de plus en plus par là tributaires l'un de l'autre. Aprés avoir admiré ses ruines, leur brillante architecture, leurs sculptures plus séduisantes encore, on voudra connoître les auteurs de ces merveilles de l'art de batir. Tout a été calculé, pour donner à l'ensemble et aux détails de la galerie où ils revivent en portraits, le moyen de satisfaire

cetts curiosité, en y arrangeant chaque piece de la façon la plus propre à rehausser sa valeur. *)

---

*) C'est ainsi qu'un charmant portrait du Roi de France Louis XIV. (No. 106) peint par le Brun, dans sa troisieme année, y est mis pour le parallele, près d'un autre portrait du même prince dans un age avancé, et de la main de Nicolas de Largilieres autre peintre françois. On laisse de coté la comparaison du talent des deux artistes. Mais le public découvrira de lui-même la ressemblance qui subsiste encore ici, entre le jeune garçon et le vieillard. Il admirera comment les traits du roi enfant ont passé et se sont maintenus sur la figure du vieux roi, et surtout la fierté et la noblesse avec les quelles l'air de grandeur que Louis XIV. garda toute sa vie se préparoit déjà dans le petit Louis VIV. de trois ans.

On verra par cet exemple jusq'à quel point le catalogue peut au moyen de raprochemens et de descriptions, accroître le mérite des tableaux. Par lui, une collection qui languiroit sans lui privée de mouvement, devient une réunion animée où tous les membres participent plus ou moins à l'impulsion donnée par les récits du catalogue, et dans la quelle le plus indifférent morceau ne manquera pas de jetter sa portion d'intérêt quelconque dans la masse de l'intérêt général.

La peinture (No. 2131) sera encore plus concluante à cet ègard. Elle ne marque gueres dans la galerie que par la surprise de l'y voir. La figure en est pauvre, le vétement en est pauvre, comme aussi le talent de l'auteur. Cependant cette figure grandit, s'ennoblit même de sa propre bassesse, quand on apprend que le centénaire qu'elle réssuscite a été longtems un des apôtres à qui Chs. Théodore (No. 203) lavoit les pieds chaque année, au retour de la pieuse céremonie du jeudi saint.

Aucun blâme n'atteindra donc le fondateur de la galerie des antiquités du château de Heidelberg, si ses collections laissent à désirer. Il n'a pas tenu à lui de mieux faire. Mais ce qui est plus vraisemblable, c'est que l'on continuera de demander en les voyant, si les entreprises de Mr. de Graimberg sont sa propriété ou celle d'un gouvernement. Cette question est souvent faite, parcequ'elle est juste. L'entreprise des gravures de Heidelberg et sa galerie d'antiquités n'étoient pas des entreprises pour un particulier. Elles sont devenues beaucoup trop au dessus de fortunes individuelles. L'origine en est elle-même peu commune. On n'a pas oublié, ou ces lignes rapéleront qu'elle sort de l'admiration subite d'un voyageur pour le château de Heidelberg; et en effet, arrivé dans cette ville le matin du 4. octobre 1810. j'avois déjà avant la fin du même jour, dessiné plusieurs heures sur la ruine, et ouvert ainsi la carriere que je mettrois tant d'années à parcourir, et toujours plus riche et plus inépuisable, devant moi.

Les études pour l'art et pour l'histoire qui s'y developoient graduellement sous mon travail, joignirent bientôt à l'admiration des yeux, l'admiration des souvenirs. Les deux entreprises représenteroient cette double admiration. Un troisiéme motif les recommandoit encore plus,

---

Chs. Théodore a été un exemple de toutes les félicités, de toutes les joies de ce monde. L'apôtre en étoit le néant, et il a vu l'heureux Théodore prosterné devant lui. Le contraste de ces positions terrestres est entier sur les deux tableaux, et leur attachera toujours la faculté de se faire valoir mutuellement.

et notament l'entreprise des gravures. La ruine de Heidelberg étoit négligée et fréquemment maltraitée. Le malheur des circonstances sembloit aussi péser sur elle. On étoit alors dans les années aprés 1809, et au plus fort du tems où les alimens de la guerre, c'est-à-dire de l'argent et des hommes composoient tous les besoins de l'époque, et où les loisirs de la paix tomboient en désuétude. J'avois frappé à toutes les portes pour obtenir une surveillance et des réparations au château de Heidelberg. Nulle ne s'étoit ouverte; et plusieurs de mes dessins de la ruine étant finis, tout appréciateur de ce monument unique auroit difficilement, dans ma place, echappé à l'inspiration d'en essayer la gravure, comme moyen, en désespoir de cause, si la vieille résidence étoit absolument abandonnée, de la garder au moins sur ces imitations de l'art, dans le même état où je venois d'en prendre une éspece de possession.

Mais un travail de gravures du château de Heidelberg ne sauroit être un travail ordinaire. Les meilleurs artistes y furent évoqués *) ainsi que les ouvriers les plus habiles de chaque état. J'avois fait mon annonce en ce sens. Elle divisoit l'entreprise en grandes planches, et en feuilles

---

*) Parmi les quels on se contentera de nommer le graveur de la Cour de Bade Ch. Haldenwang déclaré à Paris en 1807. par les feuilles publiques, le plus digne héritier du Burin de Woollet; Victor Texier graveur françois qui a fourni plusieurs planches magnifiques de l'Alhambra, pour l'ouvrage de M. de la Borde sur l'Espagne; le docteur Th. Alf. Leger professeur d'architecture à l'université de Heidelberg; son élève Gust. Dunzinger architecte au service de Bade etc. etc.

gravées au trait. On peut regarder les grandes planches comme l'aurore de l'entrée du château de Heidelberg dans sa réputation actuelle; et les contours qui mettoient en lumiere une suite d'arabesques dignes de la bonne Italie *(guide des voyageurs, page 99 et suivantes,)* ont acquis à ses ruines, un rang classique dans les arts. Ces mêmes arts avoient tout employé durant des siécles pour la décoration du manoir palatin. Il falloit tout employer aussi, afin de ne pas rester trop loin en copiant leurs chefs d'oeuvres, de la perfection des modeles. Des gravures de Heidelberg auroient en vain souhaité un plus fécond encouragement.

Cependant l'entreprise qui répondoit si bien à l'appel du déssinateur, devoit poursuivre la route qu'elle avoit tracée, pour se soutenir. Elle coûtoit beaucoup; et son établissement si dispendieux de lui même, étoit en outre sujet à mille fraix imprévus qui l'auroient seuls distinguée des spéculations vulgaires, si *le guide des voyageurs sur la ruine,* ne déceloit a chaque page dans l'auteur des gravures, un homme ne désirant de l'art que les véritables jouissances, et qui vouloit dans son travail de Heidelberg, demeurer digne de les goûter à une si belle source.

La faveur acquise aux grandes planches descendit sur les feuilles d'arabesques. Leur nombre dépendoit du sort de cette partie de mon prospectus. Elle pouvoit être considérable. Aprés un examen des sculptures de la ruine encore susceptibles par leur conservation d'entrer dans mes collections de Heidelberg, il s'en étoit trouvées de cent vingt cinq à cent trente en état d'y fournir autant de feuilles; et ces feuilles qui se publioient par cahiers, au-

roient été facilement accrûes plus tard de quelques livraisons des pieces moins ménagées par le tems.

Sans doute, la surprise n'auroit pas été médiocre à la vue d'une telle quantité d'objets d'art sortant d'un même lieu, et d'un lieu presqu'ignoré; et leur qualité eut doublé cette surprise. Mais où elle atteignoit le comble, c'étoit en pensant que la curiosité dirigeroit un étranger à Heidelberg pour y être le premier à publier des trésors de science et de talent exposés à tous les regards, et que menaçoit la plus prochaine destruction.

J'ai dit une fois que là où il seroit question de ruines devant la ville de Heidelberg, elle avoit le droit de prendre la premiere place, et la place unique, s'il n'y en avoit qu'une à adjuger. Un droit aussi étendu n'auroit pas été acquis à la collection des arabesques. Mais outre l'avantage d'être née au château de Heidelberg du concours des objets qui font de sa ruine la plus belle des ruines, elle se seroit souvent écartée des bonnes régles du goût grec et du goût romain, pour s'approprier elle-même des régles non moins bonnes, s'il suffit dans les arts pour les yeux, de plaire par la forme et par la composition.

J'avois laissé au succés de mes planches d'arabesques à en déterminer la quantité; et déjà, il les avoit portées à la vingt-quatrième feuille, et avec apparence d'être durable, quand un événement qui n'étoit même pas à pressentir, effaça tout moyen de combinaison et de calcul dans les arts. La litographie qui naissoit, livrant en peu de jours ce que la gravure ne fournissoit que péniblement aprés des semaines d'efforts, lui nuisit incontinent par la modicité de ses prix, et en s'améliorant, elle arriva à usurper

ses fonctions. C'étoit plus qu'une révolution, c'etoit un bouleversement de l'art. Mais avec mon admiration qui ne vieillissoit point pour le château de Heidelberg, je ne pouvois prendre sur moi de descendre de la hauteur du genre de gravure employée dès le principe à mes publications de la ruine. Il me sembloit aussi que l'avantage d'offrir dans des ouvrages sur le château de Heidelberg, une série de planches d'architecture et de sculpture dignes de la vieille Italie, leur garderoit au moins cette espece de vogue qui suit volontiers les choses curieuses par leur rareté, et qu'il me seroit par là accordé, n'y cherchant que la gloire de la ruine, de voir sans une inquiétude trop décourageante, mes bénéfices bornés désormais à la rentrée des avances. Rien ne changea dans mon travail, que le dommage qui fut toujours croissant. La facilité et la vitesse de la litographie à reproduire engendrerent une concurrence la plus active des vues de la contrée. Mes gravures furent contrefaites, et l'industrie mercantile se jettant à la traverse, acheva de mettre mon entreprise au néant.

Enfin, cédant à la necessité, il m'a fallu renoncer à tout ce qui étoit gravure. J'ai retiré de la main des artistes les dessins de la septieme et de la huitieme grandes planches de mon ouvrage de Heidelberg. Elles appartenoient au supplément de quatre paysages de la ruine ajoutés plus tard à mon prospectus du mois d'octobre 1810. Alors, sa souscription n'avoit parlé que de deux des principales vues intérieures du château, et d'un nombre égal de ses vues extérieures avec la ville et le vallon; mais je m'y réservois pour la suite une continuation de ces mèmes planches, au cas où elles trouveroient un soutien

convenable; et aucune entreprise ne pouvoit, sous ce rapport mieux débuter pour sa recommandation, et pour l'honneur et le contentement de l'art. Ces quatre vues, les plus essentielles effectivement du château de Heidelberg comme portraits de son état actuel, ont été gravées encore au regne du goût pour les bonne choses, avec l'inimitable *) habileté qui caractérise et qui distinguera toujours les productions de mon graveur et ami Haldenwang.

La publication des arabesques du château a été également abandonnée. Elles venoient d'accomplir leur premier volume. Dans ma conviction du mérite de ces charmantes créations du ciseau le plus délié, j'avois le projet d'en donner un second volume, et un troisieme selon l'apparence des tems. Leur ensemble eut été un oeuvre véritable sur les compositions de l'art et leur exécution au château de Heidelberg. Environ soixante dessins étoint préparés pour

---

*) Ma troisieme grande planche dédiée au prince Royal de Baviere, aujourd'hui le Roi Louis I. a été jugée à Paris un des meilleurs ouvrages du graveur de la Cour de Bade. Le premier plan en seroit difficilement surpassé pour la hardiesse et la vigueur des tailles, et de même, pour la distribution des nombreuses lumieres dont Haldenwang a composé un éclairement plein de transparence et si pittoresque sur la totalité de la planche.

La dégradation des tons entre les diverses constructions de la ruine n'y est pas d'un moindre effet. Elle lui donne la plus vaste etendue, et autant de profondeur; ce qui est le cas de ce point de vue sur le château de Heidelberg et sur sa colline.

Haldenwang croyoit lui même n'avoir pas trop échoué dans ce travail.

se suivre dans la collection des arabesques, et n'attendoient que d'être envoyés aux graveurs pour grossir bientôt ce vaste monument à la gloire de l'antique résidence.

La rémarque a été faite qu'un travail qui s'entouroit d'accessoires multipliés *) parcequ'il ne reculoit devant au-

---

*) Ces accessoires ne seroient en effet pas à compter. Mais le mesurage de tous les objets sur la nature, avant de les dessiner, a été l'accessoire le plus fréquent, et le plus accompagné de frais, parce qu'il s'est étendu à toutés les pieces dont se forme ma collection des vues de Heidelberg et du pays. Leurs dimensions de détails et d'ensemble ont toujours été prises avec la correction qui étoit à atteindre. Le plus souvent, jai'eu recours à un architecte qui dirigeoit ces opérations, ainsi que la perspective des sujets, et s'il en étoit besoin, à des ouvriers pour nous aider.

Là où des parties remarquables de la ruine, et dignes d'être conservées avec tous leurs avantages, n'offroient pas un point de vue assez favorable, j'ai fait ériger des ponts sur les quels ces points de vue pouvant être choisis à volonté, étoient toujours étudiés de la façon la plus capable de donner à l'objet sa valeur entiere.

Des échaffauds à l'usage de mon entreprise ont couvert la ruine pendant près de deux ans, à l'époque où j'ai dessiné, ou fait dessiner les statues et tous les ornemens des façades du palais d'Othon-Henri et de la chapelle. On a pu gagner leurs sommets les plus élevés, pour compléter le mesurage des batimens; et la même occasion a servi à copier les précieux détails qui couvrent la plupart des statues de la ruine, et dont on n'a pas même une idée à distance.

Au moment où j'ai commencé mon travail de Heidelberg, l'art d'imprimer les gravures étoit encore bien imparfait dans ces environs. Ne voulant avoir rien de plus négligé dans cette partie que

cune dépense tendant à son perfectionnement, devoit s'entourer également de frais sans fin. Mon entreprise des vues de Heidelberg a absorbé prés de quarante mille florins de ma fortune particuliere; c'est-à-dire qu'aujourd'hui encore la dépense y surpasse les recettes de quarante mille florins. J'ai entre les mains pour réprésentation de cette somme un fonds de planches gravées sur cuivre et sur acier, de pierres litographiées et principalement d'épreuves imprimées dans ces diverses manieres, équivalant à plus du double des sommes mises en avant. Mais ce capital en planches, en gravures etc. etc. ne peut, si grand qu'il soit, porter d'intérêt qu'à l'aide de trés fortes ventes effectuées annuellement de ces mêmes gravures; et bien loin de là, elles se sont ralenties au point de rendre tout à fait illusoire le produit de mes objets d'art.

Ainsi, une opération trés dispendieuse, mais faite à toute autre époque pour rester aussi solide qu'honorable s'est transformée en une source de dommage d'autant plus allarmante qu'on eut vainement essayé de la fermer. Le public ne pouvoit etre contraint de préférer de nouveau les gravures, ni les marchands de les reprendre; et pendant ce tems, les intérêts de quarante mille florins menaçoient de s'éteindre; et tout un magasin de planches

---

sur le reste, j'ai envoyé mes planches à **Paris** chez l'imprimeur en taille-douce qui avoit alors le plus de renommée entre ses confreres (le sieur Ramboz). Elle étoit presqu'européenne par sa réussite dans l'impression des cuivres. On peut juger de la cherté de cette obligation de faire ainsi voyager les planches. L'entrée de chacune aux douanes de Strasbourg ne montoit pas à moins de cent cinquante francs.

gravées et de gravures s'ensevelissoit de plus en plus pour se voir enfin vendre au poids du métal et du papier.

Mes collections d'antiquités ne me donnoient guere moins d'inquiétude par ailleurs. Elles avoient également pris une extension qui coûtoit beaucoup, et sans rien produire non plus. On sait que ces sortes d'objets, pour acquérir leur prix, ont besoin d'être exposés. Ma maison du faubourg y convenoit aussi peu qu'à un commerce de gravures. Souvent dans l'embarras d'un local qui put obvier à tout, j'étois venu sur l'idée d'obtenir du gouvernement de Bade, la permission de faire à mes frais une salle, du grenier de la chapelle *) du château. Mais

*) Un particulier de Mannheim retiré du commerce ne me laissoit pendant longtems aucun repos là dessus. Lui-même, après avoir réuni plusieurs objets tels que les miens et variés aussi, en avoit formé une petité exposition qui leur donnoit une valeur réellement à surprendre; et il assuroit que mes collections toute riches qu'elles fussent, ne seroient jamais, sans ce moyen d'exposition qu'un corps sans vie, et par conséquent, une cause de dommage perpétuel pour le possesseur.

Dans son zèle à la chose, le sieur M.... la poussa si loin qu'un jour il parut inopinément chez moi avec un architecte de ses amis pour faire ensemble la revue des localités du château propres à l'exécution de son plan de galerie sur la ruine; et le grenier de la chapelle parut très convenable. Le devis de la dépense qui en fut dressé avec toute l'économie possible, alla de cinq à six mille florins, non compris les fenêtres dont l'ex-négociant prétendoit que le gouvernement devoit se charger. L'estimation étoit modérée; Mais probablement, elle se fut, comme presque toujours, étendue bien davantage pendant le travail qui n'eut point lieu en grande

l'espace auroit à peine suffi; et en outre, il laissoit à désirer pour l'abord et pour l'éclairement. Une autre fois, je voulois demander qu'on m'assignat un terrein de la dépendance des ruines, et où je pourrois batir à *) ma volonté etc.

Ces délais ont amené un denoûment des choses qui

---

partie à cause de cette incertitude, et du peu de certitude aussi de fonds placés en constructions sur la propriété d'autrai.

*) Je sentois que l'installation de ma galerie au château ne seroit jamais une méchante spéculation. Mais ce qu'elle y deviendroit n'étoit cependant pas à prévoir. Non seulement, elle m'auroit sans peine, ni retard, remboursé tous ses frais d'établissement, mais elle continueroit à être du meilleur rapport. Car, je ne doute pas d'avoir pu en tirer chaque année la même somme des cinq à six mille florins qu'auroit couté l'opération du grenier de la chapelle, et cela avec le plus léger droit d'entrée dans la galerie des antiquités du château de Heidelberg qu'on eut alors visitée au château de Heidelberg lui-même. Et qui n'eut voulu payer pour la parcourir sous ses vieux murs, sous leurs ruines, entouré des images de ses anciens chatelains, de leurs vassaux, de leurs courtisans aux siécles passés, et enfin vis-à-vis d'objets où mille familles de ces contrées et de contrées plus lointaines pouvoient puiser des documens et des souvenirs sans fin sur leur tems d'autrefois?

La conviction m'est acquise également que ma galerie transportée sur la ruine, n'eut point tardé à devenir un monument obligé de curiosité, et que tout étranger étoit tenu de connoitre. Y visiter la salle de mes gravures, et ma galerie des antiquités palatines et de Bade, c'eut été visiter les deux filles du château de Heidelberg; et cette visite faite en présence de leur vieux et noble pere n'eut eu à regreter aucune sorte d'intérêt.

changera la situation artistique de mes entreprises à Heidelberg. Chacun connoit mon acquisition de maison au pied de la ruine, et j'ai parlé tout-à-l'heure de ses avantages uniques pour toute exposition d'objets d'art. Elle profitera principalement à mes gravures en leur offrant un azyle contre les coups qui les ont frappées, et où elles pourront, rendues à la vie par une exposition permanente *) préparer leur retour, si-non à leur vogue premiere, du moins à leur ancienne réputation.

Les dépenses de fondation de ma galerie d'antiquités s'indiqueront encore plus aisément. Il suffit de parcourir les salles qui la contiennent, et on verra qu'après avoir coûté beaucoup, elle ne peut se maintenir qu'avec de nouveaux frais. Afin de les diminuer, un léger droit sera établi sur la visite de la galerie. Mais comme elle ne peut manquer de devenir un objet national à Heidelberg, on fixera en même tems un jour d'entrée libre, le mercredi de chaque semaine pour les habitans de la ville. Les gens de lettres et les artistes connus ou recommandés, y seront admis à toute heure et sans rétribution. Ces derniers pourront même y travailler, s'ils le jugent et aussi longtems qu'ils le jugeront à propos; et dans ce cas, on

---

*) La disparition de mes gravures et principalement des grandes planches de toutes les places où on les rencontroit depuis leur publication, n'est presque pas à croire, tant elle a été rapide et complete. La plupart me furent renvoyées de loin comme de près; et quelques mois avoient suffi à en faire des especes de raretés. Plusieurs meme les ont vues depuis chez moi, comme choses qui leur étaient inconnues.

leur fourniroit toutes les commodités qui dépendroient de la maison. La même chose aura lieu à l'égard de leurs ouvrages qu'ils voudroient exposer dans la galerie, ou pour les mettre par là sous les yeux du public, ou pour les vendre. Le prix des ventes qui s'effecturoient sera toujours payé sans retenue aux auteurs des tableaux, et il est défendu à la personne qui surveille la galerie de rien accepter dans ces occasions, pas plus que dans tout le reste de son ministere.

La conclusion qui sortira naturellement de tout ceci, c'est que la galerie des antiquités de Heidelberg ne peut cesser d'exister. Moins encore les soins et les trés fortes sommes qui s'y sont accumulés, que l'impossibilité de la jamais réunir, si elle venoit à être détruite, lui imposent l'obligation, n'importent les propriétaires et les lieux, de demeurer partout *la galerie des antiquités de Heidelberg.* Elle réunit l'intérêt historique, l'intérêt de l'art, et celui de la rareté des objets, et elle doit à ce triple intérêt l'avantage d'être *la galerie unique,* tant qu'elle maintiendre son unité actuelle. En détacher des morceaux, ce seroit arracher des feuillets non pas à un livre, mais au plus précieux des manuscripts; et la dispersion de la galerie par adjudication publique équivaudroit à un véritable meurtre sur la science, l'histoire et sur les arts.

Mes collections sont le fruit de plus de trente ans de soins, de recherches et de sacrifices pécuniaires. Mais avec dix fois, cent fois aujourd'hui les mêmes peines, les mêmes récherches, le même argent, on ne remplaceroit pas la galerie des antiquités de Heidelberg. Les élemens pour une telle création ne subsistent plus. La ga-

lerie de Heidelberg ne peut donc être divisée. Il ne doit même jamais s'en distraire une seule piece.

Cependant les nombreux capitaux qui s'y sont écoulés ne pouvant rester indivis aprés le décès du fondateur, ma galerie doit passer en d'autres mains. Des démarches s'ouvriront à cet effet, dés que ses salles d'exposition seront en état de l'offrir entiere. Mais elle ne sera vendue, ou cédée par accord que dans sa presente unité, c'est-à-dire ensemble; et au cas où le tems ne me seroit pas laissé pour cet arrangement, les précautions sont prises à le lui garantir, et à fixer ainsi le sort de ses collections.

Au reste, la galerie des antiquités palatines et de Bade sera partout à sa place sur le terrein des choses à résultat noble et élevé, des choses agréables, instructives et par cela utiles; et probablement, on la louera aussi comme fruit d'une patience et d'une persévérance *sans secondes,* parce qu'il n'y a que l'enthousiasme pour soutenir la patience et la persévérance à cet excés.

J'aurois passé sous silence le tems exigé par la galerie, s'il n'aidoit beaucoup à expliquer l'emploi de mes trente-six ans de séjour à Heidelberg. Mille fois, la question s'est renouvelée à travers ce nombre d'années, en m'y voyant occupé sans cesse, comment aprés un si long travail sur la ruine, je pouvois y découvrir du travail encore. La galerie des antiquités répondra pour moi; et en y joignant la salle d'exposition de mes gravures, on s'étonnera bien plutôt que la personne qui a soigné seule la majeure partie des détails sans fin de ces deux entreprises ait pu se créér assez de loisirs pour les avancer autant vers leur fin.

En chaque cas, ces trente-six années ne se seront pas

succédé vainement pour l'auteur des gravures de Heidelberg. Ses collections sont de nature à lui survivre; elles deviendront plus importantes et plus considérées avec le tems, et déposeront dans tous les ages des idées de perfectionnement qui dirigeoient ses travaux. Elles ne seront pas perdues davantage pour Heidelberg qui y gagne une décoration d'un genre tout particulier et qu'il ignoreroit sans cela. La salle des gravures et la galerie des antiquités sont pour la ville deux ornemens de l'art comparables dans leur espece à ceux qu'elle tient de la nature, et dignes de coopérer avec eux aux agrémens et à l'utilité du pays. On verra en outre dans la premiere, les droits de Heidelberg à s'ennorgueillir de sa ruine comme de la plus belle des ruines; et son histoire mise en action dans l'immense suite des tableaux de la galerie des antiquités, indiquera avec la noblesse et l'ancienneté de son origine, la place distinguée qui est la sienne dans les fastes du Palatinat.

La galerie des antiquités a été mise par le genre et l'étendue de ses recherches en relation avec toutes les maisons princieres de l'Europe. Les maisons de Baviere et palatines en sont demeurées le centre; et ces relations auront nécessairement amené autour d'elles, outre les circonstances locales et leurs intérêts privés, une foule d'evénemens aux quels beaucoup de personnes et de choses plus on moins étrangeres à ces deux familles ont du participer. Ce sont ces circonstances, ces intérêts et ces évenemens que la galerie des antiquités raconte sur une échelle de plusieurs siécles, dans son histoire en tableaux, et en objets d'art.

En conséquence, la galerie des antiquités est sur le

sol de la patrie à Heidelberg, à Munich etc. et à Carlsruhe, comme capitale aujourd'hui des anciennes contrées du neckar, et la résidence de leur souverain; et à cause de ses excursions historiques par tout pays qui lui faisoit espérer la rencontre de matériaux palatins ou bavarois, et les découvertes abondantes dont elles ont été accompagnées, le droit de bourgeoisie appartient à la galerie, c'est-à-dire qu'elle peut être achetée et exposée à Vienne, Berlin, Petersbourg, Dresde, Stuttgard, Bruxelles, la Haie, Londres etc. etc. Même, le Roi Louis Philippe découvriroit, au milieu de ces annales cosmopolytes, en sa qualité d'homme versé dans les langues et l'histoire, nombre de traits à l'intéresser sur la maison de France et sur son royaume.

La galerie sous le rapport de l'art, aura aussi droit à quelqu'indulgence. Plusieurs se sont montrés surpris de n'y trouver ni *Dominiquin*, ni *Poussin*, pas même un *Tintoret!!!* Mais d'abord, n'a point qui veut de *Dominiquin*, de *Poussin*, ni même un *Tintoret* *) et le reste d'un

---

*) Les grands maitres de cette époque fréquentoient peu les pays étrangers, et les princes ne se montrant guere moins casaniers que les artistes, les occasions devoient manquer à leurs rencontres mutuelles; et en supposant de plus que des portraits ou tableaux ayant droit à ma galerie aient été faits par hazard d'un de ces maitres universellement connus, il est plus que probable qu'ils ont depuis longtems pris leur place et que le commerce n'a rien à y prétendre. C'est donc un discours au moins futile, pour ne pas dire de méchante intention, qui regrete de ne point appercevoir de Poussin, de Tintoret etc. dans la galerie de Hei-

reproche si mal fondé disparoît devant ce qui a été observé page IV. du catalogue. On y a dit qu'il n'existe aucune liberté pour le choix des tableaux dans la galerie des antiquités de Heidelberg où tout va au même but. C'est pourquoi, la plus mesquine peinture atteignant ce but a droit à la collection, et peut en être une dépendance utile, tandis que les *Dominiquin*, les *Poussin* et les *Tintoret* trés vraisemblament privés des qualités requises pour la galerie y seroient autant de contresens. Ils anéantiroient son unité; et la galerie de Heidelberg en les accueillant, renonceroit au précieux avantage d'être la seule galerie de ce genre, pour retomber dans le genre de toutes les galeries.

La galerie de Heidelberg quoiqu'ouverte depuis un certain tems paroit n'avoir point malgré cela, fixé encore sa tendance et sa destination. Tous les jours, il arrive que des voyageurs en la visitant, ou aprés l'avoir visitée, s'informent du prix d'un ou de plusieurs tableaux qui leur plaisent pour s'en accommoder, si ce prix leur convient.

---

delberg. Heureusement l'absence de leurs chefs d'oeuvres qui est au reste un défaut commun à bien des galeries, ne l'empêchera point de se produire avec confiance à tout amateur et à tous le connoisseurs. Versailles même, avec ses pompes et ses magnificences, n'est pas en état, gardant ici les proportions, d'opposer sous les rapports essentiels sa galerie à la galerie de Heidelberg (page 31 de l'avant-propos du catalogue françois;) et on peut feliciter d'avance son fatur possesseur d'avoir une galerie unique en son espece, parce qu'elle est la seule d'une composition et d'un attrait aussi neuf et aussi varié.

Les mêmes offres ont été adressées par lettres. Ainsi, la galerie des antiquités passe pour un magasin de vente; et ce qui étonne davantage c'est que cette opinion soit principalement dominante à Heidelberg, et même au point d'avoir nui à la galerie, en m'empêchant de lui procurer quelques morceaux essentiels, qui étoient à avoir ici. Chacun sait qu'elle se compose de tout ce qui tient à l'histoire ancienne et à l'histoire moderne du pays. Ses familles principales appartiennent à cette histoire; et on sait également combien je suis prêt à acquerir par des accommodemens raisonnables avec les propriétaires des tableaux, ceux qui conviennent à mes collections.

Ces occasions se sont réitérées à diverses reprises. Mais les personnes qui possedent de telles pieces, dans la fausse croyance que ma galerie ne pouvoit éviter d'être vendue aprés moi, ont refusé de s'en défaire. Elles craignoient que ces souvenirs de leurs familles ne tombassent en mauvaises mains. Ainsi, la verité qui est tres essentielle ici, est maintenant rétablie. Les habitans de Heidelberg savent à quoi s'en tenir. S'ils ont des portraits, des tableaux, et autres pieces qui leur soient chers, ils peuvent les céder pour ce motif même à la galerie des antiquités de Heidelberg où leur conservation est naturellement plus certaine que partout ailleurs; et quand au reste, il est connu que dans les empletes si nombreuses faites pour ma galerie, on n'a jamais cherché à en déprécier les objets pour les avoir au dessous de leur prix.

Une autre observation relative aussi à la galerie des antiquités doit être également répondue. Quelques personnes l'ont trouvé surchargée de portraits de l'Electeur Chs. Théodore, de la princesse Elisabeth. etc. etc. Ces

personnes doivent ignorer, ou avoir oublié que ma galerie est purement historique. Tous les objets de la galerie, sont à l'histoire, ce que les pages imprimées d'un livre sont à l'histoire; et surement, l'écrivain d'une suite d'annales de ces pays, qui parlera de Chs. Théodore jeune, — (comme acteur dans ses récits,) qui le représentera plus tard entrant en possession de ses pays héréditaires, — qui le peindra dans son grand costume électoral, — dans sa qualité, et son costume de fiancé, — qui le montrera s'entretenant avec son ministre Obendorf, — établissant l'académie de Mannheim à la quelle il remet les titres de sa fondation, — distribuant des prix et des récompenses aux arts; qui citera le beau portrait de Chs. Théodore par Batony — enfin qui ramenera son personnage dans une foule de circonstances essentielles au sujet, ne sera point taxé d'abuser du droit de lui donner toute l'importance possible, pourvu qu'il ne s'écarte point de la vérité; et la galerie historique doit avoir le même privilége que l'auteur historique, puisque leur tache ne differe en rien.

Ce jour est le premier ou il séra question d'une annonce de la galerie des antiquités palatines et de Bade, par la voie de l'impression. Elle faisoit ma joie et mon plaisir. La pensée de sa vente étoit loin de moi, et par conséquent le besoin de hâter sa réputation; et m'en réferant au meilleur juge des choses, je laissois au tems à assigner la place de ma galerie, parmi les monumens qu'il devra respecter. Des changemens trop imprévus ont ruiné ces calculs; et les personnes qui ont paru surprises de ma soudaine résolution, en renoncant à ma galerie, de me séparer d'un objet mon occupation favorite depuis 1810. sentiront combien il doit m'être désirable actuelle-

ment d'en disposer de mon vivant. En chaque cas, les clauses mises à la cession de la galerie prouveront que mon intérêt de plus de trente ans pour cette fondation, n'a point baissé, puisqu'il me survit.

Son achevement le plus prompt est devenu par là indispensable, et tous mes loisirs vont à cette fin. La galerie des antiquités s'est enrichie dans ces derniers mois d'environ deux cens morceaux de tous genres qui attendoient depuis plus ou moins d'années dans ses magasins, leur tour d'exposition; et cette continuité de travail sera maintenue; mais sans nuire à l'attention qui y préside constament, ni même aux ameliorations dont l'idée pourroit survenir, quoique rarement exempte de difficultés, et surtout de perte de tems, avant de pouvoir les appliquer à la galerie. Mais la voix publique paye ces améliorations. Chaque jour, elle accorde à la galerie par les étrangers qui la visitent une grande superiorité, (simplement dans son arrangement matériel, et laissant de côté ses rapports historiques et ceux de l'art,) sur tous les établissemens de cette nature, et même sur plusieurs galeries publiques. Par mon titre de créateur, et d'ouvrier principal dans ces travaux, je sais qu'un tel langage leur convient; et ce m'est une double satisfaction de pouvoir ainsi offrir aux voyageurs, une jouissance artistique dont la mémoire leur restera, *) et d'avoir réussi dans mon plan d'érigér à la ville de Heidelberg un monument digne de ses nobles annales.

---

*) Quantité de personnes sont venues dans la galerie, aux quelles elle étoit recommandée par les souvenirs de voyageurs, depuis leur passage à Heidelberg.

L'éloge qui descend par la même voie sur le local de la galerie a aussi son côté flatteur. Elle forme l'habitation présente de la plupart des membres de l'antique famille stationnée jadis au château de Heidelberg; et on ne pouvoit rendre une nouvelle demeure pour elle, digne assez des princes qui mirent leurs loisirs à décorer la résidence palatine des plus précieuses productions de l'art et du talent.

Enfin, j'ai comparé la galerie des antiquités (page 39 de l'avant-propos du catalogue françois) à la belle conception des freres Boisserée sur l'école de peinture allemande. L'une et l'autre sont nées à Heidelberg. Elle se composent particulierement de vieux tableaux: et tout porte à croire que pour compléter leur ressemblance, la galerie des antiquités de Heidelberg finira à l'exemple de celle des freres Boisserée, par se fixer à l'ombre d'une haute protection.

La galerie de Heidelberg contient deux mille tableaux — huit à neuf cens dessins — plus de deux mille gravures — autant de médailles et monnoies, sans mélange de pieces romaines, hormis quelques-unes qui proviennent de ces environs — douze cens diplômes ou documens sur parchemin, depuis le neuvieme siecle jusqu'à la fin du dernier — sans compter au delà de mille numéros repartis sur les sculptures — les vieilles armes — les verreries — les meubles anciens etc. etc.

L'opinion émise dans cet écrit sur mes établissemens du château de Heidelberg est bien moins mon opinion que le résumé des nombreux jugemens qui en sont portés depuis leur origine, et dont la faveur n'a cessé d'être assez unanime pour permettre à mon discours de se dire à

tous égards ici l'organe de la voix publique. C'est même cette voix publique qui, en parlant de mes collections d'antiquités m'a habitué à les entendre appeler journellement, et à les appeler enfin moi-même la *galerie unique* Et en effet, elles peuvent accepter ce titre, avec certitude de le garder sans rivales, là où tout l'or du monde chercheroit en vain, pour les recommencer, des objets qui ne sont plus à découvrir.

Le berceau de la galerie de Heidelberg seroit sa place la plus naturelle; et elle est née non seulement à Heidelberg, mais sur le château de Heidelberg. Le savant catalogue qui explique ses neuf-à-dix mille numéros est plein de citations de la vieille résidence. Il est aussi une archive de ses familles de tous les ages. Malheureusement, un ensemble composé de tant de pieces n'a pas été réuni sans de grandes dépenses; et si fort qu'on les réduise, elles monteront toujours à des sommes considérables. Mais dans mon zéle pour l'art, et pour la ville de Heidelberg, personne ne seroit disposé comme le créateur de la galérie, à un accommodement qui la garderoit aux lieux de sa naissance.

Quantité de villes viennent de fonder, ou s'efforcent de fonder des institutions pareilles. Elles acquierent pour celà tout ce qui sert leurs vues; et les occasions n'en réclamant que des fonds pour acheter, leurs collections peuvent se multiplier et grossir à l'infini. Mais ces galeries, si riches qu'elles deviennent, ne soutiendroient pas la comparaison avec la galerie de Heidelberg. Elles sont les mêmes partout. Et on a vu que partout au contraire, la galerie de Heidelberg aura une destination et une nature à elle. Cette nature et cette destination en font un mo-

nument national; et la valeur d'un tel monument ne diminuera jamais, parcequ'elle s'appuie sur un mérite étranger à toutes les galeries, un mérite à l'abri des caprices de la mode, et propre en conséquence à doubler avec le tems.

J'ai dit aussi que plusieurs places auroient des droits à posséder la galerie des antiquités palatines et de Bade. Mais les droits de Heidelberg seroient les plus prôches. La galerie des antiquités s'est élevée de son sein, et sous les yeux de la descendance de ses anciens habitans. Elle leur raconte beaucoup, dans ses vieilles chroniques en tableaux et portraits, de l'histoire de leurs peres, beaucoup des faits aux quels ils prirent part, et où s'attachoient déjà dans ces siècles reculés, des noms perpétués encore, et toujours chers dans le pays etc. etc.

Aucun lieu ne conviendroit donc aussi bien à la galerie des antiquités que celui où elle a *reçu le jour:* et elle a une valeur double pour Heidelberg que partout ailleurs. Car, en l'achetant, Heidelberg arrive en une fois par cette opération, plus loin et plus riche dans la formation des galeries que les villes qui ont dépensé le plus de tems et le plus d'argent pour atteindre le même but; et *ce premier rang, ou plutôt ce rang sans partage lui est assuré, étant l'attribut de la galerie.*

Aucun local ne conviendroit mieux non plus à ses expositions que le local où la galerie *a grandi.* Il a fait partie autrefois de la terre palatine du château de Heidelberg; et aujourd'hui, il rassemble dans de nombreuses salles d'exposition beaucoup des princes dont l'antique résidence continue de s'enorgueillir. Ainsi, l'intérêt qu'ils n'ont cessé de répandre sur le château de Heidelberg est transporté au pied de sa colline, de la colline témoin pendant tant

de siecles de tous les genres de gloire sous ses anciens maitres. J'ai démontré que leur retour n'y avoit pas été une entreprise ordinaire. Mais il en sortira plus d'une récompense si, les choses s'exécutant selon ce qui est dit ici, *la galerie des antiquités palatines et de Bade, et la maison qu'elles occupent, devenoient la propriété de Heidelberg.* Cet arrangement ne donneroit pas seulement à la ville le privilége d'avoir une galerie d'objets d'art qui n'existe et n'existera qu'à Heidelberg, mais une spéculation à lui procurer, au moyen d'un léger impôt sur la visite de la galerie, le meilleur intérêt des capitaux qu'elle auroit mis à l'achat de mes collections, et de leur maison d'exposition.

J'ai pris l'engagement (note 30 page XXVII de l'avant-propos déjà plusieurs fois mentionné) de publier par occasion la lettre d'un voyageur françois relative à mes collections. Semblant faite pour ces derniers détails, elle servira à les couronner.

Monsieur.

„Votre galerie n'est pas de celles qu'on oublie, dés qu'on „en est dehors. Vous ne serez donc pus surpris, si de„puis la visite que j'ai eu l'honneur de vous faire, j'ai „beaucoup pensé à vos collections, et à leur sort pro„bable. Mais je ne puis me figurer que votre *Grand „Duc, ou la ville de Heidelberg ne se décident pas à „aquérir un ensemble de documens d'un si haut intérêt „local etc. etc.“*

Mannheim, 13. Septembre 1845.

A. Daviel,
ancien premier avocat général à Rouen.
Dept. de la seine inférieure.

AVIS.

Les détails suivans sont empruntés à une relation de mon séjour au château de Heidelberg depuis 1810, et non encore publiés. Si je les en extraits ici, c'est qu'ils sont essentiels pour l'intelligence de plusieurs faits relatifs à mes entreprises de gravures et à mes galeries, ainsi qu'à leur situation; et ces faits étant généralement mal connus, il importe de les ramener à leur vérité.

La date d'impression du discours qui vient de s'arrêter porte l'année 1842, et il traite de plusieurs articles appartenant aux années subséquentes; mais ces articles ne sont là que pour aider à compléter mon récit, en spécifiant d'une maniere plus positive, l'historique de mes fondations d'art à Heidelberg. Sans doute, plus d'un trouveront étrange qu'un travail de trente-six ans laisse encore quelque chose à expliquer, d'autant plus qu'il a beaucoup marqué dans le tems, ayant été durant des années, le principal aliment des conversations au château de Heidelberg. Mais une défaveur la moins à prévoir, a remplacé des apparences si avantageuses, et s'est étendue sur ces mêmes établissemens qu'elle poursuit depuis 1828. Son motif ne pouvoit être une diminution dans les soins qui leur sont acquis, et de la quelle il auroit résulté une dimi-

nution aussi dans les bonnes dispositions du public. Bien loin delà, si ces soins n'augmentoient pas, c'étoit manque de moyen à s'élever davantage. Ainsi, les changemens en question ont eu une cause etrangere; et elle etoit aussi indépendante de ma volonté qu'en opposition avec mes intérêts de tous genres au château de Heidelberg. Je ne peux même attribuer qu'a son influence le peu d'appui qui m'a été accordé dans le grand duché de Bade. Partout ailleurs, des entreprises comme mon entreprise de gravure, et celle de mes galeries d'antiquités auroient été, je ne veux pas dire, soutenues, mais au moins remarquées, prises au besoin en considération, et par cela honorées et encouragées. Et le contraire à eu lieu. Autant la ville de Heidelberg et les étrangers se sont, dès l'apparition de mes grandes planches comme associés d'intérêt à tout ce qui concernoit une entreprise débutant par des chefs d'oeuvre de la gravure en paysage, (notes des pages 15 et 19) autant l'administration s'y est montrée indifférente par la faute de ses subordonnés.

Beaucoup auront à ce sujet oublié *) que la petite

---

*) Je dis, oublié par beaucoup, parceque beaucoup à Heidelberg entendirent parler de cette petite maison à l'époque de sa location dans l'année 1822. Elle faisoit alors un certain bruit au quel nombre d'habitans de la ville participerent plus ou moins. L'adjudication resta pour cent-cinquante florins à deux marchands d'estampes de Heidelberg. Leur intention étoit de fonder là un magasin de vue du pays pour les voyageurs. Le calcul étoit tout entier contre moi et contre mes ventes de gravures sur la ruine. Aussi, la rumeur publique avoit-elle disposé l'affaire tout autrement

maison du pont de la ruine vers le jardin a fourni ma premiere exposition de tableaux. La vogue n'avoit pas tardé a en faire le rendez-vous de quiconque montoit à la ruine; et la petite galerie étant devenue par ses nombreux documens en portraits, tableaux et dessins sur le château de Heidelberg, un lieu d'etude de son histoire, la fréquence en est aisée à comprendre; mais ce qui ne l'est pas, c'est que cette même partie de la ruiue demeure interdite à toute une classe de curieux.

Depuis 1828 jusqu'a ces jours (1846) la galerie du pont ne peut au milieu de tant de visites, citer la visite d'une seule autorité de la ruine, d'un employé du jardin, d'un membre du gouvernement, bien moins encore d'un membre de la famille regnante, pas même d'un seul des hauts personnages qui traversent souvent la ville de Heiberg, et aux quels on ne manque guere d'ouvrir toutes

---

d'avance. Elle ne vouloit pas que le fruit de mes dépenses et de mes veilles passat ainsi entre les mains de spéculateurs sans mérite pour ia ruine; et elle vouloit qu'on me remit purement et simplement la petite maison comme une récompense de mes bons soins pour le château de Heidelberg. Et en effet, le vox populi se fit encore ici le vox dei. Seulement, ayant été consulté sur la valeur de la petite maison pour mon usage, je fixai une somme de soixante florins annuels. Le sacrifice n'étott pas plus onéreux pour le domaine que le salaire n'étoit capable de m'enrichir. Mais il étoit honorable, comme espece de remerciment public. Cette disposition de la chambre des domaines a subsisté jusqu'à l'année 1840. que la petite maison a été remise de nouveau en location.

les portes de la ruine; et pendant ce même tems, la foule ne tarissoit pas dans une autre salle batie en concurrence avec les miennes, et dite: la *salle d'armes du château.*

La vérité est pourtant que celui qui connoit les deux établissemens ne sait de quoi s'étonner davantage, ou de la réputation jéttée de la sorte, et surtout maintenue sur un objet à peine médiocre, ou de l'exclusion qu'on est venu à bout de donner à une galerie d'objets d'art accoutumée dès son ouverture à la louange et aux suffrages du public.

Mes ponts et mes échafauds n'ont pas été épargnés. Leur destination est connue. On sait qu'ils devoient faciliter le travail des dessins de détail au château de Heidelberg; et j'ajouterai qu'ils y ont été une époque de renommée et d'importance pour ses ruines. La supposition ne venoit à personne que de pareils moyens seroient appliqués à des objets d'espece commune, et personne ne doutoit non plus que des opérations exécutées sur un plan aussi large ne le fussent au compte du gouvernement.

Mais les échafauds et les ponts ne m'en ont pas moins inquiété jusqu'à la fin. Je les savois un motif de méchante humeur permanente chez l'autorité subalterne de la ruine; et ma frayeur étoit à tous momens de les voir attaqués *) sous le prétexte du tort qu'ils pouvoient faire aux façades de la cour.

Véritablement, ceci auroit été moins encore une nou-

---

*) Deux tentatives ont effectivement eu lieu. Je les ai consignées ailleurs.

veauté qu'un second sacrilége au château de Heidelberg et dont Mr. de Kotzebue *) auroit pu faire justice aussi.

---

*) L'occasion qui amene ici ce nom célebre, servira à indiquer et à recommander le monument élevé à sa mémoire dans la galerie des antiquités du château de Heidelberg. Les obligations de la ruine envers Mr. de Kotzebue sont si directes que j'ai cru devoir les déposer dans une notice à part avec celles de quelques morceaux plus précieux les uns que les autres qui remplissent ensemble le livret de ma troisieme exposition partielle des antiquités Palatine et de Bade sur la ruine.

Le masque de Kotzebue fait sur la figure à l'instant de sa mort, étoit naturellement ce qui pouvoit flatter davantage dans la dépouille mortelle du poète. Un hazard heureux a permis depuis d'y joindre un très bon portrait de Sand; et la reconoissance du gendre de Kotzebue, de Mr. le Baron de Krusenstiern pour mon soin à réunir tout ce qui qui pouvoit ajouter au monument en question, me vaut déjà la propriété de plusieurs pieces dont Mr. de Krusenstiern à consenti à se défaire dans la même intention.

Des souvenirs d'un autre genre seront rapelés par ces observations. Une jeune Dame étrangere s'est arrêtée plusieurs semaines de l'an passé à Heidelberg où elle a employé un nombre d'heures de ces quelques semaines dans ma galerie. Y étant aussi beaucoup moi-méme, j'ai eu souvent le plaisir de l'y accompagner et de répondre à ses questions. Deux tableaux furent copiés alors sur son désir d'en faire des modeles de costume de bals masqués pour son prochain carnaval à Paris.

Mais surtout la caisse dédiée aux mânes de Kotzebue dans la premiere salle de la galerie intéressoit l'aimable voyageuse. Son admiration étoit sans bornes pour tout ce qui touchoit au château

Mr. de Graimberg y passant pour un homme capable de causer du dommage au château de Heidelberg, lui qui a sacrifié tant d'années à empècher de nuire à ses ruines.

---

de Heidelberg; et elle payoit par de l'intérêt à Kotzebue l'utilité de ses services pour la ruine aux yeux de tous les amis des arts. Elle vouloit même qu'on lui dressat une statue dans la cour du château; et afin que la reconnoissance de ses ruines s'acquittat en une fois vis-à-vis de ceux qui avoient mérité d'en être le plus distingués, la dame étrangere ne proposoit pas, mais exigeoit qu'une seconde statue qui seroit la mienne s'élevat près de celle du sauveur du château de Heidelberg. Quoique confus d'un si haut rang, je ne voulois pas refuser tout-à-fait, sachant bien que je n'étois pas sans quelque droit à la munificence des ruines de Heidelberg, c'est-à-dire à quelque manifestation un peu marquante en leur nom; et je me bornois à une petite statue. Mais en vain. Le château de Heidelberg, disoit la dame, a été sauvé en grand par Mr. de Kotzebue. Mr. de Graimberg l'a sauvé en détail, et l'avenir, dans son égale jouissance de ces deux façons d'avoir servi la ruine, ne songera gueres aux différences etc. Il me fallut consentir à une grande statue.

Beaucoup de visites se sont écoulées parmi ces entretiens, et d'autres entretiens non moins originaux, et non moins enjoués. Souvent l'auditoire étoit nombreux; et chacun est encore indécis à qui donner la préférence dans la dame étrangère, ou à la personne gaie, vive et spirituelle, ou à la personne piquante et tout-à-la fois gracieuse, ou à la belle personne.

Mais où je n'ai point à consulter, c'est sur la bonne foi de son enthousiasme pour le château de Heidelberg ainsi que de son opinion si favorable, je dirai presque de son admiration pour mes établissemens comme fondations en l'honneur de ses ruines, et même

Ce qui suit sera la réponse. Elle date de loin. C'est une espece de portrait écrit du château de Heidelberg et de son bienfaiteur pendant nos longues relations. Je l'ai produit à l'occasion d'un procés tendant à me priver en 1840. du droit de vendre mes gravures; et on verra si celui qui s'exprime si ouvertement, et sans crainte d'être démenti, a jamais pu donner matiere au soupçon, non pas de négligence, mais d'une imprévoyance légere dans sa façon de traiter les ruines de Heidelberg.

„Un tel procês sembloit fait pour tomber devant le „plus léger bon sens. Il attaque, non pas un droit qu'on „peut contester, mais une propriété qui est toujours in„violable. Et principalement, il ne devoit pas se montrer „à Heidelberg. Un procés allant à y dépouiller Mr. de „Graimberg de la liberté de vendre à Heidelberg ses gra„vures de Heidelberg, étoit presqu'un affront pour la ville. „Le souvenir y est encore trop recent de l'utilité de son „sejour pour la vieille résidence, depuis le moment ou il „en avoit comme fait sa propriété le 4. octobre 1810.

---

elle est sincere dans sa distribution de brévets d'immortalité à Mr. de Kotzebue et à moi, pour prix de nos soins de la vieille résidence.

La dame qui se faisoit si volontiers entendre s'appeloit Lola Montez.

N.B. Un des tableaux copiés No. 3512 représente une princesse de Pyrmont, née princesse de Deuxponts, et l'autre, une princesse d'Anspach (en pastel No.   ) se démasquant.

„Les ruines en étoient délaissées, en quelque sorte mé-
„prisées. Mr. de Graimberg s'en est déclaré l'admirateur
„et le protecteur. Une des suites de ce délaissement du
„château de Heidelberg étoit d'y attirer des cassures jour-
„nalieres. Mr. de Graimberg s'en est declaré le gardien;
„et la surveillance qu'il s'mposoit n'a pas toujours été com-
„mode et facile. Plusieurs fois même elle l'a obligé (page
„150, note 55. de la notice des vues de Heidelberg, 1820.)
„dans des scenes de dévastations commises sur la ruine,
„de recourir à l'autorité civile, contre la mauvaise hu-
„meur ou la résistance des délinquans.

„Plus tard et beaucoup pour ce motif, Mr. de Graim-
„berg proposa la création d'un garde spécial de la ruine
„(page 57 de la même notice). On devoit lui garantir
„un traitement qui put lui permettre de rester tout en-
„tier à son office, en ne s'éloignant du château que le
„moins possible. Mr. de Graimberg vouloit contribuer à
„la somme nécessaire pour cela, d'une somme de cinquante
„florins de rente annuelle, et à perpétuité. Le projet
„d'abord écouté par l'architecte du gouvernement, essuya
„des lenteurs, et fut ajourné. De ce moment, Mr. de
„Graimberg n'a presque plus quitté la ruine, et jamais en
„cas d'absence, sans s'y faire remplacer. *)

---

*) »Lors d'un voyage d'obligation à Paris en 1820, Mr. de
»Graimberg ne pouvant éviter d'abandonner la ruine pour quelques
»semaines avoit, la veille de son départ réuni les jeunes ouvriers
»en service chez le tonnelier de la cour, et le jardinier du châ-
»teau, et après avoir fait avec eux l'examen détaillé de toute la
»ruine, il s'étoit engagé, s'i— la retrouvoit dans le même état,
»de leur donner à son retour un ducat chacun de gratification.

„C'est aux années écoulées ainsi au service de l'art, „pour la conservation d'un de ses plus beaux monumens „que se rattachent les pieces principales de son ouvrage „sur le château de Heidelberg. Jamais plus noble objet, „et jamais plus noble but n'avoient inspiré un ami des „arts; et l'on a vu que jamais l'art non plus n'accorda „un prix plus noble à des peines qui lui étoient consacrées. „Les gravures de Mr. de Graimberg n'ont pas seulement „aidé à la réputation du château de Heidelberg. Elles „n'auront pas simplement avancé cette réputation d'un bon „nombre d'années, mais elles la rendroient au besoin im„périssable. *)

»Un vieux garde du jardin devoit aussi se montrer souvent dans »la cour du château, afin d'en imposer au besoin par sa pré»sence, et recevoit trente Creuzers par jour tout le tems de »l'absence de Mr. de Graimberg. Rarement, poste fut garde mieux, »et jamais argent plus volontiers payé.«

*) »La collection des arabesques de Mr. de Graimberg attes»tera dans tous les tems et dans tous les lieux, comme se com»posant d'objets copiés de la nature, l'existence d'un véritable mo»ment; et en verra que les arts y ont toujours été sur leur ter»rein, en s'occupant de la décoration du château de Heidelberg.

»Un architecte françois, le Sieur Bauvoyer revenant en 1810. »de Munich où il avoit été envoyé en mission de son état, ne »pouvoit s'étonner assez qu'une entreprise de gravure vouée à la »conservation d'objets d'art les plus précieux, put avoir été in»terrompue manque d'encouragement. Mr. Beauvoyer l'auroit »bien plutôt déclarée un ouvrage tres profitable et qui portoit sa »récompense avec lui.

„Cependant, ces titres n'etoient pas les seuls de Mr. de „Graimberg à la reconnoissance du château de Heidelberg. „Il n'avoit pas balancé dans le tems à prévoir la célebrité „de ses ruines, et le bien qu'elles apporteroient au pays „par le concours d'étrangers entrainés de plus en plus vers „leurs incomparables debris. Mais il falloit pour cela, „après avoir mis un terme aux dégats de la violence, si „on ne pouvoit arrêter de même ceux des saisons, au moins „en rallentir la marche par des réparations utiles et faites „à propos. Depuis son établissement dans la ruine, Mr. „de Graimberg n'a cessé de plaider dans ce sens la cause „du château de Heidelserg et la cause des intérêts de la „ville pour la quelle c'étoit l'unique moyen d'en faire un „jour une spéculation fixe et durable.

„Par lettres, par entretien, par visite, Mr. de Graim-„berg a épuisé toutes les ressources à lui permises pour „obtenir des secours aux ruines de Heidelberg. Chaque „année, il a réitéré et souvent, les mêmes démarches se-„lon les occasions; et enfin pour montrer l'exemple, il a „lui même exécuté de tems en tems des réparations, là „où les besoins de la ruine devenus trop urgens ne souf-„froient plus de remise.

„Tout le bien qui est fait à la ruine se fait à la ville „également; et on voit que Mr. de Graimberg a passé des „années à faire du bien à la ruine de Heidelberg. Aussi, „combien de voix y ont répété durant ces années que la „ville n'oublieroit jamais le séjour et les avantages du „séjour de Mr. de Graimberg dans le pays, et que son „nom seroit consérvé parmi ceux qui avoient bien mérité „de ses habitans. Il en est peu qui n'aient tenu alors ces „discours; et il étoit naturel de les tenir en présence d'un

„monument naguere négligé, méconnu*) quand on voyoit „ce monument prendre sous les mains de Mr. de Graimberg le rang qui lui est du parmi les chefs d'oeuvre de „l'art, et prêt a devenir l'orgueil et la richesse du pays.

„Qui croiroit maintenant que ce même ami des arts „qui a reçu tant de louanges de ses gravures, et de l'importance qu'elles donnoient à la ville de Heidelberg par „ses ruines, que Mr. de Graimberg à qui la ville eut alors „décerné un remerciment de ses soins et du succès de „ses soins à lui mettre sa belle ruine en valeur, si la „voix générale des habitans avoit en à prononcer là dessus, est peut-être à la veille de voir comdamner ses „gravures comme contrebande, et leur auteur susceptible „de punition, s'il osoit les reproduire?

„Un proces semblable aux années dont parle Mr. de „Graimberg n'eut osé paroître; ou il auroit été immédiatement repoussé de tous etc.

L'intention n'étoit pas meilleure qui a acrédité la fable des *énormes bénéfices* qu'a du produire mon entreprise de gravure. A la vérité, ce bruit avoit commencé à l'époque où leur débit alloit encore à couvrir mes fraix; et on

---

*) »Ce n'est pas que l'art moderne ait été ingrat envers le château de Heidelberg. Il a au contraire suscité à diverses fois des »mains tres capables de le faire valoir. Mais les guerres de destruction au milieu des quelles ont paru leurs ouvrages, en auront »empêché un effet suffisant. On les verra exposés dans la salle »des gravures de la galerie des antiquités du château de Heidel»berg, sous les noms de Rieqer, de Schlicht, de Schmith, »de Primavesi etc.

sait combien ces calculs grossissent volontiers. Beaucoup ne balancoient pas de les étendre pour ma part à plus de cent mille florins de profit; et surement j'aurois laissé la chose à son absurdité, si elle n'avoit fini par devenir une arme contre moi sur la ruine, et toujours prète à me nuire. Elle n'y a que trop réussi dans une circonstance devenue presque cèlebre. Le gouvernement faisoit louer quelques chambres de la ruine par voie d'encheres. Elles m'étoient indispensables. En les laissant aller, c'étoit consentir à mon renvoi du château au quel je n'ignorois pas qu'on travailloit sans relache. Ainsi, l'adjudication devoit me rester à tous prix, et elle m'est restée au taux le plus extravagant. C'est au point que les gazettes en ont parlé.

Mais dans le sentiment de ce que je faisois depuis tant d'années pour le bien de la ruine, je me figurois que l'administration désireuse aussi *) de s'y montrer sensible

---

*) Je n'oubliois pas qne chose semblable étoit arrivée sous une des administrations précédentes. Les circonstances où l'honneur et un juste amour propre agissent de concert, ne gravent jamais de souvenirs, si petites qu'elles soient, à devenir tout-à-fait indifférens. Je me rapéle encore avec le même plaisir qu'au jours de ces légers succès, l'acquisition (deja ancienne pourtant) de la petite construction du pont de la ruine ci dessus relatée comme le berceau d'exposition de mes galeries d'antiquités; et en effet, cette acquisition ne pouvoit sortir d'une source plus agréable pour un admirateur du château de Heidelberg.

Les mêmes jouissances se sont répetées à l'envoi d'un privilege obtenu de Carlsruhe pour arreter la contrefaçon de mes gravures, et plus tard d'une piece semblable relative à mon guide du

accueilleroit mes réclamations, et qu'il en résulteroit, ou une diminution immense de la somme de mon adjudication, ou l'abandon du logis qui en étoit l'objet, pour en user à ma volonté. Mais l'administration n'a reconnu qu'un être insatiable dans l'auteur de la pétition; et elle ne pouvoit y voir autre chose. Je lui étois signalé comme un enrichi au château de Heidelberg — qui n'y vouloit aucune concurrence afin de continuer à en tout accaparer, et au quel on pouvoit três bien reprendre dans les occasions, l'argent qu'il tiroit ainsi du pays!!!

Si le château de Heidelberg avoit pu parler, il se seroit hâté de renier la conduite qu'on lui faisoit tenir vis-à-vis du seul ami qui l'ait aimé pour lui-même. Autant ses ruines me payoient autrefois cette affection, par la renommée qu'en recevoient mes gravures, autant le château de Heidelberg a cherché avec dureté et injustice depuis, à me reprendre cette renommée ainsi qu'aux ouvrages où j'ai consumé la moitié de ma vie et une partie de ma fortune à lui dresser deux monumens faits en apparence pour rendre nos noms inséparables.

Ma presence habituelle dans ses ruines et ma façon de recevoir et d'y diriger les voyageurs ont persuadé généralement que j'en étois le conservateur. (Page 31. de ma troisieme exposition partielle). L'étonnement sera grand dans

---

jardin de Schwetzingen. Ces deux documens êtoient aussi des gratifications. Elles continuoient celle de la petite construction du jardin, ayant uu motif commun; et si leur ensemble étoit de peu d'importance, il ne s'y attachoit au moins rien que d'encourageant.

ceux qui apprendroient que Mr. de Graimberg au quel c'est une justice effectivement d'avouer qu'il ne manquoit que le titre de conservateur à sa maniere de conserver la ruine et de l'honorer en la faisant valoir, en est repoussé plus chaque jour, depuis des années, et que l'affront peut l'atteindre d'un moment à l'autre, qui le priveroit de tout domicile au château de Heidelberg.

Quoiqu'il en soit, les habitans du pays n'ignorent plus ce qui est à croire des *richesses entrées dans la bourse du dessinateur de leurs ruines,* par suite de son travail; et ses autres avantages au château de Heidelberg sont dans la même proportion.

Mais le remede pris contre le mal à la page 24. promet de n'avoir pas été pris trop vainement. La gravure elle-même semble vouloir venir à son aide. J'ai annoncé page 22. de ma seconde exposition sur la ruine, que la gravure bannie à la honte du goût trouveroit sa résurrection dans les élemens de vie qui la distinguent de la faiblesse et de l'insuffisance des découvertes qu'elle s'est vu substituer. La mode l'avoit déclarée une chose usée, une chole à remplacer; et cette opinion étoit digne d'un siecle vaniteux, et bavard et comdamnant tout ce qui n'est pas son contemporain.

Mais déjà les noms de Haldenwang, de Frommel, de Schnell, de Texier etc. se relèvent et font pressentir un retour aux vrais principes; et tout ami de la beauté et de la bonté dans les arts apprendra volontiers que leurs habiles productions recommencent à partager l'attention, et quelquefois à obtenir la préférence parmi les sujets des genres nouveaux qu'il faut offrir en même tems aux caprices du jour.

Le prospectus de mes arabesques ne s'expliquoit pas différemment. Il est de l'année 1820; et l'incontestable supériorité de la gravure entre les procédés de la multiplication des objets par l'impression, m'ayant toujours été démontrée, je n'ai pas craint de déclarer mon travail du château de Heidelberg un monument pour ses ruines, qu'il perpétue sous toutss leurs faces des tems passés et des tems modernes, monument susceptible d'être égalé, mais qu'on ne surpassera point *) tant qu'il aura sa base sur le nom de Haldenwang, et aussi tant que l'exactitude la

*) Sans entrer beaucoup dans sa composition, une collection de contours doit en être citée comme un ouvrage à posseder seul, un ouvrage complet, quoiqu'avec la destination primitive d'aller beaucoup plus loin, (au double sans doute) ainsi que les arabesques, sans le discrédit inopinément jetté sur toutes les entreprises un peu importantes par la litographie, et les facilités de sa concurrence. La collection des contours a du être arrêtée aussi. Elle comptoit cinquante deux planches; et toutes ont droit au même éloge que la chapelle dans la note suivante, pour la copie non moins exacte de leur forme sur le papier avec la nature, et par le même effet du mesurage sur le terrein.

Il se trouve entre ces fruilles, un certain nombre de réprésentations du château de Heidelberg avant sa destruction, d'aprés de vieilles estampes, ou des dessins du tems; ce qui rend ces dernieres plus précieuses encore. Quatre raretés de la sorte (et les plus remarquables) alloient fournir la quatorsieme livraison de l'ouvrage, quand il a fallu faire le sacrifice de la plupart de mes publications, (page 19.) et avec elles, le sacrifice des espérances que j'avois conçues pour l'honneur du château de Heidelberg de

plus scrupuleuse de dessin dans les masses et dans les

---

la réunion de tous ses restes d'architecture et de sculpture dans un même corps d'ouvrage.

Par là, etoient d'abord sauvée d'un anéantissement prochain, quantité de leurs morceaux attaqués d'une longue décomposition de la pierre, et rendus ainsi de plus en plus incurables. Le château de Heidelberg recevoit de l'art un monument qu'il opposoit d'égal à égal à tous les monumens ayant un but pareil; et ses ruines qui entroient dans la sphere des arts par mon travail de ses arabesques, (sans parler des contours,) sous la recommandation unique de cent-cinquante planches d'ornemens, demeuroient la rivale de toutes les ruines par l'excellence qualité de l'ouvrage, mais sans rivales pour la quantité, sur un espace de terrein aussi borné que la colline du château de Heidelberg.

Un autre volume de mes publications a contre lui l'anathème prononcé sur la gravure terminée et de vieille date. Heureusement, il contient vingt-huit planches de la main de Haldenwang qui lui tiendront toujours au moins un coin de porte ouverte au pardon de n'offrir ainsi que de la gravure surannée.

Mais ce qu'il a encore, c'est de se faire une espece d'archives qu'on finira par consulter. Déjà, plusieurs de ses feuilles sont des antiquités; telles que la vue du Heiligenberg qui ne garde plus rien de l'époque de mon dessin; celle du Wolfsbrun, autant bouleversée; — la planche du Dilsberg anéanti; deux planches des châteaux de Neckarsteinach étrangers chacun à son vieux tems, sous leur métamorphose de régénération; une vue de la maison de Luther privée de tout son entourage; une vue de l'entrée du château de Heidelberg par le jardin etc. etc.

parties, sera tenue pour la principale qualité de l'art, là où il réclame d'être copié avec sa perfection possible.

Le desir de faire contribuer mes vieilles années à ce monument de trente cinq ans de construction, me ramenera cet été dans la cour de la ruine. Deux dessins y sont à finir, et qui datent de mes années beaucoup plus jeunes; et ils doivent être achevés, pour fermer presqu'avec gloire au château de Heidelberg, (en raison de la magnificence de ces deux pieces) ma carriere de dessinateur de ses ruines. L'une et l'autre feront suite au dessin de la chapelle si savament traité par mon ami l'architecte Gust. Dunzinger. Son travail est tombé chez un graveur digne de lui. Il devra au dessin et à la gravure d'être un chef d'oeuvre dans chacun de ces genres, pour rendre dignement un chef d'oeuvre du ciseau sur la pierre. Ce qui donne à cette planche l'avantage de réunir trois chefs d'oeuvres dans une même feuille.

L'inimitable légereté et la pureté du crayon de Mr. Dunzinger seroient loin d'être à prétendre dans mon travail. Mais, peu d'artistes jouissent de ces qualités à un point aussi éminent que Mr. Dunzinger; et en lui rendant cette justice. je m'empresserai d'ajouter que son nom ne peut manquer d'être une louange pour la ville de Heidelberg qui l'a vu naitre. Ses dessins de la chapelle du château pour mon recueil d'arabesques, et de la porte Elisabeth dans le jardin demeureront toujours le cachet d'un talent délicieux. *)

---

*) La chapelle et la porte Elisabeth, quoiqu'appartenant au volume des arabesques se vendent aussi à part. Ces deux feuil-

Les deux dessins pour les quels le château de Heidelberg reverra en 1846. son dessinateur de 1810. dépendent du palais de l'Electeur palatin Othon-Henri, dans l'intérieur de la cour. Le premier renferme sa façade et lés batimens adjacens dans une grandeur moyenne; et l'autre en est le portail qui sera titré ici du nom dont le gratifient journellement la surprise et l'admiration, en l'appelant un *musée de sculptures.* Plus d'un se remettront le point et le tems où je l'ai dessiné, en leur citant un pont attaché plusieurs années de suite au perron de la salle des chevaliers, et qui gagnoit l'obélisque de la cour à une distance de trente six à quarante pieds. Ma place etoit à l'extrémité du pont vers l'obélisque. Le dessin a reçu la dimension la plus favorable à la copie de détails multipliés. Vraisemblablement, il sera aussi, dans la maniere de graver au trait, un morceau marquant de l'art sur la ruine, et en chaque cas, un témoignage de plus de sa richesse et de sa variété dans la vieille résidence.

Si depuis, le château de Heidelberg a cédé à de mauvais conseils, s'il a oublié les obligations qu'il m'a eues, *et qu'il n'avoit qu'a moi seul, dans ses longs jours de délaissement et d'oubli,* il peut voir que son changement n'a rien ralenti dans mon habitude de chercher à l'élever, en

---

les donnent la plus haute opinion du château de Heidelberg. On y trouve une idée de son architecture grandiose et de son architecture champêtre; et leurs diverses parties ont été, au moyen des échafauds, mesurées avec une telle exactitude qu'elles seroient à batir aujourd'hui dans leurs proportions réelles, avec les indications du dessin.

augmentant son mérite et sa réputation. Ce que j'ai fait pour lui au tems passé, est connu. Son tems présent est aussi beaucoup mon ouvrage; et ce seroit ici le lieu de lui montrer ce que j'ai fait également pour son tems à venir, en rapportant mes publications de gravures de ses ruines. Mais elles viendront dans un supplément de cette notice, et où probablement, après lecture faite, personne ne blamera l'auteur de les avoir appelées un monument véritable à la gloire du château de Heidelberg, ni même de répéter encore que ce monument pouvoit être égalé, mais point surpassé.

Je n'en dirai pas autant, pour finir par un article bien essentiel aussi, du local qui le renferme. Mais il a droit à plus que ce qu'on en a fait appercevoir; et si les dispositions des pages 34. et 35. ci-dessus, venant à se réaliser comme elles les proposent, fixoient la galerie des antiquités palatines et de Bade à Heidelberg, la ville pourroit compter le bâtiment de son musée national, entre ceux qui signalent dès l'extérieur, un emploi tout à part. Il fournit dans son état actuel, à la galerie treize chambres d'exposition tant au rez de chaussée qu'au premier étage de la maison, non compris deux corridors également couverts de tableaux; et ce nombre d'appartemens augmenteroit sans peine pour y joindre, si on jugeoit à propos, les tableaux des quatre chambres d'exposition de la petite construction du pont de la ruine, et même pour y loger de nouvelles acquisitions au besoin.

Comptant revenir sur plus d'un point de mon discours, dans le supplément annoncé, je n'indiquerai qu'en passant la derniere chambre de la galerie au bas de la maison. Elle s'est faite une espece de point de réunion pour

l'étude, pour la science et pour l'art, et deviendra aussi un monument, mais un monument *aux gloires de* l'université. Vingt sept portraits de ses professeurs *) ont commencé à le former.

---

*) Souvent la curiosité (peut-être un peu irréfléchie) s'informe de mes motifs pour avoir ainsi ouvert une galerie d'antiquités à des individus de ce monde, vu que les vivans qu'on peut voir ou rencontrer, intéressent peu par leurs portraits. Mais si une idée pareille à la mienne étoit autrefois venue à un ami des arts, aussi dans un tems de science, au tems dirai-je, des Freherus, des Tossanus, etc. si cet ami des arts avoit rassemblé par les mêmes moyens que moi une suite de noms justement estimés pour leur érudition alors, quel ne seroit pas l'empressement d'en voir la collection au bont de plusieurs siècles! Et certes à une epoque bien plus courte, le désir sera tout aussi naturel de voir comment se conformoient les traits d'un Tiedeman, d'un Negele, d'un Schlosser etc.

Il n'est point rare de voir demander après tel et tel portrait dans ma galerie, et les gens s'applaudir, faute de mieux, d'y trouver une méchante gravure du personnage qui les intéresse. La chose m'est même arrivée par lettres. Un particulier d'Alençon, département de l'Orne eu France, avoi tentrepris, (né probablement par concours) une histoire de l'architecte Salomon ne à Caux (province de Normandie,) d'où lui vient son nom de Salomon de Caus en Allemagne, et dans le tems, créateur des beuux jardins de la résidence électorale de Heidelberg. Le travail du compositeur d'Alençon devoit être lu à une séance publique de la societé des sciences et arts de Caen, et il désiroit beaucoup l'accompagner d'un portrait de Caus. Apres de vaines recherches jus qu'en ces pays, longtems la patrie

Le talent y est aussi remarquable et aussi rare que te mérite des noms célebres entre les célebres qu'il a déjà inscrits dans la galerie des antiquités de Heidelberg. Tous ces portraits sont à la plume et de grandeur naturelle. Mais l'encre n'y est ni moins docile sur le papier, ni moins précise, ni moins vivante que ne seroit la toile sous l'huile; et principalement sa facilité de travail doit procurer à l'artiste une reputation durable dans un genre de dessin difficile et peu pratiqué pour cette raison.

L'indication qui suit est bien moins importante. Mais je la devois. Elle s'adresse aux personnes qui n'ayant jamais cessé de prendre la plus bienveillante part à mes entreprises de gravures, ont surtout désiré d'être mises au courant de ses résultats. Une telle demande équivaloit à un ordre. Le château de Heidelberg y répond aujourd'hui. Il renferme dans mon logis de la cour une exposition complète et visible à toute heure de mes publications sur ses ruines;*) et on sait que je les ai com-

---

adoptive de l'architecte françois, l'écrivain de la notice a entendu parler d'une galerie d'antiquités à Heidelberg, et il s'est dépêché de me communiquer son embarras. Je pouvois le lever, possédant un portrait de Salomon de Caus, de l'année 1618, peint dans sa quarantequatrieme année; et surement, la présentation d'une copie de cette piece, au jour de la lecture, n'aura pas contribué à plus mal disposer l'auditoire en faveur du concurrent.

C'est pourquoi, la chambre Nr. 6 de ma galerie, (ou la galerie des professeurs qu'on la dit toujours,) est autant un hommage à la science, qu'un titre de plus pour la galerie des antiquités à la reconnoissance des arts et des belles-lettres.

*) Une liste circonstanciée et par date de toutes ces publica-

mencées jeune, et que les vieilles années m'y ont surpris dessinant encore. C'est pourquoi, cette exposition ne pouvoit qu'être considérable; et soit par la quantité, soit par la qualité, elle restera nécessairement une chose au dessus de l'ordinaire, et par-là sujette à plus ou moins de blâme ou d'approbation, dans un de ces deux sens.

Une autre collection est encore à voir au même lieu, et qui, sans être unique est loin d'être commune. Elle réunit dans une suite de huit pieces, les diverses effigies du gros tonneau de Heidelberg publiées par la gravure depuis sa naissance en l'an 1575. On peut regarder ces huit pieces comme la généalogie du gros tonneau actuel.

Enfin, la page 7. de ma troisieme exposition partielle sur la ruine annonce ainsi une troisieme collection qui vient de se joindre à ces deux collections.

„Parmi les dessins de la nouvelle exposition, l'atten-„tion se portera spécialément sur un nombre de dix-huit „grands paysages au lavis, de la ville et du château de „Heidelberg. Ce n'est pas qu'ils soient d'une exécution „bien brillante. Mais tous demeureront des modeles du „travail le plus consciencieux, et dés-lors d'un travail trés „long et nullement sans valeur. L'exactitude des objets „et des tons de couleur n'y seroient point à améliorer. Ce „qui en fait d'avance des espéces de documens futurs, par „la facilite d'y puiser avec toute confiance des renseigne-„mens sur l'ensemble et sur les détails de la ruine de

---

tions paroîtra dans le supplément tout-à-l'heure mentionné, et où leur nombreuse nomenclature sera tout un moins une matiere à surprise.

„Heidelberg, et même sur les vieilles teintes de ses murs, „quand elle ne subsistera plus.

„L'auteur de ces dessins, un géomètre du nom de „P. F. de Walpergen y a employé quelques années. La „nature l'avoit créé sourd et muet, mais avec le goût des „arts pour compensation; et il les a cultivés de préfé-„rence à Heidelberg.

Mon discours semblera s'étendre beaucoup; mais le motif en fournissoit à toutes sortes de réflexions. D'ailleurs, il avoit un grand espace à parcourir; et le seul reproche plutôt à lui faire, c'est de n'avoir point déjà paru. Mais ma croyance a été toujours que les choses devoient être leur propre avocat près du public, et en attendre la distribution de leur mérite, et leur prix parconséquent. Comme juge désintéressé, on peut être certain qu'il prononcera selon la raison. Mais il faut alors qu'il ne soit ni en erreur, ni seulement en doute sur ce qui lui est soumis. Et malheureusement, mes occupations et leur auteur n'ont cessé d'être tenus dans ces deux cas vis-à-vis du public.

On comprendra par là le but et le besoin de ma notice. On comprendra également son ton positif et décidé, et la confiance de ses récits. *) Je savois en écrivant,

*) Ce ton d'assurance qui, au reste est loin d'être tout-à-fait hors de son droit ici, provient bien moins de suffisance, or

que le langage ne pouvoit y être autre. Il avoit à lutter contre des imputations et des insinuations autant accréditées que nuisibles; et le double intérêt du présent et de l'avenir de mes fondations d'objets d'art preserivoit d'écarter le danger par tous moyens.

Mes obligations sur le château de Heidelberg se répétent souvent aussi dans la notice. Elle a dit que je suis le seul qui lui ait fait du bien dans sa pauvreté. Elle pouvoit ajouter que je suis le seul qui ne lui ait point fait de mal dans sa pauvreté. *) (Page XLV. et LIII. de l'avantpropos etc.)

Et aujourd'hui, elle dira que j'ai été pareillement le seul jusqu'aux jours les plus rapprochés de ceux-ci, à qui le château de Heidelberg faisoit du mal. Tous les habitans en étoient comblés de biens; et j'y étois à peine toléré pour mon argent.

---

d'amour propre, que de l'irritation qu'engendre une injustice non seulement excesive, mais prolongée et qui met l'excuse prés de lui.

*) Le journal de mon séjour à Heidelberg montrera comment ses ruines (pourtant si précieuses), avoient fini, à force de négligence par devenir un vrai corps mort pour ses habitués. Peu se génoient de les traiter comme tel, si les destructions amenoient avantage ou profit. Cette manie fatale a duré depuis l'inccndie de la résidence jusqu'à l'avénement du grand duc actuel au pouvoir, que tout s'est fais subitement l'ami du château de Heidelberg. C'étoit à qui l'avoit toujours protégé, l'avoit admiré le plus etc.

Mais, c'est que ses ruines se faisoient aussi en une fois trés importantes, et de plus d'une façon, à l'ombre de la protection du prince.

Et cependant les entreprises que nous avons faites de société ne sont ni d'un genre très répandu, ni de caractere à s'effacer aisément. Elles ont versé au de-la de cent cinquante mille florins sur le pays. Et ces sommes n'y seroient jamais entrées, si le château de Heidelberg ne m'eut retenu. Une telle considération nous lie de plus d'une maniere, et devoit favoriser nos rapports dans l'occasion.

Et au contraire. Les fruits de ces rapports, et de ces liaisons, sont passés à peu-prés entiers dans d'autres mains.

Et même, elle est passée aussi à d'autres, la louange qui pouvoit appartenir moins encore au succés de l'emploi de ces sommes pour la renommée et pour l'honneur du château de Heidelberg, *qu'au succès de l'emploi de mon tems pour la conservation de ses ruines, pendant de nombréuses annèes.*

La notice rangera tout à sa place. Ceux qui, traversant à Heidelberg sans se douter même de mes établissemens, apprendront qu'ils pouvoient y connoître une galerie d'espece à ne rencontrer qu'une fois, sauront par la notice à quoi s'en tenir, soit que l'indication leur en ait manqué par hazard, ou à dessein parmi les objets qu'on n'oublie gueres en ville de signaler à la curiosité des voyageurs dés leur apparition, soit qu'on les ait détournés de mes galeries, comme ne méritant pas de remplir un tems plus précieux que cela à Heidelberg. *)

---

*) Ces menées et ces propos ont eu les plus misérables suites. Quantité de personnes ainsi abusées même a Heidelberg, n'ont pas cru devoir vérifier l'état des choses par la visite de mes galeries,

De même, quelques personnes qui m'avoient fait espérer leurs bons offices ici, qnt cru devoir se retirer, et

---

jusqu'à un hazard quelconque qui les y amenoit, et fréquemment malgré elles. Mais je dois reconnoître que toutes n'en étoient que mieux disposeés à faire une espece d'amende honorable de leur longue indifférence quoiqu'involontaire, à connoître des établissemens qu'elles ne pouvoient plus s'étonner assez d'avoir ignorés si longtems.

J'aurois du remarquer en son endroit (à la page 39) que l'interdit, c'est-à-dire l'exclusion d'un certain rang de la société qui pésoit sur ma galerie du château, avoit été aussi lancée sur la galerie du Burgweg, et plus rigoureusement encore. C'est au point que lors des espèces de solemnités où le passge de quelque grand du monde mettoit la ville et le château en mouvement pour lui étaler à l'envi leurs magnificences, ma maison également ouverte de toutes parts, comme relevant de ces magnificences, étoit précisément à admirer par sa profonde solitude pendant toute la durée des fêtes.

La famille grand ducale de Bade a assisté à Heidelberg à plusieurs de ces démonstrations de l'amour des populations pour leurs souverains, et toujours avec le même silence dans mes logis de la ville et du château; et c'est ce qui m'a fait douter, et me fait douter toujours que le bruit de mes galeries ait pénetré jusqu'à la capitale du grand duché de Bade. Dans tous les cas, où il y sera porté par ma notice, ou elle dissipera les impressions facheuses que Carlsruhe auroit pu recevoir de Heidelberg contre mes établissemens et qui y causoient cette frayeur d'en approcher (le terme n'est pas trop fort) dont ils se plaignent de ce pays-là, sans pouvoir l'expliquer.

peut-être me devenir hostiles. Je regréte ces changemens, d'autant qu'ils n'ont pas été sans de facheuses conséquences. Mais les mêmes personnes ne pourront que regreter de s'être laissé faire la dupe d'assertions mensongeres, si ces lignes tombent entre leurs mains.

Mon intention, en évoquant si tard un des plus agréables épisodes de ma demeure au château de Heidelberg, ne pouvoit être de le laisser de côté. Je le voudrois, qu'il s'offriroit devant moi a chaque visite de la galerie. Depuis longtems, elle conserve entre ses raretés les plus précieuses, le présent dont le grand duc Leopold de Bade a récompensé la dédicace d'une de mes grandes planches des ruines de Heidelberg que j'avois eu la permission de publier sous le nom de son Altesse. Le salaire étoit bien au dessus du labeur. Il consistoit en une bague avec le chiffre du prince. Mais apparemment que là où il s'agit du château de Heidelberg, rien d'ordinaire n'oseroit se montrer. En effet, la bague est superbe' et elle a été la derniere obligation que j'ai eue à ses ruines.

Je n'oublierois pas plus volontiers la souscription du grand duc de Bade à mon travail des arabesques du château de Heidelberg. J'étois présent, et ce jour m'est resté un souvenir. Une telle souscription sortie spontanément de la surprise de l'objet, étoit moins la chose d'un ama-

---

La notice n'agira pas moins avantageusement partout où les préventions pareilles ou envoyées de Heidelberg, ou prises à Heidelberg auroient réussi à trouver accès. Sa destination est uniquement cela; et avec la publicité qui l'attend, elle ne peut manquer de remplir son but de la maniere la plus efficace.

teur que d'un connoisseur éclairé, à l'empressement de son Altesse pour savoir, dés l'ouverture d'un des cahiers du recueil, où existoit la nature de productions aussi remarquables. Je n'en déplore que plus d'avoir été contraint de m'en séparer (page 19).

La publication de ces extraits devoit avoir lieu vers la mi-année 1846. Son retard a donné loisir à plusieurs changemens de s'opérer au château de Heidelberg, et des quels le proverbe diroit que le *bien est sorti de l'excês du mal.* Car, ce n'étoit plus la conservation d'un logis sur la ruine qu'on me disputoit, et où je me maintenois à force d'argent; mais le congé d'évacuation de ce même logis m'arrivoit officiellement de la chambre des domaines de Carlsruhe, et avec un sursis très court pour avoir à quitter définitivement le château par suite de sa mesure.

Cette affaire aussi brusque qu'inattendue, quoique dés longtems menaçante, étoit un effet du sentiment hostile contre le quel je viens d'armer ma notice, pour en combattre l'influence si destructive; et son triomphe s'établissoit effectivement par mon expulsion du château, en y anéantissant toute concurrence. Mais le triomphe s'est brisé contre une juste opposition, et changeant de côté, il n'a servi qu'à m'affermir au château de Heidelberg. *)

*) Ce motif joint à l'état nouveau des choses sur la ruine,

Une autre conviction en émanera encore. C'est que les administrations n'ont tort que quand elles sont mal informées des faits. Il est vrai que trop souvent dans l'impossibilité de tout voir et de tout entendre, elles doivent recourir à des renseignemens d'employés inférieurs, et dès-lors loin d'être irrécusables. Quoiqu'il en soit la réponse de la chambre des domaines de Carlsruhe en décision de mon appel contre l'acte qui m'éloignoit du château de Heidelberg déposera toujours de la force de la vérité qui, pouvant enfin se faire jour comme ici, l'emporte en quelques momens sur des fables et une intrigue de beaucoup d'années.

Le même effet résultera de ma notice pour les habitans de Heidelberg qui se seroient aussi accoutumés petit à petit aux mêmes sources, à ne plus voir dans l'ancien ami de leur ville, et le bienfaiteur du château de Heidelberg qu'un individu *capricieux, avide d'autorité et d'argent, et troublant pour cela le repos de ses ruines.* *)

---

a déjà eu pour suite la suppression du journal de mon séjour à Heidelberg depuis 1810. et que la notice qui finit ici, a employé plusieurs fois. Le livret, probablement n'auroit pas eu l'approbation générale. On y auroit vu entr-autres, le nom de Salomon de Caus faire une étrange figure, ou plutot son Hortus Palatinus.

*) Ces définitions n'alloient pas à me relever. Elles m'ont nui ici; et elles devoient me nuire partout. Combien d'étrangers aux quels j'avois semblé un autre homme que cela au premier

Ils verront qu'à la vérité, je n'ai pas l'ambition de leur plaire à la façon de ces embellisseurs imprudens qui les entrainent dans des entreprises précipitées et ruineuses, et sans risque pour eux-mêmes; mais que si j'ai employé mes belles années à tacher de leur faire du bien dans le

---

tems de notre connaissance à Heidelberg, ne se sont plus souciés de la renouveler à d'autres passages par cette ville.

Mais, combien aussi tous ceux qui ont eu occasion de se retrouver avec moi, ont été surpris de revoir le même homme que la singularité de son sèjour, ou plutôt que son enterrement dans une ruine, avoit commencé à leur rendre remarquable, et qui avoit continué à les intéresser par la grandeur comme par l'étendue de ses entreprises, par sa persèverance à n'y être rebuté d'aucun obstacle, et aussi par leur rareté entre les opérations particulieres.

Ils ont vu que rien n'étoit changé chez l'ancien françois. Toujours même ferveur dans son apothéôse des ruines de Heidelberg; même jouissance à expliquer à étaler leurs merveilles —, la même prévenance, la même affabilité pour chacun, et surtout l'absence de toute jalousie au château de Heidelberg, enfin le contraire de ce qui pouvoit être supposé.

Mais, c'est que Mr. de Graimberg trop occuppé en effet de ses établissemens artistiques pour aller beaucoup dans le monde, ne veut cependant pas ignorer ses convenances. Il sait que toute négligence à cet égard dénote presque toujours ou une petite origine, ou une petite éducation, deux choses que Mr. de Graimberg n'a point héritées sa famille.

silence et dans la paix des arts, comme sans frais publics ni particuliers pour le pays, mes vieux jours s'écoulent dans la même occupation, ou au moins dans autant de bonne volonté.

Die

Kupferstiche von Heidelberg

und die

Alterthümerhalle

des

Heidelberger Schlosses

von

Karl von Graimberg.

Heidelberg 1847.

gedruckt bei [illegible]





Nachricht von der Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses.

Auszug aus der Vorrede zu dem, im J. 1842 durch den Druck veröffentlichten, kleineren Kataloge der Denkmäler in der Graimberg'schen Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses.

Die Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses ist für die Rheinischen Franken- oder Pfalz-Lande so wie für das Großherzogthum Baden, was die Galerie zu Versailles für Frankreich ist. In Versailles sieht man nichts, als was auf die Geschichtsbücher des Königreiches in Staatsverwaltung, in Krieg und Friede, in Künsten, Wissenschaften u. s. w. Bezug hat. Derselbe Plan liegt meinen Heidelbergern Sammlungen zum Grunde, wo alles an das Land und an das Haus seiner Fürsten erinnern soll. Aber die Alterthümerhalle von Heidelberg ist viel früher geboren als die Galerie von Versailles. Letztere rühret von dem jetzigen Könige der Franzosen her. Sie ist also aus der Zeit nach dem J. 1830; und damals sah ich mich lange schon nach einem passenden Raume zur Aufstellung meiner Alterthümer um. Wie dem auch sey, so darf diese Sammlung nicht

mit jenen verwechselt werden, welche alle Arten von Gemälden und Kunstsachen zulassen, deren Bildung also durch die Freiheit, die man in der Wahl der Gegenstände hat, sehr erleichtert wird. Ein ganz anderes Bewandniß hat es mit der Alterthümerhalle, die ich hier in Heidelberg eröffnet habe. Ihr Zweck war gleich von Anfang an ein ganz verschiedener von denen der gewöhnlichen sogenannten Galerieen: Sie ist ausschließlich Gegenständen gewidmet, die dem Heidelberger Schlosse, dem Hause der alten Beherrscher des Landes und dem der Fürsten, die jenen nachfolgten, angehören, also Gegenständen des Pfälzischen d. i. des Alt- und RheinFränkischen Fürstenstammes und des jetzt herrschenden großherzoglichen Hauses Baden, als nunmehrigen Besitzers des Hauptheiles der Rheinpfälzischen Erde kraft des Luneviller Friedens vom J. 1801.

Demnach schließen sich alle Gegenstände, welche meine Alterthümerhalle umfaßt, mehr oder weniger einem oder dem anderen dieser beiden Fürstenhäuser und mit ihnen dem Heidelberger Schlosse an, von dem einst die Pfalzfürsten in vielen Stammreihen ausgiengen, von dem sie ihren wohlthätigen Skepter über weite und schöne Landschaften ausstreckten und ihre großen Vorrechte in den Landen des Rheines und in Schwaben und überall wo Fränkisches Recht galt übten. Die Ansichten sind Ansichten von Gegenden, Städten, Gebäuden und Denkmälern der bezeichneten Länder. Die Vorstellungen verbildlichen ihre Geschichten. Die Bildnisse sind Bildnisse ihrer Fürsten, derselben Stammgenossen, Bluts- und AnVerwandten, Bildnisse von Männern und Frauen aus dem hohen und niederen Adel, von Staatsmännern, Gelehrten und Künstlern, von eingebore-

nen, so wie von fremden, wenn diese auf Rheinfränkischer Erde verdient oder berühmt geworden sind.

In gleichen Beziehungen stehen Gemälde, Zeichnungen und Kupferstiche, Münzen, Waffen u. s. w., kurz alle einzelne Stücke dieser Sammlung. Man findet ihre wohlgeordnete Beschreibung in einem historischen Kataloge,*)

---

*) „Des Professors Dr. Thomas Alfried Leger Erklärendes Verzeichniß der Denkmäler in der Graimbergischen Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses", wovon der erste Theil im J. 1838 durch den Druck veröffentlicht wurde. Der erste Nachtrag, welcher die weiteren Erwerbungen enthält, gieng aus der Buchdruckerey der neuen akademischen Buchhandlung von Karl Groos zu Heidelberg im J. 1839 hervor, und der Druck des zweiten Nachtrages hat bereits begonnen und wird die für die Alterthümerhalle gemachten neuen Erwerbungen umfassen. In dem ersten Theile so wie in jedem der Nachträge sind die Denkmäler in folgenden Haupt= und Unter=Abtheilungen geordnet: A. Gemälde in Oel. I. Bildnisse. II. Vorstellungen. III. Ansichten. B. Gemälde in Wasserfarben, Pastel u. s. w. I. Bildnisse. II. Vorstellungen. III. Ansichten. C. Handzeichnungen. I. Bildnisse. II. Vorstellungen. III. Ansichten. D. Kupferstiche, Holzstiche u. s. w. I. Bildnisse. II. Vorstellungen. III. Ansichten. E. Münzen und Siegel. F. Bildnereyen und Bautheile. G. Gefäße und anderer Hausrath. H. Waffen, Rüstzeug u. s. w.

Die einzelnen Gegenstände sind in jeder dieser Abtheilungen nach der Zeitfolge zusammengestellt, nämlich nach der Zeit des Lebens und Wirkens der Personen, nach der Zeit der Geschichten oder der Anwendung des Vorgestellten überhaupt und nach der Zeit der Aufnahme der Ansichten, das

welcher zeigt, daß die Aufsuchung von Kunstsachen, auf eine einzige Gattung wie diese hier eingeschränkt, nicht ohne Schwierigkeiten seyn konnte. *)

Uebrigens hat die Vorrede zum Kataloge der Heidelberger Alterthümerhalle die Art ihres Entstehens und somit ihre Wesenheit erklärt. Es ist dort ausgesprochen, daß es

---

übrige nach der Zeit des Entstehens der Denkmäler, und die Verbindung des in den verschiedenen Abtheilungen nothwendig zerstreuten Einzelnen zu einem Ganzen ist durch Hinweisungen auf vorangegangene oder nachfolgende Nummern, so viel wie möglich, bewirkt. Der Zweite Nachtrag wird noch eine dritte Abtheilung, J. Urkunden, ans Licht bringen.

*) Diese Schwierigkeiten beschränkten sich nicht nur auf einzelne, sondern täglich erstunden neue und unerwartete. Besonders unangenehm und drückend waren sie aber beim Ankaufe der Gemälde, wo ich oft ganze Lasten nehmen mußte, um nur einige für meinen Zweck passende Stücke nicht entgehen zu lassen, auf deren ungesonderten Verkauf die Leute hartnäckig bestunden. Ja einmal war ich genöthigt über achtzig Stücke zu nehmen, von denen nur drei bis vier Bildnisse und zwei kleine Vorstellungen in die Alterthümerhalle eingehen konnten.

Auf solche Weise häufte sich endlich eine Menge untauglicher Gemälde bei mir an. Um nun diesem Uebelstande, der immer lästiger wurde abzuhelfen, bildete ich aus dieser unnützen, man kann sagen, schädlichen Waare, die kleine Gemäldesammlung zum Verkaufe, welche man auf dem Schlosse von derselben Person besorgt findet, die auch für meinen Kupferstichverkauf angestellt ist.

Mit den Münzen gieng es eben so wie mit den Gemälden. Alle jene, die mit der Alterthümerhalle in keine Verbindung zu bringen waren, wurden zum Verkaufe oder zum Austauschen auf die Seite gelegt.

meine Absicht war, dem Ruhme des alten Herrschersitzes der Pfalzfürsten ein Denkmal in der Mitte der Oertlichkeiten, die an sie erinneren, zu errichten. Dieses Unternehmen und das kurze Zeit vorher in demselben Geiste begonnene Unternehmen meiner Kupferstiche rühren aus dem J. 1810. Beide Unternehmungen haben stets gleichen Schritt gehalten, und ihr Urheber glaubt, sich schmeicheln zu dürfen, in der doppelten Sorge, die sie ihm auflegten, nichts vernachläßigt zu haben.

Von den Verschiedenen Sammlungen, welche durch die Herausgabe meiner Kupferstiche entstanden sind, wird eine einzige schon hinreichen, die Sorgfalt zu beweisen, die ich anwendete, um ihnen alle die Vollkommenheit, die von mir abhieng, anzueignen; und das Werk der Alterthümerhalle, das gleichmäßig mit dem der Kupferstiche fortschritt, hat die nämliche Sorgfalt getheilt. Was meine Kupferstiche für das Heidelberger Schloß waren, wird die Alterthümerhalle für seine Fürsten seyn. Meine Kupferstiche haben zum Rufe des Heidelberger Schlosses nicht wenig beigetragen; die Alterthümerhalle wird eine bildliche Geschichte des erhabenen Stammes seyn, der da wurzelte und über ein halbes Jahrtausend daselbst wohnte. Viele seiner Stammglieder werden darin in einer Reihe von Bildnissen und Vorstellungen wieder aufleben, die einst bestimmt waren, ihre Gesichtszüge oder Züge aus ihrem Wirken zu vergegenwärtigen.

Die Menschen, die sie umgaben, ihnen dienten, ihre Thaten und Herrschersorgen gewissermaßen theilten, hatten auch das Recht, vor ihnen, wenn sie wiederkamen, zu erscheinen. So fanden also die Bildnisse von Staats- und KriegsDienern, von Gelehrten und Künstlern, welche von

den Fürsten der Pfalz oder von den Beherrschern Badens Anstellung oder Anerkennung erhielten, selbst Bildnisse von Handwerkern, die einen gegründeten Ruf erlangten, Aufnahme in der Alterthümerhalle von Heidelberg, wo sie sich jetzt noch um ihre alten Herren drängen.

Leider hat die Aufstellung der Gemälde nicht in der ihnen gemäßen Ordnung geschehen können. Man hat sie nach ihrer mehreren oder minderen Tauglichkeit, die Wände zu decken, angebracht, statt sie nach Zeiten oder nächsten Verwandschaften zu ordnen und hierdurch eine schnellere und angenehmere Einsicht in den Geist der Sammlung zu gewähren. Aber die meisten dieser Gemälde waren nicht entstanden, um einmal zusammen zu kommen. Die Verschiedenheit ihrer Größe geht ins Weite und die Schuldigkeit, sich mit den neuen Rahmen nach solchen alten Bildern zu richten, hätte nie zugelassen, sie in einer anderen Art aufzuhängen. Indessen werden die Nummern des Kataloges diese von der Nothwendigkeit gebotene Vermengung der Stücke durch die Leichtigkeit, in demselben nicht nur allein die Gegenstände selbst aufzufinden, sondern auch alles Einzelne, was zur Erklärung derselben gesagt werden konnte, um vieles wieder gut machen.

Gleiche Farbe und Gestaltung der Rahmen schien für eine Sammlung, in der alle Stücke gleicher Absicht dienen sollen, zweckmäßig. Die große Menge der Bilder erlaubte nicht, an zu kostbare Rahmen zu denken, man hat sich daher für eine solche Farbe entschieden, welche nach den vergoldeten Einfassungen die günstigste zu seyn schien; und sie verdiente diesen Vorzug. Die Heidelberger Alterthümerhalle ist zur Aufnahme hinübergegangener Menschen und vergan-

gener Zeiten bestimmt; und in einem Denkmale, das ihrem Andenken geweihet wurde, ist wohl Schwarz und Gelb an seinem Orte. Ueberdieß ist diese Farbe, die Farbe des Heiligen Römischen Reiches Teutschen Volkes, auch die Farbe der Rheinischen Pfalz, deren Fürsten ursprünglich des Heil. Reiches oberste weltliche Beamten und Würdenträger waren.

Indessen fanden doch einige Ausnahmen statt. Man behielt nämlich die ursprünglichen Rahmen, die sich durch vorzügliche oder alterthümliche Arbeit auszeichneten, an den Gemälden, die sie noch mitbrachten, bei. Allein, um zu verhindern, daß sie etwa die Ruhe oder Einheit des Ganzen stören möchten, faßte man sie auch noch mit Rahmen von der Farbe der Alterthümerhalle ein, damit jedenfalls ihr Recht, hier zu seyn, auf diese Weise bezeichnet werde. Ein einziger Rahmen, Nr. 206., ist dieser Maaßnahme entgangen. Er umfaßt das Bildniß des Pfalzgrafen Kurfürsten Karl Theodor, des großen Freundes der Künste, in dem Augenblicke, wo er diesen das herrlichste Zeugniß seiner schützenden Liebe ablegt. Dieses ziemlich große Gemälde, bis jetzt das einzige, das seinen geschnitzten Rahmen nicht verlassen hat, und wegen der Stelle, die es einnimmt, fast aus allen Abtheilungen der Alterthümerhalle gesehen wird, könnte aus diesen Gründen als Aushängeschild derselben, wenn eine solche Vergleichung erlaubt ist, angesehen werden. Karl Theodor hat es nicht unter seiner Würde gehalten, sich hier niederzulassen. Ja er scheint, Worte des Wohlgefallens an die zahlreiche Gesellschaft zu richten, die sich am Fuße seines alten Fürstensitzes versammelt hat, um ihn hier in Heidelberg wieder zu sehen; und man weiß, daß dieser Fürst, ein Mann von Geschmack und in der

Schule des Guten und Schönen gebildet, nichts Mittelmäßiges in seiner Umgebung duldete.

Ich überlasse es dem Kataloge der Denkmäler in der Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses, die öffentliche Meinung hiervon zu sichern. Aber die, welche ich im J. 1838 aussprach, ist für mich kein Zweifel mehr. Ich schrieb damals, daß wenn einmal das Ganze meiner Sammlungen beisammen aufgestellt seyn wird, dasselbe eine Sammlung bilden werde, dergleichen man aller Wahrscheinlichkeit nach nirgendswo antreffen möchte. Jetzt würde ich schreiben, daß man eine solche nirgendswo antreffen, ja daß sie nirgendswo mehr ausführbar seyn, daß sie folglich die einzige Alterthümerhalle bleiben wird; und dieses schon darum, weil der Boden der Pfalz auch der einzige Boden in der Welt war, der die zu einem so großen Unternehmen nöthigen Stücke in hinlänglicher Verschiedenheit und Menge liefern konnte. Der Stamm seiner Fürsten theilte sich bei Zeit in gar viele Aeste, die ihre eigenen Landesstücke erhielten und beherrschten. Hauptstädte und Hofläger von mehr oder minderer Bedeutung mußten aus diesen Theilungen erwachsen; und da die Liebe zu den Künsten und Wissenschaften ein Erbtheil fast aller Fürsten dieses Hauses ist, so kann es nicht auffallen, daß deren Früchte sich reichlich um sie her vervielfältigten.

Es wäre übertrieben, wenn man behaupten wollte, der Alterthümerhalle am Burgwege sey es gelungen, alle diese Früchte an sich zu bringen. Doch soviel ist gewiß, daß sie den bei weitem größeren Theil davon besitzt. *) Eine

*) Man begreift leicht, daß eine dreisigjährige Nachforschung mir

zweite Halle Pfälzischer und Badischer Alterthümer würde also ein vergeblicher Versuch seyn; und diese Betrachtung sichert meinen Sammlungen einen unschätzbaren sachlichen Werth. Der geschichtliche Werth wird wohl nicht minder bedeutend seyn. Der Katalog erhöhet diesen durch die Zusammenordnung und Erklärung aller Stücke, die ihn bilden, immer mehr. Er entwickelt die Stammgeschichten, zeigt die Abkunft, die Stammgenossenschaft, die Blutsverwandschaft der Einzelnen, den Grad der Anverwandschaft oder eine Art der Verbindung unter einander, Züge ihres häuslichen und ihres öffentlichen Lebens, so wie den Ursprung und die Eigenthümlichkeit der anderen Gegenstände der Sammlung, so wie er überhaupt ihr Recht zur Aufnahme in die Alterthümerhalle begründet.

Die Gemälde, welche diesen Verwandschaftsverhältnissen fremd sind, müssen Rechte anderer Art zur Aufnahme vorbringen: denn man vergißt nicht, daß der Verfasser des Kataloges vor ihrer Aufnahme die Ansprüche jedes Bildnisses, jedes Gemäldes, jeder Münzgestalt u. s. w. in dieser Beziehung zu prüfen hat.

Gemälde oder sonstige Stücke, welche blos als Werke inländischer oder in Diensten der Fürsten von Pfalz und Baden gestandener Künstler und Handwerker in meine Sammlungen gekommen sind, werden ebenfalls in den Katalog aufgenommen. Auf der VIII. S. der Vorrede zum "Erklärenden Verzeichnisse" wurde gesagt, daß man nicht vernach-

---

Tausende von Gegenständen verschaffen mußte, die jetzt um keinen Preis mehr zu haben sind.

lässigen wird, bei Erwerbung der Bildnisse solcher Leute auch eines oder mehrere ihrer Werke zur Beurkundung ihrer Leistungen zu erhalten. Diese Werke, in dem Fache der Malerey meistens Erdichtungen, können in einer Sammlung von Bildnissen durch ihre, von dem Ernste des Kopfes so verschiedene Weise gewiß nichts anderes als eine angenehme Abwechslung bewirken.

Eben so ist es auch mit den Stücken, welche nur durch die Empfehlung Eintrit fanden, daß sie ehedem zu den beweglichen Gütern der Schlösser zu Heidelberg, Mannheim, Weinheim, Schwetzingen, Neuburg und anderer gehört hatten, wo sie die fürstlichen Gemächer zierten, aus denen sie durch die Folgen der Französischen Staatsumwälzung oder durch andere Ereignisse vertrieben wurden.

Uebrigens handelt sich bei diesen Gegenständen weniger von Gemälden, als von jenen Werken, welche in den drei bis vier letzten Jahrhunderten so sehr im Ansehen waren, und die das unsrige mit dem Worte Rococo, das heißt soviel als Kraußzierlich, bezeichnet hat, worin es indessen, wenn Auffallendes in Erfindung und Ungemeines in Verzierung verlangt wird, weit vorzüglichere Muster treffen wird, als die meisten hierher gehörigen neuen Erfindungen sind.

Die dringende Zeit erlaubte nicht, die Einrichtung der Säle der Alterthümerhalle zu beendigen. Gemälde alter Meister sollten noch in diesem Jahre die Decken der Zimmer Nr. 1. 2. und 3. bekleiden. Die Arbeiten für die beiden letzteren sind auf den nächsten Winter verschoben. Aber die Decke für Nr. 1. *), welche fertig ist, wird von dieser

*) Bei der Ansicht dieses Deckengemäldes sollte man glauben, es sey

Art Verschönerung einen genügenden Begriff geben. Man hat eben das schöne Bildniß Karl Theodors in dem dritten Saale das Aushängeschild der Alterthümerhalle nennen hören. Die Decke Nr. 1. könnte ihr Siegel genannt werden. Sie stützt sich auf die Halle der Denkmäler und eben dieses Denkmal, auf dem ein so edles Siegel ruhet, kann, wie es auch seyn mag, nie ganz ohne Recht, es zu tragen, seyn. Auch hierüber muß die öffentliche Stimme entscheiden.

Karl Theodor empfängt hier den Dank für den Eifer, welcher sein ganzes langes Leben für die Verherrlichung und Wirksamkeit der Künste beseelt hat. Eine der umgebenden Musen krönt das Brustbild des Kurfürsten, welches mit dem seiner Gemahlin, der Kurfürstin Elisabeth Auguste, in einer Münzgestalt vereinigt ist, und Apollon zeigt mit der Hand auf die vereinten, als solche, welche stets seine besondere Zuneigung verdient haben.

Die kleineren Rahmen, welche das Hauptgemälde umgeben, sind ebenfalls eine Huldigung, den Verdiensten Karl Theodors gebracht. Dieser Fürst, welcher die Wissenschaften und schönen Künste ermunterte, vernachlässigte darum den Ackerbau und die Gewerbsthätigkeit nicht; und so sind hier einzelne, zur Staatsverwaltung gehörige Theile der

---

gerade für diesen Ort gemacht worden. Allein die verschiedenen Stücke, aus denen es erwachsen ist, brauchten zehn bis zwölf Jahre, bis sie unter meinen Händen zusammen kamen. Erst die in den letzten Jahren gemachte Entdeckung des großen Gemäldes, in welchem Apollon und die Musen erscheinen, führte auf den Gedanken, aus allen diesen Theilen ein Ganzes zu bilden und den Hauptsaal meiner Alterthümerhalle damit zu zieren.

Volksthätigkeit in sinnbildlichen Zusammenstellungen von Kindergestalten, Erscheinungen des allgemeinen Wohlstandes, in diesen Rahmen rings umher vorgestellt.

Die Decke des zweiten Zimmers wird in drei Gemälden, aber in kleineren Menschengestalten, eben so viele, auf die Kurfürstin Elisabeth bezügliche Vorstellungen darbieten; und an der Decke des dritten Saales wird man die Künste erblicken, wie sie von Trauer über Karl Theodors Entschluß, seinen Sitz nach München zu verlegen, erfüllt, sich vergebens bemühen, ihn zurückzuhalten. Diese Nebenhandlung wird ebenfalls eine Einfassung von kleineren, auf die größere Vorstellung bezüglichen Denkstücken erhalten.

Auch die Ausstellung der Zeichnungen und Kupferstiche der Alterthümerhalle muß verschoben werden. Der Saal, der ihrer wartet, erst neu für sie erbaut, ließ einigen Einfluß von Feuchtigkeit befürchten. Doch man sieht in dem Kataloge, daß diese Frucht meiner Nachforschungen keiner anderen in der Alterthümerhalle nachstehen wird, wenn sie sich einmal in der Reihe der übrigen Denkmäler vor den Augen der Kunstfreunde wird entfalten können; und bis dahin wird sie noch um gar viele Stücke erweitert seyn. Andere Zweige meiner Sammlungen sind seither ebenfalls angewachsen. Doch das „Erklärende Verzeichniß“, obgleich für den Augenblick im Drucke unterbrochen, bleibt für die neuen Erwerbungen offen und wird sie unter ihren Nummern zur öffentlichen Kenntniß bringen, sobald in der bereits vorliegenden, über zweitausend Nummern fassenden Handschrift die Lücken durch Aufnahme noch mangelnder Denkmäler ausgefüllt seyn werden.

Die weniger guten Stücke, die in dem Kataloge schon

eingetragen sind und die man durch gelungenere Werke zu ersetzen, keine Gelegenheit vorübergehen lassen wird, werden darum nicht aufhören, Theile der Sammlung zu bleiben. Aber die zweifelhaften Gemälde, welche nur einstweilen, um sie sofort geschichtlichen Forschungen zu unterwerfen, in der Alterthümerhalle ausgestellt sind, werden daraus entfernt werden, sobald man sie als solche entdeckt hat, die keine Ansprüche zur Aufnahme haben. Nur drei Stücke, die in diesem Falle sind, behalten ihren Platz. Das eine stellt den Vater des Stifters der Alterthümerhalle, den Herrn Grafen Gilles Franz von Graimberg, unter Nr. 2202, in ganzer Leibesgestalt in Lebensgröße und in seiner Amtskleidung vor, die er einst als Abgeordneter des Französischen Adels in der allgemeinen Ständeversammlung des Königreiches in dem Jahre 1789 getragen hat. Außerdem daß dieses Oelgemälde ein sehr schönes Werk von Guerin ist, so war seiner Zeit das Urbild einer großer Freund der Künste, und ich glaubte also, es wird in der Alterthümerhalle nicht zu viel seyn.

Gleiche Betrachtungen haben dem anderen der befraglichen drei Stücke die Aufnahme verschafft. Es ist das Bildniß eines meiner Ahnherren auf Email, Schmelzwerk, und zwar von dem berühmten Johann Petitot um das Jahr 1645 gemalt.

Das dritte, der Alterthümerhalle eigentlich fremde Stück hat wohl nur für Herrn von Graimberg einen Werth. Es ist eine Jugendarbeit, womit er sich ein Andenken an die Liebe, die ihn von jeher zu der Kunst hinzog, stiften wollte. Die Gegenstände, Lit. A., eine Art Qodlibet, sind im Feldlager und auf den Schiffen in den Jahren 1793 bis 1799 gezeichnet. Der Zeichner diente damals in einer Kriegs-

schaar, die in Holländischem, später in Engelländischem Solde stund, und sein Vergnügen war, wie heute noch, alle Zeitabschnitte, über die er verfügen konnte, der Kunst zu widmen.

Die Schloßruine Heidelbergs war der Ursprung meiner Alterthümerhalle, m. s. a. d. III. S. des großen Kataloges. Ihr gebührte also auch die erste Eröffnung derselben. Allein die kleinen Gemächer des Schlosses und die Unmöglichkeit, daselbst anständigere zu erhalten oder wohl auch zu erbauen, machten es nothwendig, mich nach einer anderen Niederlassung umzusehen, wenn die großen, für meine Sammlungen gemachten Ausgaben und die Jahre von Sorgen aller Art nicht verloren seyn sollten.

Die XVII. und XVIII. Seite der Vorrede zum kleinen Kataloge erzählt, wie es der Heidelberger Alterthümerhalle gelungen ist, zu einem Raume zu gelangen, der groß genug und für die Ausstellung ganz bequem, auch für jedermann zugänglich ihre sichere Anschauung und Beurtheilung erlaubt. Das war im Jahre 1841. Ich hatte in dieser Absicht ein Haus gekauft, mein jetziges Wohnhaus am Kornmarkte zu Heidelberg, das durch seinen Umfang den Bedürfnissen meiner Kupfersticheunternehmung und zugleich meiner Alterthümerhalle viel angemessener ist, dabei mit dem Heidelberger Schlosse fast gleichen Ursprung und eine köstliche Lage gleich unter seinen Ruinen hat. Beinahe das ganze Erdgeschosse und mehrere Abtheilungen des Stockwerkes sind meiner Alterthümerhalle geweihet. Die Veränderungen, welche die kunstbauliche Ausbildung ihrer Räume forderte, werden immerhin mehr als eine gewöhnliche Wohnung ankündigen. Sie zeigen schon bei ihrem Anblicke den Werth des Gutes,

das man ihnen anvertraut hat und dessen dreisig Jahre lang dauernde Erringung und Ausbildung sein geringstes Lob seyn wird.

Indessen wäre es ungerecht, wenn man glauben oder verlangen wollte, die Alterthümerhalle von Heidelberg hätte lauter gute Kunstwerke nehmen müssen. Jede Sammlung wäre unter solcher Bedingung unmöglich, geschweige eine Bildnißsammlung. Es ist wahr, daß die Anzahl der letzteren zu einer gewissen Strenge bei ihrer Auswahl zu berechtigen scheint. Allein die Bildnisse, die sich im Allgemeinen nicht leicht wiederholen, werden troz des Anscheines vom Gegentheile immer selten bleiben; und da sie für eine geschichtliche Sammlung wegen des Namens und des Urbildes wünschenswerth sind, so wird ihre Wichtigkeit, so mittelmäßig auch die Malerey seyn mag, immer bedeutend bleiben, und wenn sie auch nur zur Herstellung der Verbindung von Stammreihen und bildlicher Ausfüllung darin vorkommender Lücken behülflich wären. Ueberdieß verliert man durch ihre Aufnahme niemals die Freyheit, ihre Stelle durch ein besseres Gemälde, das etwa entdeckt würde, zu besetzen.

Gleiches Unrecht würde man der Alterthümerhalle anthun, wenn man die Mißachtung, welche auf den Sammlungen von Familienbildnissen haftet, auch auf sie werfen wollte. Sie mag diesen höchstens durch die Art ihrer Nachforschungen und der Theile, aus denen sie gebildet ist, angehören. Aber die Gemälde der Alterthümerhalle sind der Zeit so wie dem Orte nach weit von einander entfernt; und um sie einander nahe zu bringen, mußte ein Freund der Künste und der Denkmäler vergangener Zeiten, nachdem er im Jahre 1810 Zeichnungen des Heidelberger Schlosses be-

gonnen hat, fast in derselben Zeit durch den Zufalls (man lese den Anfang des Vorberichtes zum großen Kataloge) veranlaßt werden, sie mit einer Geschichte in Bildnissen der alten Schloßbewohner zu begleiten.

In diesen lebendigen Jahrbüchern der Häuser Pfalz und Baden wird man die Bildnisse aller Fürsten finden, welche das Heidelberger Schloß erbaut, bewohnt, vergrößert und nach seinen Unfällen wiederhergestellt haben, bis auf den Pfalzgrafen Kurfürsten Karl Theodor und den Markgrafen Karl Friederich von Baden, den ersten seines Hauses der berufen war, die Pfälzischen Landestheile am rechten Rheinufer und in dem Gebiete des Neckars zu besitzen. Das Heidelberger Schloß und seine Alterthümerhalle werden hierdurch immer mehr von einander abhängig. Nachdem man seine Ruinen, die ausgezeichnete Baukunst derselben und ihre noch mehr anziehende Bildhauerarbeiten, mitten in dieser herrlichen Landschaft, bewundert hat, möchte man auch die Stifter dieser Wunder kennen lernen. Alles wurde berechnet, um das Ganze und das Einzelne der Alterthümerhalle, wo sie in ihren Bildnissen wiederleben, in den Stand zu setzen, daß sie diese Wißbegierde befriedige; man hat darum auch jedes Stück auf die für die Erhöhung seines Werthes eigenthümlichste Weise, in so weit es möglich war, angeordnet. *)

*) So wurde ein schönes Bildniß Ludewigs XIV. Königs von Frankreich (Nr. 106) in seinem 5. Lebensjahre, im J. 1643, von dem berühmten Karl Le Brun gemalt, neben einem anderen Bildnisse desselben Fürsten (Nr. 3446.) aufgestellt, wo er im Alter von 64 Jahren, im J.

Den Stifter der Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses wird also kein Tadel treffen, wenn seine Sammlungen

---

1702, von dem nicht minder berühmten Hyazinth Rigaud gemalt, erscheint. Wir wollen von dem Vergleiche der Malerey beider Künstler Umgang nehmen. Aber von selbst wird man die Aehnlichkeit gewahr werden, welche hier zwischen dem Kinde und dem Greise noch besteht. Man wird bewundern, wie die Züge des königlichen Knaben in das Angesicht des alten Königs übergegangen sind und sich in demselben erhalten haben, vor allen der Stolz und der Adel, mit welchen das Ansehen von Hoheit, das Ludewig **XIV.** sein ganzes Leben lang behielt, sich schon in dem kleinen fünfjährigen Ludewig **XIV.** vorbereitete.

Man mag aus diesem Beispiele sehen, wie sehr der Katalog durch Annäherungen und Beschreibungen das Verdienstliche der Bilder erhöhen kann, ohne der historischen Momente und der geschichtlichen Züge, die sein Verfasser mit den einzelnen Bildern verwebt hat, hier zu gedenken. Durch den Katalog wird eine solche Sammlung, die ohne ihn aller Bewegung beraubt, fast todt seyn würde, ein beseelter Leib, worin alle Glieder mehr oder weniger von dem Lebenstriebe empfangen, welchen die Erzählungen des Kataloges anregen und in welchem das unbedeutendste Stück nicht ermangeln wird, seinen, wenn auch noch so kleinen Theil zur Gesammtwirkung des Ganzen beizutragen.

Das Gemälde Nr. 2131. wird in dieser Beziehung noch mehr entscheiden. Es fällt in der Alterthümerhalle durch nichts, als durch sein Hierseyn auf. Die Gestalt, die man sieht, ist arm, armseelig ihre Kleidung so wie auch die Kunst des Malers. Allein diese Gestalt wird ansehnlich, ja sie wird sich aus ihrer eigenen Niedrigkeit veredelt erheben, wenn man hört, daß dieser hundertjährige Greis lange Zeit einer der

noch zu wünschen übrig lassen. Es lag nicht an ihm, es besser zu machen. Aber wahrscheinlicher ist es, daß man bei Ansicht derselben immer noch fragen wird, ob diese Unternehmungen ihm angehören, oder ob sie das Eigenthum eines Landesherrns seyen. So fragte man schon öfters und mit Recht. Das Unternehmen der Kupferstiche von Heidelberg und seine Alterthümerhalle waren keine Unternehmungen für einen Privatmann. Sie haben die zeitlichen Güter des Einzelnen weit überstiegen. Ihr Ursprung selbst ist von wenig gewöhnlicher Art. Man hat es nicht vergessen oder diese Zeilen mögen daran erinneren, daß er aus dem plötzlichen Erstaunen einen Reisenden über das Heidelberger Schloß hervorkam; und in der That, kaum war ich in dieser Stadt, morgens am 4. Oktober im J. 1810, angelangt, so hatte ich noch vor Ende desselben Tages schon mehre Stunde in der Ruine gezeichnet, und so die Bahn eröffnet, die ich so viele Jahre lang durchlief und die sich immer reicher und unerschöpflicher vor mir ausbreitete.

Die Muster für Kunst und Geschichte, die sich hier stufenweise unter meinen nachbildenden Händen enthüllten, gesellten bald die Bewunderung der Denkmäler zu dem Stau-

---

Apostel war, welchen Karl Theodor (Nr. 206.) jedes Jahr am Grünen Donnerstage die Füße wusch.

Karl Theodor war ein Beispiel aller Glückseeligkeiten und Freuden dieser Welt. Der Apostel war nichts und sah den glücklichen Fürsten zu seinen Füßen. Der Gegensatz dieser irdischen Stellungen ist in beiden Gemälden vollständig und wird ihnen die bleibende Eigenschaft verleihen, sich gegenseitig einander geltend zu machen.

nen der Augen. Die Folgen dieser doppelten Bewunderung sind meine beiden Unternehmungen. Ein dritter Bewegungsgrund empfahl diese und besonders die Unternehmung der Kupferstiche noch dringender: Die Schloßruine von Heidelberg wurde vernachläßigt, ja oft genug mißhandelt. Die unglücklichen Zustände der Zeit schienen ebenfalls auf ihr zu lasten. Es war in den Jahren nach 1809 und in der ärgsten Zeit, wo die Nahrung des Krieges, Geld und Menschen, alle Bedürfnisse des Tages ausmachten und die Beschäftigungen des Friedens in Abgang kamen. Ich klopfte überall an, um eine Bewachung, um einige Wiederherstellungen und Erhaltungsmaaßnahmen für das Heidelberger Schloß zu gewinnen. Aber keine Thüre that sich auf. Da ich nun eben einige Abzeichnungen der Ruine fertig hatte, so wäre gewiß ein jeder andere Freund dieses einzigen Denkmals an meiner Stelle auf den Gedanken gekommen, den Stich derselben als ein Mittel bei verlorener Sache zu versuchen, um, wenn der alte Fürstensitz ohne Gnade seinem gänzlichen Verfalle preis gegeben werden sollte, ihn doch wenigstens in diesen Kunstnachbildungen in dem Zustande, in welchem ich von ihm eben gewissermaaßen Besitz ergriffen hatte, für künftige Zeiten zu erhalten.

Aber ein Kupferstichewerk von dem Heidelberger Schlosse konnte keine gewöhnliche Arbeit seyn, die besten Künstler wurden dazu berufen *) und die geschicktesten Leute jedes bei

*) Von diesen genüget zu nennen: den großh. Badenschen Hofkupferstecher Karl Haldenwang, der zu Paris im J. 1807 durch die öffentlichen Blätter für den würdigsten Erben des Grabstichels von

der Veröffentlichung der Stiche nöthigen Gewerkes dafür angestellt. Ich habe damals meine Ankündigung in diesem Sinne gemacht. Sie theilte die Unternehmung in große Blätter und in Blätter von Umrissen. Man kann die grossen Blätter als die Morgenröthe ansehen, mit welcher das Heidelberger Schloß in das glänzende Ansehen gekommen ist, das es heut zu Tage genießt; und die Umrisse, welche eine Reihe von Bildnereyen, die der guten Zeit Italiens würdig sind (m. l. meinen guide de voyageurs pag. 99 et suivantes), an den Tag förderten, haben den Ruinen des Heidelberger Schlosses eine klassische Stelle in dem Bereiche der Künste erworben. Eben diese Künste haben Jahrhunderte lang alles für die Verschönerung der Pfälzischen Fürstenburg gethan. Man mußte also bei der Nachbildung ihrer Meisterwerke auch alles thun, um nicht zu weit hinter der Vollkommenheit der Vorbilder zurückezubleiben. Eine fruchtbringendere Aufmunterung hätten Kupferstiche von Heidelberg nicht wünschen können.

Unterdessen mußte die Unternehmung, die den Maaßnahmen des Zeichners so ganz entsprach, zu ihrer Aufrechthaltung in der Art, wie sie begonnen hatte, fortgeführt werden. Sie kostete viel, und ihre Einrichtung, an sich

---

Woollet erklärt wurde; den Französischen Kupferstecher Victor Texier, welcher mehre herrliche Kupferplatten von Alhambra für das Werk des Marquis de Laborde über Spanien geliefert hat; den großh. Badenschen Architekten Thomas Alfried Leger, Dr. und Professor der Philosophie an der Universität zu Heidelberg, und dessen Schüler Gustav Dunzinger, Architekten im Dienste des Großherzogthums Baden, u. a.

selbst schon sehr kostspielig, war noch überdieß tausend unvorhergesehenen Ausgaben unterworfen, die sie allein schon vor gewöhnlichen Unternehmungen ausgezeichnet hätten, wenn auch der »guide des voyageurs sur la ruine« nicht auf jeder Seite in dem Herausgeber der Kupferstiche einen Mann ausspräche, der von der Kunst nichts als die wahren Genüsse verlangte und in seinem Werke über Heidelberg würdig bleiben wollte, sie an einer so schönen Quelle zu kosten.

Die gute Aufnahme, die den großen Kupferstichblättern zu Theil wurde, lenkte sich auch auf die Blätter der Umrisse hin. Ihre Anzahl hieng von dem Glücke ab, den dieser Theil meiner Ankündigung machen würde. Sie konnte beträchtlich werden. Nach einer Untersuchung der Steinbildnereyen, die in den Ruinen noch durch ihre Erhaltung fähig waren, in meine Heidelberger Sammlungen einzugehen, fand man deren hundert und fünf und zwanzig bis hundert und dreisig in dem Zustande, eben so viele Blätter zu liefern; und diese Blätter, die in Heften herauskommen, hätten später noch durch einige Lieferungen solcher Stücke, welche die Zeit weniger geschont hat, vermehrt werden können.

Ohne Zweifel hätte man sich nicht wenig verwundert, eine so große Menge von Kunstgegenständen aus einem einzigen und noch dazu fast vergessenen Orte hervorkommen zu sehen; und der Werth dieser Gegenstände würde diese Verwunderung noch verdoppelt haben. Aber ihren höchsten Gipfel wird sie erreichen, wenn man bedenkt, daß die Wißbegierde einen Fremden nach Heidelberg führen mußte, um hier der erste zu seyn, der Schätze der Wissenschaft und der Kunst herausgab, die fast, so zu sagen, auf öffentlicher Straße

aufgestellt und mit jedem Tage drohender Zerstörung ausgesetzt waren.

Ich schrieb einmal, daß da, wo über Ruinen geurtheilt werde, der Stadt Heidelberg das Recht gebühre, die erste Stelle einzunehmen, und die einzige, wenn nur eine zu vergeben sey. Ein so ausschließliches Recht hätte die Sammlung von Bildnereyen nicht erwerben können. Allein außer dem Vorzuge, auf dem Heidelberger Schlosse und aus dem Zusammenfluße der Gegenstände, die seine Ruine zu der schönsten der Ruinen machen, geboren zu seyn, so hat sie sich selbst, obgleich oft von dem guten Style Griechenlands und Roms abschweifend, doch auch einen eben so guten Styl angeeignet, wenn es in den Künsten für das Auge hinreicht, durch Gestalt und Verbindung zu gefallen.

Ich hatte dem guten Erfolge meiner Blätter von Bildnereyen die Bestimmung ihrer Anzahl überlassen; und schon hatten sie es zum vier und zwanzigsten Blatte und zur Wahrscheinlichkeit ihres ununterbrochenen Fortganges gebracht, als ein Ereigniß, das nicht einmal zu ahnen war, alle Aussicht und Berechnung in Kunstsachen vernichtete. Der Steinstich, die sogenannte Lithographie, entstand, und da sie in wenigen Tagen das lieferte, was der Kupferstich nur mühevoll nach wochenlanger Anstrengung zu Stande brachte, so that sie diesem durch ihre Wohlfeilheit unaufhaltsamen Schaden, und als sie sich noch vollkommener ausbildete, so gelang es ihr, sich aller seiner Dienstleistungen zu bemächtigen. Das war mehr als eine Umwälzung, es war ein Umsturz der Kunst. Allein mit der stets jugendfrischen Bewunderung des Heidelberger Schlosses konnte ich mich nicht entschließen, von der Höhe des Kupferstiches, den ich gleich

anfangs für meine Herausgaben der Ruine angewendet hatte, herabzusteigen. Auch schien mir, daß der Vortheil, in den Werken von dem Heidelberger Schlosse eine Reihe von Skulptur- und ArchitekturBlättern, die des alten Italiens würdig sind, zu liefern, ihnen wenigstens die Art von Ruf, die gewöhnlich und gerne seltenen Erscheinungen zu Theil wird, bewahren und mir, der nichts als den Ruhm der Ruine sucht, hierdurch doch gestattet seyn werde, ohne ganz entmuthigende Unruhe meinen Gewinn auf die Einnahme der Ausgabe beschränkt zu sehen. In meiner Arbeit änderte sich nichts als der Verlust, der täglich größer wurde. Die Leichtigkeit und Schnelligkeit der Lithographie in ihren Leistungen verursachte eine Ueberschwemmung von Ansichten der Umgegend. Meine Kupferstiche wurden nachgestochen, die kaufmännische Gewerbsthätigkeit warf sich dazwischen und vollendete die Vernichtung meines Unternehmens.

Ich mußte also der Nothwendigkeit weichen und auf alles was Kupferstich heißt verzichten. Ich zog die Zeichnungen für die siebente und achte Platte meines Werkes über Heidelberg aus den Händen der Künstler zurücke. Sie gehörten zu dem Nachtrage der vier landschaftlichen Ansichten der Ruine, welche ich meiner Ankündigung vom October des J. 1810 später beigefügt hatte. Damals lautete die Unterzeichnung nur auf zwei Hauptansichten vom Inneren des Schlosses und auf eine gleiche Anzahl vom Aeusseren desselben mit der Stadt und dem Thale; aber ich behielt mir eine Fortsetzung dieser Ansichten vor, falls dieselben eine genügende Unterstützung fänden; und keine Unternehmung konnte in dieser Beziehung für ihre Empfehlung, für die Ehre der Kunst und die Befriedigung ihrer Anforderun-

gen zweckmäßiger eingeleitet seyn. Diese vier Ansichten, in der That die wesentlichsten des Heidelberger Schlosses als wahre Bildnisse seines gegenwärtigen Zustandes, wurden noch in der Zeit des guten Geschmackes mit der unnachahmbaren*) Geschicklichkeit, welche die Werke meines Kupferstechers und Freundes Haldenwang immer erkennen läßt und auszeichnet, gestochen.

Auch die Herausgabe der Bildnereyen des Schlosses wurde aufgegeben. Es war eben der erste Band derselben vollständig geworden. In meiner Ueberzeugung von dem Verdienstvollen dieser reizenden Schöpfungen des zartesten Meisels hatte ich mir vorgenommen, einen zweiten und, wie damals die Zeit noch hoffen ließ, auch einen dritten Band folgen zu lassen. Diese zusammen hätten ein wahres

---

*) Meine dritte große Platte, welche dem Kronerbfürsten von Bayern, jetzigem Könige Ludewig I., gewidmet ist, wurde zu Paris für eines der besten Werke des Badischen Hofkupferstechers erklärt. Ihr Vordergrund wird in der Kühnheit und Kraft der Striche und eben so in der Vertheilung der zahlreichen Lichtstellen, mit welchen Haldenwang eine wunderbar durchscheinende und malerische Beleuchtung über die ganze Landschaft verbreitet hat, schwerlich jemals übertroffen werden.

Die Abstufung der Töne auf den verschiedenen Gebäuden der Ruine ist von nicht geringerer Wirkung. Sie giebt ihr die größte Ausdehnung nach allen Seiten, was denn auch wirklich, von diesem Standorte der Aufnahme, dem Hügel am Fuße der älteren Schloßruine, aus gesehen, der Fall ist.

Haldenwang selbst glaubte, in diesem Werke nicht so gar weit hinter der Wirkung der Natur zurücke geblieben zu seyn.

bildliches Werk über die Erfindungen der Kunst und ihre Ausführung auf dem Heidelberger Schlosse gebildet. Etwa sechszig Zeichnungen lagen bereit, um hinter einander in der Sammlung der Bildnereyen des Heidelberger Schlosses zu erscheinen, und erwarteten nichts als ihre Absendung an die Kupferstecher, um dieses umfassende Denkmal für den Ruhm des alten Fürstensitzes zu vergrößern.

Man machte die Bemerkung, daß eine Arbeit, die so vervielfältigte Nebenarbeiten *) herbeiziehe, weil sie in ihrem

---

*) Diese Nebenarbeiten werden in der That nicht zu berechnen seyn. Allein die Ausmessung aller Gegenstände, ehe man sie zeichnete, war diejenige Nebenarbeit, die am meisten vorkam und die meisten Ausgaben veranlaßte, weil sie sich auf alle Stücke, welche meine Sammlungen der Ansichten von Heidelberg und seiner Umgegend und der Bildnereyen des Heidelberger Schlosses umfassen, erstreckte. Ihre Abmessungen im Ganzen und im Einzelnen wurden stets mit der größten Genauigkeit, die sich erreichen ließ, genommen. Meistens mußte ich zu einem Architekten, der dieses Geschäft leitete, meine Zuflucht nehmen, eben so auch für die perspectivische Entwerfung der Gegenstände, und im Falle der Noth mußte ich auch Handwerker zu Hülfe rufen.

Da, wo merkwürdige Theile der Ruine, die mit allen ihren malerischen oder kunstreichen Vorzügen der Erhaltung werth waren, keinen für ihre Ansicht hinlänglich günstigen Standort boten, ließ ich Brücken bauen, auf welchen diese Standorte nach Gefallen gewählt werden konnten, und diese Wahl wurde immer von Untersuchungen geleitet, damit der Gegenstand in seiner ganzen Wirkung erscheine.

In der Zeit, wo ich die Standbilder und die erhobenen Bildnereyen und Verzierungen der Hauptseiten des Otto-Heinrichbaues und der Schloß-

Streben nach Vollkommenheit keine Kosten scheue, auch unaufhörliche Ausgaben herbeiziehen müsse. Meine Unternehmung der Ansichten von Heidelberg hat nahe an vierzigtausend Gulden meines eigenen Vermögens verschlungen; das heißt, die heute noch darin steckende Ausgabe übersteigt die Einnahme um vierzigtausend Gulden. Zur Darstellung dieses Geldes befinden sich gestochene Kupfer-, Stahl- und SteinPlatten und hauptsächlich Abdrücke von allen diesen als Grundstock in meinem Verlage, welche das hineingesteckte Geld um mehr als das Zweifache übersteigen. Allein

---

capelle zeichnete oder zeichnen ließ, haben Gerüste zum Dienste dieser Unternehmung fast zwei Jahre lang diese Gebäude bedeckt. Man konnte bis zu ihren höchsten Stellen gelangen, um ihre vollständige Ausmessung zu erhalten; und dieselben Gerüste dienten, die vortrefflichen kleinen erhobenen Bildnereyen abzuzeichnen, mit welchem fast alles Mantel- und HarnischWerk der Standbilder auf der Schloßruine reich verziert ist, und von deren Daseyn man in der gewöhnlichen Entfernung nicht die geringste Spur sieht.

Damals, als ich meine Arbeit in Heidelberg anfieng, war die Kupferdruckerkunst in diesen Gegenden noch sehr zurücke. Da ich nun auch in diesem Fache, sowie im Uebrigen, nichts vernachläßigt sehen wollte, so schickte ich meine Platten nach Paris zu dem Kupferdrucker Herrn Ramboz, welcher damals den größten Ruf in der Reihe seiner Genossen hatte. Wegen des ungemeinen Gelingens seiner Kupferabdrücke war er fast Europäisch. Man kann sich denken, wie theuer diese Nothwendigkeit war, die Kupferplatten so reisen zu lassen. Der Eingangszoll bei der Douane zu Straßburg belief sich für eine jede nicht weniger als hundert und fünfzig Franken.

dieser Grundstock in Platten und Abdrücken kann, so stark er auch seyn mag, keinen Zins abwerfen, als mit Hilfe alljährigen sehr lebhaften Verkaufes dieser Abdrücke; doch weit davon entfernt, hat dieser im Gegentheile so sehr abgenommen, daß der Ertrag meiner Kunstsachen fast aufhörte.

Auf diese Weise wurde ein sehr kostspieliges Unternehmen, das zu einer jeden anderen Zeit Wohlstand und Ehre gefördert hätte, zu einer Quelle von Verlust, die desto mehr empörte, weil man vergebens versucht haben würde, sie zu stopfen. Die Leute konnten nicht gezwungen werden, den Kupferstichen den Vorzug wieder einzuräumen, noch die Handlungen, sie wieder anzunehmen, und während dieser Zeit drohete der Zins von vierzigtausend Gulden ganz zu erlöschen und ein ganzer Verlag von gestochenen Platten und von Stichen nach und nach begraben und zuletzt nach dem Metall- und PapierGewichte verkauft zu werden.

Meine Sammlungen von Alterthümern beunruhigten mich andererseits nicht weniger. Auch sie hatten eine Ausdehnung gewonnen, die viel kostete, aber ebenfalls nichts eintrug. Man weiß, daß diese Art von Gegenständen ausgestellt werden müssen, um ihren Werth geltend zu machen. Mein Haus in der Vorstadt war hierzu eben so wenig als zu einer Kupferstichehandlung geeignet. Oft verlegen um einen Raum, der für beide dienlich seyn konnte, kam ich auf den Gedanken die großherzogliche Badensche Regierung um die Erlaubniß zu bitten, den Raum über dem Gewölbe der Schloßkapelle, sogenannten Speicher der Schloßkapelle, auf meine Kosten in einen Saal umzuwandeln. *) Allein

*) Ein Herr von Mannheim, der sich von einem Handlungsgeschäfte

diese Räumlichkeit war kaum hinreichend, und überdieß zweifelte man, ihr einen zweckmäßigen Zugang und eine hinlängliche Beleuchtung verschaffen zu können. Ein ander Mal wollte ich bitten, mir eine von der Ruine abhängige Stelle anzuweisen, auf der ich nach Belieben bauen könnte. *)

---

zurückegezogen hatte, ließ mir deßwegen lange Zeit keine Ruhe. Er Selbst hatte mehre Gegenstände, etwa wie die meinigen und auch von mannichfaltiger Art zusammen gebracht und damit eine Ausstellung gebildet, welche ihren Werth zum Erstaunen erhöhete; und er versicherte mich, daß meine Sammlungen, so reich sie auch seyn möchten, ohne das Mittel der Ausstellung nichts als ein Leib ohne Leben, folglich eine Quelle unaufhörlichen Verlustes für ihren Besitzer bleiben würden.

In seinem Eifer für die Sache gieng Herr M. . . . so weit, daß er eines Tages ganz unversehens mit einem seiner Freunde, einem Baumeister, bei mir erschien, um mit einander die Einsicht von den Oertlichkeiten des Schlosses zu nehmen, welche zur Verwirklichung seines Planes, einer Ausstellung meiner Sammlungen in der Ruine, tauglich seyn könnten, und der Raum über dem Gewölbe der Schloßkapelle wurde ganz passend dafür gefunden. Der Kostenüberschlag, der mit aller möglichen Sparsamkeit gemacht wurde, belief sich auf fünf bis sechs Tausend Gulden ohne die Fenster, womit sich, nach der Behauptung des Handlungsherrns, die Regierung befassen müsse. Die Abschätzung war mäßig; allein wahrscheinlich wäre sie während der Arbeit, wie das immer der Fall ist, weit überschritten worden, und theils wegen dieser Ungewißheit, theils wegen der Unsicherheit der Gelder, die in Baue auf fremdem Boden stekken, geschah kein weiterer Schritt.

*) Ich fühlte, daß die Einführung meiner Alterthümerhalle in das Heidelberger Schloß in keinem Falle von schlechtem Erfolge seyn würde.

Dieses Zögern führte eine Entwickelung der Dinge herbei, welche die künstlerische Lage meiner Unternehmungen zu Heidelberg änderte. Jedermann kennt meinen Hausankauf

---

Aber was sie eigentlich daselbst werden würde, war nicht voraus zu sehen. Doch soviel konnte ich wissen, daß sie mir nicht nur allein ohne Mühe und ohne Verzug die Ausgaben für den Bau wieder eingebracht hätte, sondern auch fortwährend eine einträgliche Anstalt geblieben wäre. Denn ich zweifle gar nicht, die fünf bis sechs Tausend Gulden, welche die Umwandlung des Raumes über dem Gewölbe der Kapelle gekostet haben würde, in einem Jahre aus ihr wieder haben ziehen zu können, und dieses durch die kleinste Eintrittsauflage für die Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses, die man dann in dem Heidelberger Schlosse selbst besucht hätte. Und wer hätte nicht etwas darum geben wollen, sie unter seinen alten Mauern, in der Mitte seiner Trümmer, umgeben von den Bildnissen seiner altern Burgherren, ihrer Lehensmänner, ihrer Höflinge aus vergangenen Jahrhunderten, endlich im Angesichte von Gegenständen zu durchwandern, unter denen tausend Familien dieser Gegend und entfernterer Gegenden zahlreiche Denkmäler und Errinnerungen aus ihrer alten Zeit finden können?

Eben so habe ich die Ueberzeugung gewonnen, daß meine Alterthümerhalle, wenn sie auf das Heidelberger Schloß gebracht war, in der kürzesten Zeit eine unumgängliche Sehenswürdigkeit geworden wäre, ein Denkmal, das jeder Fremde nothwendig kennen lernen mußte. Daselbst den Saal meiner Kupferstiche und meine Säle der Pfälzischen und Badischen Alterthümer zu besuchen, wäre ein Besuch bei den beiden Töchtern des Heidelberger Schlosses gewesen, und dieser im Angesichte ihres alten erhabenen Vaters gemachte Besuch hätte gewiß die schönsten Genüsse aller Art gewährt.

am Fuße der Sloßruine und eben habe ich von dessen großsen Vortheilen für alle Ausstellung von Kunstsachen gesprochen. Es wird hauptsächlich meinen Kupferstichen nützlich werden, indem es ihnen einen Rückzug gegen die Schläge, die sie getroffen haben und einen Zufluchtsort darbietet, wo sie durch eine ununterbrochene Ausstellung dem Leben wieder zurückgegeben,*) ihr Wiedererscheinen, wenn auch nicht in ihrem ersten Absatze, doch wenigstens in ihrer alten Achtung, vorbereiten können.

Die Ausgaben für die Gründung meiner Alterthümerhalle werden sich noch viel leichter anzeigen lassen. Man darf nur die Säle durchwandern, aus denen sie gebildet ist, und man wird gleich sehen, daß sie viel gekostet hat und nicht ohne neue Ausgaben im Stande gehalten werden kann. Um diese in etwas zu erleichtern, wird man eine kleine Auflage für den Besuch der Alterthümerhalle festsetzen. Da sie aber nothwendigerweise ein volksthümlicher Gegenstand Heidelbergs werden muß, so wird man gleichzeitig einen Tag zum unentgeldlichen Eintritte, die Mittwoche, für die Einwohner der Stadt festsetzen. Bekannte Gelehrte und Künstler und solche, die besonders empfohlen sind, finden zu je-

*) Das Verschwinden meiner Kupferstiche und hauptsächlich meiner großen Blätter von allen Orten, wo man sie seit ihrer Erscheinung sah, war unglaublich schnell und vollständig. Der größte Theil wurde mir zurückegeschickt, aus der Ferne so wie aus der Nähe, und einige Monate reichten hin, sie zu einer Art von Seltenheiten zu machen. Ja mehre Leute sahen sie nachher in meinem Hause als Gegenstände, die ihnen ganz unbekannt waren

der Stunde freyen Eintritt. Die Künstler können auch daselbst arbeiten, wenn sie wollen und so lange es ihnen beliebt; und in diesem Falle, wird man sie mit allen Bequemlichkeiten, die von meinem Hause abhängen, versehen. Eben das wird auch für ihre Werke statt haben, die sie etwa in den Sälen ausstellen möchten, um sie entweder sehen zu lassen oder dieselben zu verkaufen. Der Verkaufspreis der erlangt wird, soll sogleich ohne Abzug den Meistern der Gemälde zugestellt werden, und es ist den Aufsehern der Alterthümerhalle verboten, bei solchen Gelegenheiten eben so als überhaupt in ihrem Dienste je eine Belohnung anzunehmen.

Aus allem diesem wird man den natürlichen Schluß ziehen, daß die Heidelberger Alterthümerhalle nie aufgelöst werden kann. Weniger noch die vielen Sorgen und die schweren Gelder, die in ihr stecken, als vielmehr die Unmöglichkeit, sie je wieder zusammenzubringen, wenn sie zerstreut werden sollte, legen ihr die Verbindlichkeit auf, überall, wo sie oder wer auch ihr Eigenthümer seyn mag, die Heidelberger Alterthümerhalle zu bleiben. Sie ist für Geschichte, für Kunst, und wegen der Seltenheit ihrer Gegenstände gleich wichtig, und dieser dreifachen Wichtigkeit verdankt sie den Vorzug, die einzige Alterthümerhalle zu seyn, so lange die gegenwärtige Einheit ihres Bestandes aufrecht gehalten wird. Stücke aus ihr hinwegnehmen, wäre ärger als Blätter aus einem Buche, es wäre, Blätter aus einer kostbaren Handschrift reißen. Sie durch eine öffentliche Versteigerung zerstreuen, wäre eben so viel, als einen Mord an der mit den Künsten vereinigten Geschichte begehen.

Meine Sammlungen sind die Frucht von mehr als dreißig Jahren voll Sorgen, Nachforschungen und Geldopfer. Aber heute zu Tage würde man mit zehenmal, ja hundertmal denselben Mühen, denselben Nachforschungen, demselben Gelde die Heidelberger Alterthümerhalle nimmermehr herstellen. Die Bestandtheile für eine solche Schöpfung sind nicht mehr vorhanden. Die Heidelberger Alterthümerhalle kann also nicht getheilt, ja nicht einmal ein einziges Stück darf ihr entzogen werden.

Da indessen die zahlreichen Capitalien, welche hineingeflossen sind, nach dem Tode des Stifters nicht ungetheilt bleiben können, so muß meine Alterthümerhalle in andere Hände übergehen. Die hierzu nöthigen Schritte werden geschehen, so bald die Säle in den Stand gesetzt seyn werden das Ganze meiner Sammlungen der öffentlichen Anschauung darbieten zu können. Allein sie wird weder verkauft noch durch Vertrag abgetreten werden, als in ihrer bestehenden Einheit, das heißt in ihrer vereinigten Gesammtheit, und für den Fall, daß mir die Zeit zur Beendigung dieses Geschäftes nicht mehr vergönnt seyn sollte, sind bereits Vorsichtsmaaßnahmen getroffen, welche ihr die Unzertrennbarkeit verbürgen und somit das Schicksal meiner Sammlungen bestimmen.

Uebrigens wird die Halle der Pfälzischen und Badischen Alterthümer überall auf ihrem Boden seyn, wo Edles und Erhabenes gedeihet, wo Angenehmes fruchtet, Lehrreiches und Nützliches erfreut; und wahrscheinlich wird man sie auch als Frucht einer Geduld und Ausdauer ohne Gleichen achten, weil nur die Begeisterung solche übermäßige Geduld und Ausdauer aufrecht halten konnte.

Ich hätte nichts von der auf die Alterthümerhalle verwendeten Zeit gesagt, wenn dieses nicht viel dazu beitrüge, die Verwendung der sechs und dreisig Jahre meines Aufenthaltes in Heidelberg zu erklären. Tausendmal mußte ich während dieser langen Reihe von Jahren, die man mich ohne Unterlaß in dem Schlosse beschäftigt sah, die Frage hören, wie ich nach einer so langen Arbeit in den Ruinen daselbst immer noch Arbeit finden könne. Meine Alterthümerhalle mag statt meiner antworten; und wenn man daneben auch noch den Saal anschauet, wo die von mir herausgegebenen Kupferstiche ausgestellt sind, so wird man sich wohl eher verwundern, wie ein Mann, der fast allein den größten Theil des unendlichen Einzelnen dieser beiden Unternehmungen besorgt hat, sich Zeit genug schaffen konnte, sie so weit zu vollführen.

Jedenfalls werden diese sechs und dreisig Jahre für den Urheber der Kupferstiche von Heidelberg nicht vergebens verflossen seyn. Seine Sammlungen sind von der Art, daß sie ihn überleben. Sie werden mit der Zeit immer wichtiger und geachteter werden und in allen Zeiten von dem Streben nach Vollkommenheit zeugen, das seine Arbeiten leitete. Sie werden eben so wenig für Heidelberg verloren seyn, das an ihnen eine Verschönerung ganz eigenthümlicher Art gewinnt, von der es ohne sie keinen Begriff haben würde. Der Saal der Kupferstiche und die Halle der Alterthümer sind für die Stadt zwei Verzierungen von der Kunst, die in ihrer Art mit jenen, welche sie von der Natur hat, zu vergleichen und würdig sind, mit ihnen für das Angenehme und Nützliche des Landes zusammenzuwirken. Ueberdieß wird man in dem ersteren die Rechte Heidelbergs, auf seine

Ruine, als die schönste aller Ruinen stolz zu seyn, veranschaulicht sehen, und seine Geschichte, welche in der langen Reihe von Gemälden und anderen Denkmälern der Alterthümerhalle lebendig dargestellt ist, wird den Adel und das Alter seines Ursprunges und die ausgezeichnete Stelle, die in den Staatsjahrbüchern der Pfalz die seinige ist, ans Licht bringen.

Die Alterthümerhalle wurde durch die Art und Ausdehnung ihrer Forschungen fast mit allen großen Fürstenhäusern Europas in Verbindung gebracht. Die stammverwandten Häuser Pfalz und Bayern halten die Mitte und ihre Verbindungen und Beziehungen nach aussen haben ausser ihren Oertlichkeiten und inneren Angelegenheiten nothwendigerweise einen breiten Kreis von Ereignissen um sie her gezogen, in den viele Menschen und Dinge, die ihnen mehr oder weniger angehören, eintreten mußten. Das sind die Oertlichkeiten, Umstände, Angelegenheiten und Ereignisse, welche die Alterthümerhalle vermittelst ihrer bildlichen Geschichte in Gemälden und anderen Denkmälern der Künste durch mehre Jahrhunderte hin zusammenreihet.

Folglich ist die Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses in Heidelberg, in München, in Mannheim und so fort, auf ihrem vaterländischen Boden, so wie auch in Karlsruhe, als der jetzigen Hauptstadt der Pfalzlande am rechten Rheinufer und am Neckar und dem Fürstensitze ihres Beherrschers. Aber auch in Darmstadt, in Frankfurt, in Mainz u. s. w., ist sie im Vaterlande, denn diese, so wie auch Karlsruhe, liegen auf Rheinfränkischer oder, was einerley ist, auf Rheinpfälzischer Erde. Ja wegen der geschichtlichen Ausflüge in alle Länder, wo sie PfalzBayerschen Denkmälern

oder Beziehungen zu begegnen hoffte, und wegen der reichen Ausbeute, welche sie auf diesen Zügen davon trug, gehört der Alterthümerhalle des Heidelberger Schlosses auch das Bürgerrecht, das heißt, sie kann gekauft und aufgestellt werden, in Wien, Berlin, St. Petersburg, Stockholm, Dresden, Stuttgard, zu London, Brüssel und im Haag, u. s. w.; Selbst König Ludwig Philipp würde, als ein Mann, bewandert in den Sprachen und Geschichten der Völker, in diesen kosmopolitischen Annalen, in diesen Jahrbüchern voll Weltbürgersinn, gar viele, das königliche Haus von Frankreich und sein Reich nahe angehende Züge entdecken.

In kunstrichterlicher Hinsicht wird die Alterthümerhalle wohl Ansprüche auf einige Nachsicht machen dürfen. Mehre Leute wunderten sich, weder einen Dominichino, noch einen Poussin, ja nicht einmal einen Tintoretto in diesen Sälen zu finden. Allein vorerst hat nicht jedermann der es wünscht einen Dominichino, einen Poussin, ja nicht einmal einen Tintoretto *), und was das übrige eines

*) Die großen Meister jener Zeit kamen selten in fremde Länder, und da auch die Fürsten nicht weniger gerne daheim blieben, so mußten auch die Gelegenheiten zu einem gegenseitigen Zusammentreffen fehlen. Setzen wir auch den Fall, daß Bildnisse oder Vorstellungen, die ein Recht hätten, meine Alterthümerhalle zu zieren, zufällig von der Hand eines oder des anderen dieser allgemein bekannten Meister wären, so ist es mehr als wahrscheinlich, daß sie längst schon ihre feste Stelle außerhalb dem Bereiche des Handels einnehmen. Das verräth also keine gute, um nicht geradezu zu sagen eine böswillige, Absicht, wenn man bedauert, nichts von Poussin, Tintorett u. s. w. in der Heidelberger Alter-

so grundlosen Tadels angeht, so wird es vor dem was bis hierher und in der Anmerkung auf der III. u. IV. S. des Französischen Auszuges aus dem historischen Kataloge gesagt worden ist, verschwinden. Man wird hieraus abnehmen, daß keine Freyheit in der Wahl der Gegenstände für die Heidelberger Alterthümerhalle besteht, wo sich alles nach ihrem landes- und stamm-geschichtlichen Zwecke richten muß. Daher hat auch die schlechteste Malerey, welche diesem Zwecke entspricht, das Recht in die Sammlung einzutreten und wird ein brauchbarer, ja belehrender und anziehender Theil derselben bleiben, während die Dominichino, die Poussin und die Tintorett, wenn sie die von der Alterthümerhalle geforderten Eigenschaften nicht besitzen, darin eben so viel Widersinn seyn werden. Sie würden ihre Einheit vernichten und die Heidelberger Alterthümerhalle würde durch ihre Aufnahme ihrem köstlichen Vorzuge, die einzige ihrer Art zu seyn, entsagen, um in die gewöhnliche Art aller sogenannten Galerieen zurückezusinken.

Obgleich die Heidelberger Alterthümerhalle schon eine

---

thümerhalle zu sehen. Glücklicherweise wird die Abwesenheit ihrer Meisterwerke, was übrigens ein gar vielen Bilderhallen gemeiner Mangel ist, sie nicht hindern, sich dreist vor jedem Liebhaber und Kenner zu zeigen. Versailles selbst mit aller seiner Pracht und Herrlichkeit ist, wenn man Großes mit Kleinem vergleichen darf, nicht im Stande, seine Galerie in Bezug auf das Wesentliche der Heidelberger Alterthümerhalle entgegenzustellen; und man kann ihrem künftigen Eigenthümer schon im Voraus Glück wünschen, die einzige in ihrer Art zu besitzen, weil sie die einzige von so neuer Bildung und so mannichfaltig anziehendem Inhalte ist.

Zeit lang geöffnet ist, so scheint doch ihr wahres Streben und ihre Bestimmung noch nicht hinlänglich bekannt zu seyn. Täglich erkundigen sich Reisende, während oder nach ihren Besuchen, um die Kaufpreise eines oder mehrerer ihnen gefälliger Gemälde, um dieselben auf dem Wege des Handels zu erwerben. Gleiche Anerbietungen geschahen auch schon durch Briefe. Es scheint also, daß man die Alterthümerhalle für eine Kunsthandlung halte; ja, worüber man sich noch mehr verwundern muß, es herrscht diese Meinung hauptsächlich in Heidelberg selbst und zwar so stark, daß sie der Alterthümerhalle schon geschadet hat, indem sie mich verhinderte, ihr einige wesentliche Stücke zu verschaffen, die gerade hier zu haben waren. Jedermann weiß, daß sie alles aufnimmt, was sich auf die alte und neue Landesgeschichte bezieht. Auch die vorzüglichen Häuser oder Geschlechter, sogenannten Familien, des Landes gehören dieser Geschichte an; und man weiß ebenfalls, wie bereit ich bin, durch vernünftig billige Uebereinkunft mit den Eigenthümern von Gemälden oder sonstigen Denkmälern diejenigen zu erwerben, die für meine Sammlungen passend sind.

Solche Gelegenheiten sind schon öfters wieder gekommen. Allein die Leute, die solche Stücke besitzen, haben in der irrigen Meinung, daß meine Sammlungen nach meinem Tode dem öffentlichen Verkaufe nicht entgehen können, meine Bewerbungen um sie abgelehnt. Sie fürchteten, diese Andenken ihrer Familien möchten in schlechte Hände kommen. Es ist also hiermit die Wahrheit, die hier von Wichtigkeit ist, hergestellt. Die Bewohner Heidelbergs wissen nun, woran sie sich zu halten haben. Wenn sie Bildnisse, Gemälde oder andere Denkmäler, die ihnen lieb und werth

sind, besitzen, so können sie dieselben gerade deßwegen der Heidelberger Alterthümerhalle überlassen, wo ihre Erhaltung, wie aus dem bishierher gesagten einleuchtet, allerdings sicherer als an jedem anderen Orte ist. Uebrigens ist es ja bekannt genug, daß man in den zahlreichen Ankäufen, die ich für meine Sammlungen gemacht habe, niemals gesucht hat, die Gegenstände herabzusetzen, um sie unter ihrem Werthe zu bekommen.

Noch ein anderer, der Alterthümerhalle gemachter Vorwurf muß hier ebenfalls berichtigt werden. Einige Leute fanden sie mit Bildnissen des Pfalzgrafen Kurfürsten Karl Theodor, dessen Gemahlin, der Pfalzgräfin Kurfürstin Elisabeth, und anderer überladen. Diese Leute wissen nicht oder haben vergessen, daß meine Alterthümerhalle rein geschichtlich ist. Alle ihre Stücke gehören der Geschichte, eben so wie die gedruckten Blätter eines Buches der Geschichte angehören. Gewiß wird man dem Verfasser von Jahrbüchern dieser Lande, der von dem jungen Karl Theodor spricht, wenn er in der Reihe seiner Erzählungen auftrit, der ihn später in der Besitzergreifung seiner Erbländer vorstellt, der ihn als Herrn und Reichsfürst in seiner Kurkleidung, als Verlobten in seinem Hochzeitsschmucke malt, der ihn in der Unterredung mit seinem Obersten Staatsdiener, Freyherrn von Oberndorf, ihn als Gründer der Akademie zu Mannheim, welcher er die Stiftungsurkunde zustellt, als Verleiher der Preiße und Belohnungen für die Wissenschaften, Künste und Gewerbe zeigt, der seines schönen von Pompejo Battoni gemalten Bildnisses gedenkt, der ihn überhaupt in einer Reihe von Umständen und Verhältnissen abbildet, welche zur Erkenntniß des Mannes und Für-

sten und seines Zeitalters dienlich sind, man wird, sage ich, diesem Verfasser nicht vorwerfen, er habe das Recht, seinem Gegenstande alle mögliche Wichtigkeit zu geben, mißbraucht, sobald er sich nur nicht von der Wahrheit entfernt hat; und die geschichtliche Bilderhalle muß doch wohl dieselbe Freyheit wie der geschichtliche Schriftsteller haben, denn beider Streben ist dasselbe.

Von der Wichtigkeit der Männer und Fürsten, deren Bildnisse mehrmals, oft aber leider nur seltener, in der Alterthümerhalle erscheinen, hier zu reden, ist nicht die Absicht dieser kleinen Schrift, sondern die Sache des „Erklärenden Verzeichnisses, des sogenannten historischen Kataloges.“ Nur das muß noch wegen des oft in dieser Beziehung genannten Pfalzgrafen Kurfürsten Karl Theodor dem öffentlichen Andenken empfohlen werden, daß derselbe während seiner Regierung in der Rheinpfalz, d. i. vom 1. Wintermonates im J. 1743 bis in das J. 1778, wo er seinen Fürstensitz nach München verlegte, fünf und dreisig Millionen Gulden für Künste und Wissenschaften verwendet hat.

Heute ist es das erstemal, daß von einer Ankündigung der Alterthümerhalle für Pfälzische und Badische Denkmäler die Rede seyn wird. Sie machte meine Freude und mein Vergnügen aus. Der Gedanke ihres Verkaufes war ferne von mir und also auch die Nothwendigkeit ihre Bekanntmachung zu beeilen, und indem ich mich auf den besten Richter verließ, überließ ich es der Zeit, ihr die Stelle in der Reihe der Denkmäler, die sie achten muß, anzuweisen. Zu unvorgesehene Veränderungen haben diese Rechnung vereitelt; und diejenigen, welche über meinen schnellen Ent-

schluß, meiner Alterthümerhalle zu entsagen, von meiner, seit dem J. 1810 liebsten Beschäftigung zu scheiden, erstaunt schienen, werden fühlen, wie wünschenswerth mir es jetzt seyn muß, noch bei meinem Leben über sie zu verfügen. Jedenfalls werden die, ihrer Abtretung angehängten Bedingungen erweisen, daß meine mehr als dreissigjährige Liebe zu dieser Stiftung nicht erkaltet ist: denn sie wird mich überleben.

Darum ist ihre möglichst schnelle Beendigung unerläßlich, und alle meine Zeit wird dahin verwendet. In diesen letzten Monaten ist die Alterthümerhalle um mehr als zweihundert Stücke aller Art angewachsen, die seit Jahren vorräthig ihrer Ausstellung entgegen harrten. Solcher ununterbrochener Fortgang der Arbeit wird festgehalten werden, doch ohne die Achtsamkeit, die immer das Ruder führt, noch die Verbesserungen zu benachtheiligen, zu denen Veranlassung kommen könnte, obgleich sie selten ohne Schwierigkeit, besonders ohne Zeitverlust, ihre Anwendung in den Sälen finden können. Doch die öffentliche Stimme bezahlt diese Verbesserungen immer. Jeden Tag spricht sie der Alterthümerhalle durch den Mund der Fremden, die sie besuchen, den entschiedensten Vorzug, ganz allein ihre äussere Anordnung betrachtend und ohne Rücksicht auf ihre inneren, geschichtlichen Beziehungen, vor allen Anstalten dieser Art, selbst vor mehren öffentlichen Bilderhallen zu. Ich, als ihr Stifter und Haupthandwerker bei diesen Arbeiten, weiß, daß ihr dieses Lob gebührt. Auch ist es für mich ein doppeltes Vergnügen, auf diese Weise den Fremden einen Kunstgenuß anbieten zu können, dessen Andenken ihnen bleiben

wird,*) und mein Vorhaben, der Stadt Heidelberg ein ihren edeln Geschichtbüchern würdiges Denkmal zu errichten, gelungen zu sehen.

Das Lob, welches die öffentliche Stimme auch der Oertlichkeit meiner Alterthümerhalle zukommen läßt, hat ebenfalls seine schmeichelhafte Seite. Sie ist die jetzige Wohnung des größten Theiles der Glieder des uraltfürstlichen Geschlechtes, das ehemals auf dem Heidelberger Schlosse hauste; und man konnte eine neue Wohnung für dasselbe, für Fürsten, welche die Pfälzerburg mit den kostbarsten Kunstdenkmälern zierten, nicht würdig genug einrichten.

Endlich habe ich die Heidelberger Alterthümerhalle (auf der XXIX. S. der Vorrede zur Französ. Uebersetzung des kleineren Kataloges) mit dem schönen Gedanken der Gebrüder Boisserée für die Schule der Teutschen Malerey verglichen. Beide sind in Heidelberg geboren. Sie bestehen absonderlich aus alten Gemälden, und alles läßt glauben, daß zur Vollendung ihrer Aehnlichkeit die Heidelberger Alterthümerhalle sich nach dem Beispiele der Boisseréeschen Bilderhalle unter den Flügeln eines hohen Schutzes niederlassen wird.

Die Heidelberger Alterthümerhalle umfaßt bis jetzt über zweitausend Gemälde, etwa neunhundert Handzeichnungen, mehr als zweitausend Kupferstiche, gar viele alte Holzstiche, mehr als zweitausend Münzen ohne die in Pfälzischer Erde gefundenen Römermünzen, zwölfhundert Urkunden auf Per-

*) Gar viele Leute besuchten die Alterthümerhalle, denen sie von Reisenden, die sie schon gesehen hatten, empfohlen war.

gament, vom Ende des neunten bis zum Ende des achtzehnten Jahrhunderts, und über tausend Nummern, welche den Bildnereyen, alten Gefäßen, Hausgeräthen und Waffen zukommen.

Das Urtheil, welches in dieser Schrift über meine, das Heidelberger Schloß betreffende Unternehmungen ausgesprochen ist, ist weit weniger mein eigenes, als vielmehr eine Wiederholung der zahlreichen Urtheile, welche seit ihrem Entstehen über sie gefällt worden sind und stets so übereinstimmend günstig waren, daß sich meine Rede das Organ der öffentlichen Stimme zu nennen erlauben konnte. Ja eben diese öffentliche Stimme hat mich daran gewöhnt, täglich meine Alterthümerhalle die einzige nennen zu hören und sie endlich selbst so zu nennen. Und in der That, sie kann diesen Namen annehmen, sicher, ihn ohne Nebenbenbuhler zu behalten, da, wo alles Gold der Welt nicht hinreichen würde, sie von neuem zu bilden, denn die hierzu nöthigen Stücke sind nicht mehr aufzufinden.

Die Wiege der Heidelberger Alterthümerhalle wäre ihre natürlichste Wohnung: sie ist nicht nur in Heidelberg sondern auf dem Heidelberger Schlosse geboren. Der gelehrte Katalog, der ihre neuntausend bis zehntausend Denkmäler erklärt, ist voll von Hinweisungen auf den alten Pfalzfürstensitz. Auch ist er ein Archiv seiner Familien aus allen Zeitaltern. Leider konnte ein aus so vielen Stücken gebil-

detes Ganze nicht ohne großen Geldaufwand zusammengebracht werden, und so sehr man diesen auch vermindern mag, so wird immer noch eine beträchliche Summe herauskommen. Allein in meiner Begeisterung für die Kunst und für die Stadt Heidelberg wird niemand so geneigt seyn, wie der Schöpfer der Alterthümerhalle, mit dem, der sie in ihrem Geburtsorte aufbewahren will, einig zu werden.

Viele Städte haben ähnliche Anstalten gegründet, oder vielmehr geben sich alle Mühe, dergleichen zu Stande zu bringen. Sie kaufen alles, was zur Bildung einer sogenannten Galerie dienen kann, und da bei den Gelegenheiten weiter nichts als Geld zum Ankaufe verlangt wird, so können sich ihre Sammlungen bis ins unendliche vermehren und erweitern. Allein diese Galerieen, so reich sie auch werden mögen, können keinen Vergleich mit der Heidelberger Alterthümerhalle aushalten. Sie sind überall dieselben. Aber man hat im Gegentheile gesehen, daß die Heidelberger Alterthümerhalle überall eine ihr eigenthümliche Bestimmung und Natur hat. Diese Natur und diese Bestimmung machen sie zu einem Volksdenkmale, und der Werth eines solchen Denkmales kann nie abnehmen, weil er auf einem allen solchen Galerieen fremdem Vorzuge fußt, einem Vorzuge, der gegen die Einfälle der Mode schützt, folglich geeignet ist, sich mit der Zeit zu verdoppeln.

Auch sagte ich, daß mehrere Orte Ansprüche hätten, diese Sammlung Pfälzischer und Badischer Denkmäler zu besitzen. Allein die Ansprüche Heidelbergs sind allerdings die nächsten. Die Alterthümerhalle stieg aus seinem Schooße und unter den Augen der Nachkommenschaft seiner alten Einwohner empor. Sie erzählt in diesen alten Bilderchro-

nicken vieles von den Geschichten ihrer Väter, viele Ereignisse, an denen diese Theil nahmen und wo schon in entfernten Jahrhunderten Namen ertönen, die heute noch fortdauern und gerne im Lande gehört werden.

Kein Ort würde also für die Alterthümerhalle so geeignet seyn, als der, wo sie das Licht der Welt erblickt hat; ja für Heidelberg allein wird sie einen zweifachen Werth haben. Denn durch ihren Ankauf wird Heidelberg auf einmal einen größeren Fortschritt in der Bildung von Sammlungen machen, darin auf einmal viel reicher werden, als alle die Städte, die so viele Zeit und so viel Geld verschwendet haben, um ein solches Ziel zu erreichen; und dieser erste Rang oder vielmehr dieser ausschließliche Rang ist ihm gesichert, indem er die Eigenthümlichkeit der Heidelberger Alterthümerhalle ist.

Auch keine Oertlichkeit würde sich besser für ihre Ausstellung schicken, als die in welcher sie aufgewachsen ist. Diese war weiland ein Theil der Pfalzerde des Heidelberger Schlosses und jetzt versammelt sie in zahlreichen Sälen viele der Fürsten, auf welche der alte Herrschersitz noch stolz ist. So sind also die großen und angenehmen Erinnerungen, die diese immer noch auf dem Heidelberger Schlosse erregt haben, an den Fuß des Schloßhügels verpflanzt, des Hügels, der so viele Jahrhunderte lang Zeuge aller Arten von Glanz und Ruhm unter seinen alten Herren war. Ich habe oben bewiesen, daß ihre Wiederheimführung kein gewöhnliches Unternehmen war. Allein es würde noch mehr als eine Wiedererstattung daraus erwachsen, wenn nach dem, was hier vorausgesendet ist, die Alterthümerhalle mit ihren Pfälzischen und Badischen Denkmälern samt

dem Hause, das sie einnehmen, ein Eigenthum der Stadt Heidelberg würde. Dieses würde der Stadt nicht nur allein das Vorzugsrecht geben, eine Sammlung von Kunstgegenständen zu besitzen, die nur allein in Heidelberg vorhanden ist und vorhanden seyn wird, sondern ihr auch eine Gelegenheit in die Hände bringen, vermittelst welcher sie, nur durch eine kleine Auflage auf den Besuch der Alterthümerhalle, den besten Zins von dem auf den Ankauf meiner Sammlungen und des dazu gehörigen Hauses verwendeten Gelde ziehen würde.

Ich habe mich verbindlich gemacht, in der 30. Anmerkung auf der XXXVII. Seite der schon oft angezogenen Vorrede, den auf meine Sammlungen bezüglichen Brief eines Französischen Reisenden gelegenheitlich bekannt zu machen. Da er zu dem eben ausgesprochenen wie gemacht zu seyn scheint, so mag er hier zum Schlusse in Teutscher Uebersetzung folgen:

Mein Herr!

„Ihre Galerie ist keine von denen, die man vergißt, „sobald man heraus ist. Sie werden sich daher nicht wun„dern, daß ich seit dem Besuche, den ich bei Ihnen zu „machen die Ehre hatte, gar oft an Ihre Sammlungen und „an deren wahrscheinliches Schicksal dachte. Allein ich kann „mir nicht vorstellen, daß Ihr Großherzog oder die „Stadt Heidelberg sich nicht entschließen sollten, „eine Sammlung von Denkmälern zu erwerben, die „eine so große örtliche Wichtigkeit haben u. s. w.“

Mannheim, den 13. September 1845.

A. Daviel,

ancien premier avocat général à Rouen. Dept. de la Seine inférieur.

Nachtrag.

Das Folgende ist aus einem noch ungedruckten Berichte von meinem Aufenthalte im Heidelberger Schlosse seit dem J. 1810 entnommen. Es ist zur besseren Verständniß mehrer auf meine Kupferstichеunternehmung und meine Alterthümerhalle, so wie auf deren jetzige Lage bezüglichen Thatsachen wesentlich: denn da diese durchgehends in unrichtiger Erzählung zur Oeffentlichkeit gekommen sind, so ist es nothwendig, sie hier der Wahrheit gemäß zu beleuchten.

Der Druck des eben geschlossenen Berichtes ist vom Jahre 1842, den ich aber mit mehreren auf die nachfolgenden Jahre bezüglichen Absätzen begleitet habe. Diese Absätze sollten nur meine Erzählung vervollständigen, indem sie das Geschichtliche meiner Kunststiftungen zu Heidelberg bestimmter auseinandersetzten. Gewiß wird es manchen befremden, daß eine Arbeit von sechsunddreisig Jahren noch etwas auseinanderzusetzen übrig lasse, um so mehr, da sie einst in Jahre langer Dauer als die Hauptnahrung des Gespräches auf dem Heidelberger Schlosse hervortrat. Allein eine nie zu ahnende Mißgunst trat an die Stelle dieser gün-

stigen Aussichten und verbreitete sich auf eben diese Kunststiftungen, die sie seit dem J. 1828 verfolgt. Ihre Veranlassung konnte nicht eine Abnahme der Sorgfalt für diese seyn, woraus auch eine Abnahme der guten Meinung im Allgemeinen entsprungen wäre. Weit entfernt davon; wenn die Sorgfalt sich nicht mehrte, so war es Mangel an Mitteln, sie noch mehr zu heben. Es hatten also diese Veränderungen eine ganz fremdartige Ursache, und diese war auch eben so unabhängig von meinem Wollen als im Widerspruche mit meinen allerseitigen Wünschen und Vortheilen auf dem Heidelberger Schlosse. Ja nur ihrem Einflusse muß ich es zuschreiben, im Großherzogthume Baden so wenig Stütze gefunden zu haben. An allen anderen Orten würden Unternehmungen, wie die meiner Kupferstichwerke und meiner Alterthümerhalle, ich will nicht sagen unterstützt, sondern doch wenigstens ausgezeichnet, nöthigenfalls berücksichtigt und beachtet, und demnach geehrt und aufgemuntert worden seyn. Aber hier fand gerade das Gegentheil statt. So sehr auch die Stadt Heidelberg und die Fremden seit der Erscheinung meiner großen Platten sich im Eifer für alles, was eine Unternehmung angieng, die mit Meisterwerken der Kupferstecherkunst im Fache der Landschaft, m. s. die Anmerkungen vorn auf der 19ten, 20ten und 24ten Seite, begann, fast wie verbunden hatten, so gleichgültig zeigte sich die Staatsverwaltung, durch die Unterbeamten irre geführt.

Viele werden in diesem Betreffe vergessen haben*), daß

---

*) Ich sage viele, weil viele Leute in Heidelberg von diesem kleinen Hause in der Zeit seiner Vermiethung, im J. 1822, sprechen hörten. Es

das kleine Haus an der Brücke der Schloßruine gegen den Garten hin zu meiner ersten Gemäldeausstellung diente. Der Ruf hatte es bald zu einem Versammlungsorte für alle, die auf das Schloß kamen, gemacht, und da die kleine Bilderhalle durch ihre zahlreichen, auf das Heidelberger Schloß bezüglichen Denkmäler in Bildnissen, Vorstellungen, Gemälden und Zeichnungen ein Ort für die Kenntniß seiner Geschichte wurde, so kann man sich hieraus das Zuströmen dahin leicht erklären; aber daß der Besuch eben dieses

---

machte damals eine Art von Lärm, an dem viele Bewohner der Stadt mehr oder weniger Theil nahmen. Es wurde um hundert und fünfzig Gulden zwei Kupferstichhändlern von Heidelberg zugeschlagen. Ihre Absicht war, daselbst einen Laden von Ansichten der Gegend für die Reisenden anzulegen. Der Anschlag war ganz gegen mich und gegen den Verkauf meiner Kupferstiche in der Schloßruine gerichtet. Doch das öffentliche Gerede hatte schon vorher die Sache ganz anders ausgemacht. Es wollte nicht, daß die Frucht meiner Ausgaben in die Hände Gewinnsuchender komme, welche keine Verdienste um die Ruine hatten, sondern wollte, daß man mir das kleine Haus rein und einfach als eine Belohnung meiner guten Sorge für das Heidelberger Schloß überlaße. Und wirklich, die Stimme des Volkes wurde auch hier zur Stimme Gottes. Ich hatte nur bei der Anfrage, wieviel das kleine Haus für meinen Gebrauch werth wäre, zu bestimmen und setzte sechszig Gulden jährlich fest. Das Opfer war für das Herrengut nicht lästiger als die Besoldung mich zu bereichern im Stande war. Aber es war als eine Art öffentlichen Dankes ehrenvoll. Diese Anordnung der großherzoglichen Hofdomainenkammer bestund bis in das Jahr 1840, wo das kleine Haus einer wiederholten öffentlichen Verpachtung ausgestellt wurde.

Theiles der Ruine jetzt einer ganzen Abtheilung von Schaulustigen verboten bleibt, ist unerklärbar.

Seit dem Jahre 1828 bis in diese Tage (1846) kann die Bilderhalle in dem Brückenhause aus der Mitte so zahlreicher Besuche nicht einen einzigen Besuch von einem der Vorsteher der Schloßruine, oder von einem der Angestellten bei den Gärten, oder von einem Gliede der Hofkammern, noch viel weniger von einem Gliede des herrschenden Hauses anführen, ja nicht einmal von einem einzigen der hohen Gäste, die so oft durch Heidelberg kommen und denen man alle Thüren der Ruine aufzuschließen nicht ermangelt. Aber während derselben Zeit hörte das Gedränge in einem anderen Saale des Schlosses nicht auf, den man meinen Sälen zum Trotze erbaut und den Rüstsaal des Schlosses genannt hat.

Doch in Wahrheit, wer beide Anstalten kennt, weiß nicht, über was er sich mehr verwundern soll, ob über das Ansehen, das man auf solche Weise einem kaum mittelmässigen Dinge geben und dazu noch erhalten konnte, oder über die gelungene Ausschließung einer Sammlung von Kunstgegenständen, die seit ihrer Eröffnung an das Lob und an den Beifall der öffentlichen Stimme gewöhnt war.

Meine Brücken und meine Gerüste, man sehe die Anmerkung oben auf der 25ten Seite dieses Berichtes, sind nicht weniger verschont geblieben. Ihre Bestimmung war wohl bekannt. Man wußte, daß sie die Fertigung der Zeichnungen der einzelnen Theile der Bau- und Bildnerey Kunst des Heidelberger Schlosses erleichtern und ihre richtige Ausführung sichern sollten; auch muß ich hinzusetzen, daß eben diese Brücken und Gerüste einen Zeitabschnitt in der Ge-

schichte der Wichtigkeit und des Ruhmes seiner Ruinen gemacht haben.

Niemand unterstellte, daß dergleichen Mittel hier für Gegenstände gewöhnlicher Art angewendet wurden, auch niemand zweifelte, daß so großartige Vorrichtungen nicht auf Kosten der Regierung geschähen.

Allein die Brücken und Gerüste haben mich nichts destoweniger bis an das Ende ihres Dienstes beunruhigt. Ich wußte, daß sie der unheilbaren Verdrießlichkeit eines untergeordneten Vorstandes der Schloßruine ein Stachel waren, und fürchtete jeden Augenblick einen Angriff auf sie *) unter dem Vorwande, sie würden den Vorderseiten gegen den Schloßhof hin Schaden bringen.

Wahrhaftig, das würde weniger noch eine Neuigkeit, als vielmehr ein zweites Vergehen an dem Heidelberger Schlosse gewesen seyn und das Herr von Kotzebue**) ebenfalls hätte rügen können.

---

*) Wirklich fanden auch zwei Angriffsversuche statt. Ich habe sie anderswo aufgezeichnet.

**) Ich benutze die Gelegenheit, welche diesen berühmten Namen hierher bringt, das Denkmal zu berühren und zu empfehlen, das in der Heidelberger Alterthümerhalle seinem Andenken errichtet ist. Der Dank, mit welchem die Heidelberger Schloßruine Herrn von Kotzebue verpflichtet ist, gehet ihn so unmittelbar an, daß ich dafür hielt, ihn in einem besonderen Berichte mit jenen von einigen anderen, mehr oder weniger kostbaren Denkmälern niederlegen zu müssen, welche zusammen das Büchlein von meiner dritten theilweisen Ausstellung Pfälzischer und Badischer Alterthümer auf dem Heidelberger Schlosse anfüllen.

Galt denn Herr von Graimberg hier für einen Mann, der im Stande wäre, dem Heidelberger Schlosse

---

Die Gesichtszüge des berühmten Mannes, welche von dem Mannheimer Bildhauer Maximilian Pozzi durch Guß in den gleich nach seinem Tode von dem Angesichte genommenen Abdruck gebildet gewöhnlich die Maske genannt werden, war natürlicherweise dasjenige, was von den sterblichen Ueberbleibseln des Dichters am meisten anziehen mußte. Ein glückliches Ungefähr gestattete, auch ein gutes in Oel gemaltes Bildniß von Karl Ludwig Sand hinzuzufügen; und die Erkenntlichkeit des Schwiegersohnes von Kotzebue, Herrn Ritters von Krusenstern, für meine Sorgfalt, alles, was das befragliche Denkmal erweitern kann zusammenzubringen, setzte mich schon in den Besitz von mehreren Stücken, die Herr von Krusenstern mir zu diesem Ende abgetreten hat.

Erinnerungen anderer Art werden von diesen Bemerkungen aufgeweckt. Ein junges fremdes Frauenzimmer hielt sich im jüngst venflossenen Jahre einige Wochen in Heidelberg auf, wo sie gar oft stundenlang in meiner Alterthümerhalle zubrachte. Da auch ich daselbst vielmals zugegen war, so hatte ich oft das Vergnügen, sie durch die Säle zu begleiten und ihre Fragen zu beantworten. Sie ließ damals zwei Gemälde nachbilden, um sie als Muster für Maskentanztrachten bei ihren nächsten Fastnachtsbelustigungen in Paris zu benutzen.

Aber vor allem wurde die liebenswürdige Reisende von dem Behältnisse angezogen, welches, den Manen Kotzebue's geweiht, im ersten Saale der Alterthümerhalle aufgestellt ist. Ihre Bewunderung für alles, was das Heidelberger Schloß berühret, war unbegrenzt, und sie bezahlte mit der Achtung für Kotzebue den Nutzen, den seine Dienste in den Augen aller Kunstfreunde für die Heidelberger Schloßruine hatten. Sie wollte sogar, daß man ihm ein Standbild im Schloßhofe errichte, und damit die Dank-

Schaden zuzufügen, er, der so viele Jahre aufgeopfert hat, seine Ruinen vor Schaden zu schützen?

---

barkeit der Ruine ihre Verbindlichkeiten gegen diejenigen, die das am meisten ausgezeichnete Verdienst um sie hatten, in einemmale löse, so schlug das edle Frauenzimmer vor oder forderte vielmehr, daß sich neben dem Standbilde des Erretters des Heidelberger Schlosses noch ein zweites Standbild, welches das meinige seyn sollte, erheben müsse. Obgleich fast verwirrt über einen so hohen Rang, so wollte ich ihn doch nicht ganz ablehnen, in dem Bewußtseine, daß ich eben nicht ohne einige Ansprüche an die Freigebigkeit der Heidelberger Schloßruine sey, das will sagen, an einige etwas auszeichnende Veröffentlichung in ihrem Namen, und ich beschränkte mich auf ein kleines Standbild. Allein vergebens: Das Heidelberger Schloß, sagte die liebreiche Fremde, wurde von Hrn. von Kotzebue im Ganzen gerettet, Hr. von Graimberg rettete es im Einzelnen; die Nachwelt in gleichem Genuße der Früchte dieser beiden Arten der Rettung wird niemals an Verschiedenheiten denken u. s. w.: Ich mußte in ein großes Standbild willigen.

Viele Besuche sind während diesen Gesprächen dahin geflossen und andere nicht minder aufheiternde Gespräche: Oft waren die Zuhörer zahlreich, und jederman ist noch ungewiß, was er an der edeln Fremden am meisten vorziehen soll, ob das heitere, lebhafte und geistreiche Frauenzimmer, ob die treffend scherzende und doch dabei überaus holdseelige, oder die schöne Frau.

Aber, wofür ich ohne weiteres entschieden bin, das ist die Wahrhaftigkeit ihrer Begeisterung für das Heidelberger Schloß, so wie ihre so günstige Beurtheilung, ich muß fast sagen, ihre Bewunderung meiner Stiftungen zur Ehre seiner Ruinen; ja sie ist auch aufrichtig in Austhei-

Das Folgende dienet zur Antwort. Es ist schon lange geschrieben und eine Art von Bildniß des Heidelberger Schlos-

---

lung ihrer Unsterblichkeitsbriefe an Hrn. von Kotzebue und an mich, als Preis unserer Sorgen für den alten Pfalzfürstensitz.

Die edle Fremde, der man so gerne zuhörte, nannte sich Lola Montez.

Das eine der oben erwähnten, auf ihren Befehl nachgebildeten Gemälde ist ein Bildniß, Nr. 3512., Christianens, Fürstin zu Waldeck ꝛc., geborener Pfalzgräfin bei Rhein ꝛc., Karl August Friedrichs Fürstens zu Waldeck ꝛc. Mutterbruderstochter und Gemahlin, Ludewigs, jetzt herrschenden Königs von Bayern, Großvatersschwester, in ihrem 25ten Lebensjahre und im 9ten Jahre ihrer Ehe, im J. 1750, in halber Leibesgestalt, in Lebensgröße, in einfacher, häuslicher Kleidung, die rechte Hand vermittelst eines von ihr gehaltenen Buches auf den vor ihr stehenden Tisch stützend, in Oel auf Leinwand, 2 Fuß 3 Zoll breit und 2 F. 10 Z. hoch; das andere ist ein Bildniß, Nr. 3841., Friedericke Karolinens, Markgräfin zu BrandenburgAnsbach ꝛc., geborener herzoglichen Fürstin von SachsenCoburgSaalfeld ꝛc., des jetzt herrschenden und mit der großherzoglichen Fürstin Alexandrine, Leopolds Großherzogs von Baden ꝛc., ältester Fürstin Tochter vermählten, Ernst Augusts Herzogs zu SachsenCoburg und Gotha ꝛc. Urgroßvatersschwester u. s. w., vorgestellt in ihrem 29ten Lebensjahre und im zehnten Jahre ihres Ehestandes, in halber Leibesgestalt in Lebensgröße, auf dem Maskenballe, ihre abgenommene Maske um den rechten Oberarm gebunden u. s. w., auf einem rothgepolsterten Armlehnstuhle sitzend, mit der rechten Hand den geschlossenen und umgekehrt in die linke gestellten Sonnenvogt spielend haltend und dem Tanze freundlich zuschauend, gemalt im Jahre 1764 von Karl Johann Georg Reiß, in Pastel auf Pergament, 1 Fuß 11¾ Zoll breit und 2 Fuß hoch.

ses und seines Wohlthäters während unserer langen Bekanntschaft und gegenseitigen Beziehungen. Ich habe es bei Gelegenheit eines gerichtlichen Handels, der mich des Rechtes, meine Kupferstiche zu verkaufen, berauben wollte, an den Tag gefördert, und man wird sehen, ob derjenige, der sich so offen und ohne Furcht, wiederlegt zu werden, ausspricht, je eine Veranlassung zum Verdachte, nicht der Nachlässigkeit, sondern nur der geringsten Unvorsichtigkeit in seiner Art, die Ruinen des Heidelberger Schlosses zu behandeln, geben konnte.

"Ein solcher Rechtsstreit muß, kaum begonnen, schon "vor dem gewöhnlichsten gesunden Menschenverstande verlo- "ren seyn. Er greift kein Recht an, gegen das man Ein- "sprüche erheben kann, sondern ein Eigenthum, das immer "unverletzbar ist. Nie aber sollte er sich zu Heidelberg ge- "zeigt haben. Ein Rechtsstreit in der Absicht, dort den Herrn "von Graimberg der Freyheit zu berauben, seine Kupferstiche "von Heidelberg in Heidelberg zu verkaufen, war fast eine "Beleidigung der Stadt. Hier ist das Andenken seiner Nütz- "lichkeit für den alten Pfalzfürstensitz von der Zeit an, dem "4ten October im J. 1810, wo er denselben fast wie zu "seinem Besitzthume gemacht hat, noch zu neu. Die Ruinen "waren vernachlässigt, gewissermaßen verachtet: Herr von "Graimberg erklärte sich als ihren Bewunderer und Beschützer. "Eine Folge dieser Vernachlässigung des Heidelberger Schlos- "ses waren fast tägliche Verwüstungen: Hr. von Graimberg "erklärte sich als seinen Wächter; und die Bewachung, die

„er sich aufbürdete war nicht immer bequem und leicht. Ja „sie zwang ihn mehrmals (man sehe in der Notice des vues „de Heidelberg die 55te Note auf der 150ten S.) bei sol„chen Verwüstungsauftritten in der Ruine, gegen die Bös„willigkeit oder die Widersetzlichkeit der Uebelthäter seine Zu„flucht zur städtischen Obrigkeit zu nehmen.

„Später und hauptsächlich wegen solcher Vorfälle schlug „Hr. von Graimberg die Errichtung einer eigenen Schloß„wache vor (m. s. die 57te Seite der angeführten Notice). „Man sollte ihr einen Gehalt zusichern, der sie in den Stand „setzen konnte, ganz in ihrem Dienste zu bleiben und sich so „wenig als möglich von dem Schlosse zu entfernen. Herr „von Graimberg wollte zu dem hierzu nöthigen Gelde den „Grundstock eines jährlichen Einkommens von fünfzig Gul„den und zwar auf ewige Zeiten beitragen. Der Vorschlag, „zuvor von dem herrschaftlichen Baumeister vernommen, „wurde in die Länge gezogen und endlich vertagt. Von „diesem Augenblicke an verließ Hr. von Graimberg die Ruine „fast nie mehr und niemals ohne sich während seiner Ab„wesenheit vertreten zu lassen. *)

*) „Während einer Geschäftsreise nach Paris im J. 1820 konnte „Hr. von Graimberg nicht umhin, die Ruine auf einige Wochen zu ver„lassen. Den Tag vor seiner Abreise ließ er alle junge Leute, welche bei „dem Schloßgärtner und Schloßküfer in Diensten waren, zusammenkom„men, zeigte ihnen alle einzelnen Theile der Ruine und versprach, wenn „er sie bei seiner Rückkunft in demselben Stande wiederfinde, jedem einen „Ducaten zum Geschenke. Ein alter Gartenwächter aus dem Krieger„stande mußte sich ebenfalls öfters im Schloßhofe zeigen, um nöthigen-

„Den so im Dienste der Kunst für die Erhaltung eines ihrer schönsten Denkmäler verflossenen Jahren schließen „sich die Hauptblätter seines Werkes vom Heidelberger „Schlosse an. Nie hat ein edlerer Gegenstand und nie ein „edlerer Zweck einen Freund der Künste begeistert, und man „hat gesehen, daß auch die Kunst den Mühen, die ihr ge„weihet waren, nie einen edleren Preis verliehen hat. Die „Kupferstiche des Hrn. von Graimberg haben nicht nur al„lein zum aufgehenden Ruhme des Heidelberger Schlosses „beigetragen; sie haben diesen Ruhm nicht so geradehin eine „gute Anzahl Jahre früher hervorgerufen, sondern sie wer„den ihn nöthigenfalls unvergänglich machen *).

„falls durch seine Gegenwart Nachdruck zu geben, und erhielt während „der ganzen Zeit der Abwesenheit des Hrn. von Graimberg täglich dreissig „Kreuzer. Selten wurde ein Ort besser bewacht und nie Geld lieber be„zahlt.

*) „Die Sammlung der Bildnereyen, sogenannten Arabesken des „Heidelberger Schlosses, welche Hr. von Graimberg herausgegeben hat, „wird als eine Vereinigung nach der Wirklichkeit gezeichneter Gegenstände „zu allen Zeiten und an allen Orten das Bestehen eines wahren Denk„males bezeugen und man wird aus ihr wahrnehmen, daß die Künste „immer auf ihrem Boden waren, wenn sie sich mit der Ausbildung des „Heidelberger Schlosses beschäftigten.

„Ein Französischer Architekt Herr Beauvoyer, welcher im J. 1840 „von München, wo er eine Sendung in seinem Fache hatte, zurückekam, „konnte sich nicht genug verwundern, daß eine Kupferstichunternehmung, „welche der Erhaltung der kostbarsten Kunstgegenstände gewidmet ist, aus „Mangel an Aufmunterung unterbrochen werden konnte. Hr. Beauvoyer

„Indessen waren diese Rechte des Hrn. von Graimberg „auf die Erkenntlichkeit des Heidelberger Schlosses nicht seine „einzigen. Er hatte damals schon mit Sicherheit die Be„rühmtheit seiner Ruinen, so wie den Nutzen vorausgesehen, „welchen sie durch das Zusammenströmen von Fremden, die „von den unvergleichlichen Trümmern immer mehr angezo„gen werden mußten, dem Lande bringen würden. Allein „zu diesem Ende war es nöthig, nachdem man den Zerstö„rungen von Menschenhänden Schranken gesetzt hatte und „denen der Witterung nicht eben so Einhalt thun konnte, „wenigstens die Einflüsse der letzteren durch gute Vorkehrun„gen und zur rechten Zeit vorgenommene und zweckmäßige „Wiederherstellungen zu mindern. Seitdem Hr. von Graim„berg seinen Wohnsitz in der Ruine genommen hatte, hat „er nicht aufgehört, der Sache des Heidelberger Schlosses „und der Sache des städtischen Vortheiles in diesem Sinne „das Wort zu reden, denn für die Stadt war dieses das „einzige Mittel, um dereinst hieraus einen sicheren und dau„ernden Erwerbszweig zu bilden.

„In Briefen, Gesprächen und Besuchen hat Hr. von „Graimberg alle Quellen, die ihm offen waren, erschöpft, „um Hülfe für die Ruinen des Heidelberger Schlosses zu „erhalten. Jedes Jahr und oftmals im Jahre fand er Ge„legenheit, dieselben Schritte zu wiederholen, und führte „endlich, um durch Beispiel aufzumuntern, selbst von Zeit „zu Zeit Schutzvorkehrungen und Wiederherstellungen aus,

---

„hätte es viel eher für ein gewinnbringendes Werk gehalten, und das „seine Belohnung mit sich bringe.

„da wo das Bedürfniß der Trümmer zu dringend war, um „längeren Aufschub aushalten zu können.

„Alles was für die Schloßruine geschehen ist, ist zu„gleich auch für die Stadt geschehen, und man sieht, daß „Hr. von Graimberg Jahre lang für die Heidelberger Schloß„ruine Gutes wirkte. Wieviele Stimmen haben sich auch „darum während dieser Reihe von Jahren erhoben und wie„derholt, daß die Stadt den hiesigen Aufenthalt des Hrn. „von Graimberg und die Vortheile seines Aufenthaltes nie „vergessen und seinen Namen in der Reihe derjenigen, die „sich um die Einwohnerschaft verdient gemacht haben, be„wahren werde. Fast jedermann hat damals solche Reden „geführt, und es war auch ganz natürlich, im Angesichte „eines vor kurzem noch vernachläßigten und mißkannten*) „Denkmales so zu reden, wenn man es unter den Händen „des Hrn. von Graimberg aus seiner Dunkelheit wieder „auferstehen, den Rang, der ihm unter den Meisterwerken „der Kunst gebührt, wieder einnehmen und bereit sah, der „Stolz und der Reichthum des Landes zu werden.

---

*) „Damit soll nicht gesagt werden, daß die neuere Kunst undankbar „gegen das Heidelberger Schloß gewesen sey. Es hat im Gegentheile zu „verschiedenen Malen treffliche Hände, es geltend zu machen, aufgeweckt. „Allein die Zerstörungskriege, in deren Mitte ihre Arbeiten erschienen, „haben eine hinreichende Wirkung derselben gehemmt. Man sieht diese „Werke in dem Kupferstichesaale der Alterthümerhalle des Heidelberger „Schlosses unter den Namen: Jakob Rieger, Anton Schlicht, „Wilhelm Ludwig Schmidt, Georg Primavesi und anderen auf„gestellt.

„Wer sollte nun glauben, daß derselbe Freund der „Künste, der so Viel Lobes wegen seiner Kupferstiche und „wegen der Wichtigkeit, die sie der Stadt Heidelberg durch „die Schloßruine gaben, erndete, daß derselbe, dem damals „die Stadt eine Danksagung wegen seiner Bemühungen und „wegen des Erfolges seiner Bemühungen, ihre schöne Ruine „in Ruf zu bringen, beschlossen haben würde, wenn die all= „gemeine Stimme der Einwohner hierüber zu entscheiden ge= „habt hätte, daß eben dieser Hr. von Graimberg jetzt viel= „leicht hier ist, um seine Kupferstiche wie eine verbotene „Waare verdammt und ihren Urheber straffällig erkannt zu „sehen, wenn er es wagen würde, sie an das Tageslicht „zu bringen.

„Eine solche gerichtliche Streitsache hätte es in der Zeit, „wovon Hr. von Graimberg redete, nicht gewagt an das „Tageslicht hervorzutreten, wo sie von jedermann auf der „Stelle zurückgewiesen worden wäre u. s. w."

Nicht besser war die Absicht, die ein Geschichtgen von dem ungeheuern Ertrage meiner Kupferstichеunternehmung in Umlauf gebracht hat. Dieses Gerede gieng wirklich in der Zeit, wo der Absatz noch meine Kosten deckte; und man weiß, wie gerne dergleichen Nachrechnungen vergrößert werden. Viele stunden nicht an, sie für mich auf mehr als hunderttausend Gulden reinen Gewinn auszudehnen; und gewiß hätte ich die Sache in ihrer Abgeschmacktheit beruhen lassen, wenn sie nicht eine Waffe gegen mich in der Schloßruine geworden wäre, die stets gezückt war, mir zu schaden. In einem Vorfalle, der fast berühmt wurde, ist es ihr auch nur zu gut gelungen: Die großherzogliche Domainenverwaltung ließ einige Zimmer in der Ruine durch

öffentliche Versteigerung vermiethen. Sie waren mir unentbehrlich. Ließ ich sie fahren, so war dieses eine Einwilligung in meine Verjagung vom Schlosse, woran man, wie ich wohl wußte, ohne Unterlaß arbeitete. Der Zuschlag mußte also um jeden Preis auf mich fallen, und er blieb mir um den auffallend höchsten Miethzins. Er war so hoch, daß die Zeitungen davon sprachen.

Allein in dem Gefühle dessen, was ich während so vielen Jahren für die Ruine gethan hatte, dachte ich, auch die Staatsverwaltung würde sich in dieser Rücksicht bewogen fühlen, *) meine Beschwerden anzuerkennen und hier-

---

*) Ich habe nicht vergessen, daß unter einer der früheren herrschaftlichen Verwaltungen sich etwas ähnliches ereignet hat. Gelegenheiten, wo die Ehre und ein gerechtes Selbstgefühl in Uebereinstimmung handeln, hinterlassen nie Erinnerungen, die, so unbedeutend sie auch seyn mögen, ganz in Gleichgültigkeit erlöschen können. Noch erinnere ich mich mit demselben Vergnügen, wie in den Tagen selbst solcher kleinen Vergünstigungen, der doch schon ziemlich alten Erwerbung des kleinen Brückenhauses, von dem oben, als von der Wiege der Ausstellung meiner Alterthümersammlungen, die Rede war; und in der That, diese Erwerbung konnte für einen Bewunderer des Heidelberger Schlosses aus keiner angenehmeren Quelle kommen.

Dasselbe Vergnügungen empfand ich bei der Uebersendung eines von Karlsruhe erhaltenen Schutzbriefes, sogenannten Privilegiums, gegen den Nachstich meiner Kupferwerke und später bei der eines ähnlichen Briefes, der meinen Führer durch den Schwetzinger Garten betrifft. Diese beiden Urkunden waren ebenfalls Anerkennungen. Sie setzten jene des kleinen Brückenhauses an der Heidelberger Schloßruine fort, indem sie aus glei-

durch zu einer bedeutenden Verminderung jenes übertriebenen Pachtes oder zu einer Ueberlassung der befraglichen Zimmer für meine freye Benutzung derselben veranlaßt werden. Allein die Staatsverwaltung erkannte in dem Bittsteller nichts als ein unersättliches Wesen, und sie konnte hier auch nichts anderes sehen: denn ich war ihr als ein Mann beschrieben, der sich auf dem Heidelberger Schlosse bereichert habe, der daselbst niemand dulde, um fortwährend allein alles an sich reißen zu können, dem man daher gelegenheitlich das Geld gar wohl wieder abnehmen könne, das er auf solche Weise aus dem Lande gezogen habe.

Hätte das Heidelberger Schloß reden können, es würde sich beeilt haben, das Betragen abzulehnen, das man es gegen den einzigen Freund, der es um seiner selbst willen liebte, zu beobachten zwang. So gut mir einst seine Ruinen diese Liebe durch den Ruhm bezahlten, den meine Kupferstiche durch sie erlangten, so hart und ungerecht hat das Heidelberger Schloß seither gesucht, mir und den Werken diesen Ruhm wieder zu entreißen, für welche ich die Hälfte meines Lebens und einen Theil meines Vermögens aufopferte, um ihm zwei Denkmäler zu errichten, die für die Unzertrennlichkeit unserer Namen gemacht zu seyn schienen.

Meine gewöhnliche Gegenwart in seinen Ruinen und meine Art, die Reisenden zu empfangen und daselbst zu geleiten, hatten denen allgemeinen Glauben erregt, als sey

---

chen Bewegungsgründen hervorgiengen; und wenn sie zusammen auch von geringer Bedeutung waren, so führten sie doch wenigstens nichts anderes, als aufmunterndes mit sich.

ich ihr Conservator (m. s. meine dritte theilweise Ausstellung auf der 31. Seite). Wie sehr werden diejenigen erstaunen, welche erfahren, wie Hr. von Graimberg, dem man wirklich gerechter Weise zugestehen muß, daß ihm bei seiner Art, die Ruinen durch Geltendmachung ihres Werthes zu erhalten und zu ehren, nur der amtliche Name eines Conservators fehle, schon Jahre lang von Tag zu Tag immer mehr von ihr abgestoßen wird und jeden Augenblick einem Angriffe ausgesetzt ist, der ihm allen Wohnungsraum auf dem Schlosse zu entreißen drohet.

Wie dem auch seyn mag, so wissen nun die Einwohner, was sie von den Reichthümern, die in den Beutel des Zeichners ihrer Ruinen eingeströmt sind, halten sollen; sie sehen es aus dem Erfolge seiner Arbeit; und eben so verhält es sich auch mit seinen übrigen Vortheilen auf dem Heidelberger Schlosse.

Doch das Heilmittel, das gegen dieses Uebel ergriffen und oben, auf der 30. Seite dieses Büchleins, angeführt wurde, verspricht, nicht so ganz ohne guten Erfolg zu seyn. Ja die Kupferstecherey selbst scheint ihm auch noch zu Hülfe kommen zu wollen. Auf der 22. Seite meiner zweiten theilweisen Ausstellung in der Ruine habe ich angezeigt, daß die Kupferstecherey kraft des ihr eigenen Lebens, was sie von der Schwäche und Unzulänglichkeit aller ihr unterstellten neueren Erfindungen so wesentlich unterscheidet, wieder aufleben wird. Der Tagesgeschmack hat sie als eine veraltete Sache, eine Sache, die sich ersetzen lasse, erklärt, und diese Meinung ist eines eiteln und schwatzhaften Jahrhunderts würdig, das alles, was ihm nicht zeitgleich ist, verdammt.

Allein schon heben sich die Namen eines Haldenwang, Frommel, Schnell, Terier und anderer wieder empor und lassen die Rückkehr zu den wahreu Grundsätzen voraussehen: jeder Freund des Schönen und Guten in den Künsten wird mit Vergnügen hören, daß ihre trefflichen Werke jetzt schon die öffentliche Aufmerksamkeit theilen, ja manchmal den Gegenständen der neuen Art, die man den Launen des Tages zu gefallen zugleich anbieten muß, vorgezogen werden.

Der Vorbericht zu meinen Arabesken sprach sich schon auf dieselbe Weise aus. Er ist von dem Jahre 1820; und da mir der unbestreitbare Vorzug, welchen die Kupferstecherey unter allen Arten von Vervielfältigung der Gegenstände durch den Druck hat, stets erwiesen war, so trug ich kein Bedenken, mein Werk von dem Heidelberger Schlosse als ein Denkmal für seine Ruine zu erklären, ein Denkmal, das sie unter allen ihren Ansichten vergangener und gegenwärtiger Zeit verewigt, ein Denkmal, das wohl erreicht, aber nie übertroffen werden kann*), so lang es auf Hal-

---

*) Ohne mich hier in Aufzählung seiner Bestandtheile weiter einzulassen, so muß doch einer dazu gehörigen Sammlung von Umrissen, als eines Werkes, das für sich bestehen kann, gedacht werden, eines vollständigen Werkes, obgleich mit der ursprünglichen Bestimmung, eine viel größere, ohne Zweifel bis auf das Doppelte gehende Ausdehnung, so wie die oben schon besprochenen Arabesken zu erlangen, wenn nicht der Steindruck durch die Leichtigkeit, seine Erzeugnisse in den Handel zu bringen, man sehe oben auf der 22. und 23. Seite dieses Büchleins, alle Kupferstichunternehmungen von einiger Bedeutung in Mißachtung gebracht hätte. Auch diese Sammlung von Umrissen mußte unterbrochen werden. Sie

denwangs unvergänglichen Namen fußt und auch so lange, als die gewissenhafteste Genauigkeit der Zeichnung im Gan=

---

zählte bereits zwei und fünfzig Platten, und alle diese haben wegen ihrer auf den Bildflächen mit der Wirklichkeit genau übereinstimmenden Abbildung, welche durch Ausmessung an Ort und Stelle bewirkt wurde, dieselben Ansprüche auf Achtung, wie die in der folgenden Anmerkung belobte Schloßkapelle.

In der Reihe dieser Blätter findet sich auch eine Anzahl Ansichten des Heidelberger Schlosses vor seiner Zerstörung nach alten Kupferstichen und gleichzeitigen Zeichnungen, wovon die nach den letzteren begreiflicher Weise noch werthvoller sind. Vier solche seltene Stücke, von allen die merkwürdigsten, sollten die vierzehnte Lieferung des Werkes bilden, als ich genöthigt war, das Opfer fast aller meiner Herausgaben zu bringen, m. s. oben auf der 22. bis 24. Seite, und somit auch das Opfer meiner Hoffnung, zur Ehre des Heidelberger Schlosses alle Ueberbleibsel seiner Bau= und BildKunst in einem Werke zu vereinigen.

Hierdurch würden nun zuerst eine Menge Trümmer, die längst von der Steinverwitterung ergriffen unheilbar geworden waren, von der nahen Vernichtung gerettet worden seyn. Dann würde das Heidelberger Schloß von der Kunst ein Denkmal, das es wetteifernd allen Denkmälern ähnlichen Zweckes entgegenstellen konnte, empfangen haben und seine Ruine, welche durch mein Werk von ihren Arabesken, ohne hier von den oben bezeichneten Umrissen zu reden, unter der einzigen Empfehlung von hundert und fünfzig Platten Verzierungen in den Kreis der Künste trat, würde durch die Vortrefflichkeit der Vorbilder der Mitbuhler aller Ruinen, aber ohne Mitbuhler durch die Menge auf einem so beschränkten Raume, wie der Heidelberger Schloßhügel ist, geblieben seyn.

Ein anderer Band meiner Herausgaben liegt längst schon unter dem

zen und in den Theilen als eine Hauptbedingung der Kunst erscheint, wo Gegenstände in ihrer Vollkommenheit möglichst treu nachgebildet werden sollen.

Die Begierde, meine alten Tage noch zu diesem fünf und dreisig Jahre lang im Baue begriffenen Denkmale beitragen zu lassen, wird mich diesen Sommer in den Hof der Ruine führen. Noch zwei, schon vor gar langer Zeit angefangene Zeichnungen sind hier zu beendigen; und sie müssen beendigt werden, um auf dem Heidelberger Schlosse meine Laufbahn als Zeichner seiner Trümmer fast mit Ruhm, ich sage dieses wegen der Herrlichkeit dieser beiden Stücke, zu beschließen. Das eine so wie das andere soll zur Folge

---

Banne, welcher über die Vollendeten alten Kupferstiche ausgesprochen ist. Zum Glücke enthält er acht und zwanzig Platten von der Hand des Meisters Haldenwang, die ihm immer noch einen Thürwinkel zur Verzeihung offen lassen, um hierdurch etwas von der veralteten Kupferstecherkunst anbieten zu dürfen.

Doch er besitzt noch etwas, nämlich die Eigenschaft, ein Urkundenbehältniß zu werden, in welchem man dereinst sich Rathes erholen wird. Schon jetzt sind mehrere seiner Blätter Alterthümer; z. B. die Ansicht vom Heiligenberge, der gar wenig mehr aus der Zeit meiner Zeichnung auf sich trägt; jene vom Wolfsbrunnen, der eben so umgewandelt ist; die Platte vom Dilsberg, von welchem seitdem die Ueberbleibsel der uralten Gaugrafenburg verschwunden sind; zwei Platten von den Burgen bei Neckarsteinach, jetzt unter der Umgestaltung einer Wiedergeburt ihrer alten Zeit entfremdet; eine Ansicht des Hauses von Luther, das gegenwärtig seiner alten landschaftlichen Umgebung beraubt ist; eine Ansicht des Einganges zum Heidelberger Schloße durch den Garten u. s. w.

der von meinem Freunde, dem Architekten Gustav Dunzinger, so verständig behandelten Zeichnung der Schloßkapelle dienen. Seine Arbeit ist in die Hände eines seiner würdigen Kupferstechers gekommen. Zeichnung und Kupferstich mußten jedes ein Meisterstück in seiner Art seyn, um ein Meisterstück des Meisels im Steinwerke auf der Bildfläche würdig wieder zu geben. Das erwarb dieser Kupferplatte den Vorzug, drei Meisterstücke auf einem und demselben Blatte zu vereinigen.

Meine Arbeit wird weit hinter der unnachahmbaren Leichtigkeit und Reinheit des Griffels von Hrn. Dunzinger zurücke bleiben. Allein wenige Künstler besitzen diese Eigenschaften in einer so ausgezeichneten Weise, als Hr. Dunzinger; und indem ich ihm hier Gerechtigkeit wiederfahren lasse, beeile ich mich hinzuzusetzen, daß sein Name der Stadt Heidelberg, die ihn aufwachsen sah, gewiß Ehre bringen wird. Seine Zeichnungen von der Heidelberger Schloßkapelle und von dem Elisabethsthore im Schloßgarten, beide für meine Arabeskensammlung, werden immerhin den Stempel einer köstlichen Kunstfertigkeit an sich tragen.*)

*) Obgleich die Schloßkapelle und das Elisabethsthor zu dem Bande der Arabesken gehören, so werden sie doch auch einzeln verkauft. Diese beiden Blätter geben eine sehr günstige Vorstellung von der Kunst des Heidelberger Schlosses: Man hat in ihnen ein Beispiel seiner großartigen und ein Beispiel seiner ländlichen Baukunst. Das Ganze, so wie die einzelnen Theile dieser beiden Gebäude wurden auf davor angebrachten Gerüsten mit einer solchen Sorgfalt und Genauigkeit gemessen, daß man sie nach diesen Zeichnungen in ihren wirklich bestehenden Verhältnissen bauen könnte.

Die beiden Zeichnungen, wegen welcher das Heidelberger Schloß im Jahre 1846 seinen Zeichner vom Jahre 1810 wiedersehen wird, gehören dem OttoHeinrichsbaue von der Seite des Schloßhofes an. Die eine umfaßt seine Vorderseite samt den angrenzenden Gebäuden in einer mittleren Größe und die andere sein Thüraion, sogenanntes Portal, welches unter dem Namen Museion der Skulpturen, das heißt Schatzhalle der Bildhauerwerke, erscheinen soll, dem Namen, womit es Staunen und Bewunderung der Reisenden fast täglich zu beschenken pflegen. Manche werden sich noch der Stelle und der Zeit, da ich es zeichnete, erinneren, wenn ich ihnen eine Brücke nenne, die mehre Jahre hintereinander an der Hochebene der Freitreppe, welche zu dieser Prachtthüre führt, befestigt war, und von da auf sechs und dreisig bis vierzig Fuß Länge gegen den Obelisken des Schloßhofes hin reichte. Mein Standort war auf dem äußersten Ende der Brücke unfern des Obelisken. Die Zeichnung selbst hat die für die Nachbildung des vielfältigen Einzelnen günstigste Größe erhalten. Wahrscheinlich wird sie in der Art des Umrissestiches ein bezeichnendes Stück für die Kunst in der Ruine werden und jedenfalls ein weiteres Zeugniß für ihren Reichthum und ihre Mannichfaltigkeit in dem alten Pfalzfürstensitze.

Wenn das Heidelberger Schloß seitdem schlechtem Rathe gefolgt ist, wenn es das, was es mir schuldig ist, und in den langen Tagen seiner Vernachläßigung und Zurücksetzung mir allein schuldig wurde, vergessen hat, so kann es sehen, daß seine Sinnesänderung in meiner Gewohnheit, es durch Enthüllung seiner Vorzüge und Mehrung seines Ruhmes zu erheben, nichts geändert hat. Was

ich für dasselbe in vergangener Zeit gethan habe, ist bekannt. Auch seine gegenwärtige Zeit ist zum Theile mein Werk; und hier möchte es der Ort seyn, ihm durch Aufzählung meiner Kupferstichwerke von seinen Ruinen zu zeigen, was ich auch schon für seine Zukunft gethan habe. Doch dieses soll in einem besonderen Nachtrage zu der vorliegenden Schrift geschehen, nach dessen Lesung niemand den Schriftsteller tadeln wird, daß er sie ein wahres, zum Ruhme des Heidelberger Schlosses errichtetes Denkmal genannt hat und noch einmal wiederholt, daß diesem Denkmale wohl ein gleich werthes an die Seite gestellt, daß es aber nie übertroffen werden kann.

Soviel werde ich nun freilich nicht von einem anderen, ebenfalls sehr wesentlichen Gegenstande, mit dem ich hier schließen will, behaupten, nämlich von dem Orte, der dieses Denkmal einschließt. Doch hat dieser Ort noch auf mehr als das, was oben von ihm gesagt wurde, Anspruch; und wenn die Anordnungen der 42. 43. 44. und 45. Seite nach den dort gemachten Vorschlägen in Wirklichkeit treten und die Sammlung der Pfälzischen und Badischen Alterthümer in Heidelberg festhalten sollten, so könnte die Stadt das Gebäude in der Reihe derjenigen, die in ihrem Aeußeren eine besondere Bestimmung verkündigen, als sein Nationalmuseion, das heißt, als seine volksthümliche Kunsthalle, ansehen. Bei seiner gegenwärtigen Benutzung hat es der Alterthümerhalle dreizehn Zimmer, theils zu ebener Erde, theils im Geschosse, überlassen, ohne zwei Durchgänge, die ebenfalls mit Gemälden bedeckt sind, zu rechnen, und diese Anzahl läßt sich gar leicht durch Zuziehung anderer, jetzt zu Wohnungsräumen benutzter Zimmer vermehren,

wenn man es für gut fände, auch die Gemälde in den vier Zimmern auf dem Schlosse hierher oder nöthigenfalls neue Erwerbungen unterzubringen.

In der Absicht, auf mehrere Stellen des bishierher Gesagten in dem schon gemeldeten Nachtrage zurückezukommen, will ich nur im Vorübergehen noch einiges von dem letzten Zimmer im Erdgeschosse der Alterthümerhalle anzeigen. Dieses hat sich zu einem Vereinigungsorte für die Schule, für Wissenschaft und für Kunst, gestaltet und wird sich ebenfalls zu einem Denkmale zu Ehren der Hochschule Heidelbergs ausbilden. Sieben und zwanzig Bildnisse ihrer Professoren *) haben den Anfang dazu gemacht.

*) Oft fragt die Neugierde, vielleicht etwas zu voreilig, nach der Ursache, warum man hier die Aufnahme in eine Alterthümerhalle jetzt noch Lebenden zuerkennt, da man solche doch sehen oder irgendwo antreffen und also an ihren Bildnissen eben nichts besonderes besitzen kann. Wenn aber ein Freund der Künste ehemals auf einen ähnlichen Gedanken kam, ebenfalls in einer Zeit blühender Wissenschaften, unter dem Pfalzgrafen Kurfürsten Karl Ludwig, die Bildnisse der damaligen, durch ihre Gelehrtheit berühmten Professoren der Heidelberger Hochschule auf eben solche Weise wie ich gesammelt und im J. 1660 in dem sogenannten »**Parnassus Heidelbergensis**« in Kupfer gestochen veröffentlicht hat, wer würde jetzt nach hundert sieben und achtzig Jahren nicht begierig seyn, diese Sammlung zu sehen: und wahrlich in einer weit kürzeren Zeit wird man vielleicht noch begieriger seyn, wie ein Creuzer, ein Paulus, ein Schlosser, ein Chelius, ein Nägele, ein Puchelt und Tiedemann, ein Mittermaier, ein Zachariä und andere ihrer Collegen ausgesehen haben mögen.

Es ist gar nichts seltenes, daß Fremde nach diesem und jenem Bildnisse in meinen Sammlungen fragen und dann jauchzen, wenn sie auch

Die Kunstfertigkeit, welche diese Bilder in einer seltenen Vollendung auszeichnet, ist eine eben so erfreuliche Er-

---

einen schlechten Kupferstich des gewünschten in Ermanglung eines bessren gefunden haben. Es ist mir ein solches auch selbst durch Briefe begegnet: Ein Bewohner von Alençon, im Departement der Orne in Frankreich, hatte eine Lebensbeschreibung des Architekten Johann Salomon unternommen, welcher zu Caux in der Normandie geboren unter dem Namen Johann Salomon von Caus in Teutschland berühmt wurde, wo er nicht nur allein viele schätzbare Schriften über angewandte Mathematik herausgab, sondern auch als Hofbaumeister des Pfalzgrafen Kurfürsten Friedrichs des V. einen Theil des Heidelberger Schlosses und die einst prachtvollen Gärten desselben erbaute. Der Verfasser dieser Arbeit, welche, wahrscheinlich eine Bewerbungsschrift, in einer öffentlichen Sitzung der Gesellschaft für Wissenschaften und Künste zu Caen vorgelesen werden sollte, wünschte, dieselbe mit einem Bildnisse des von Caus zu begleiten. Nach vergeblichem Nachsuchen bis in unsere Gegend herein, die lange Zeit das zugetheilte Vaterland des Französischen Architekten war, hörte der belobte Schriftsteller von einer Alterthümerhalle zu Heidelberg und eilte, mir seine Verlegenheit kund zu thun. Ich konnte helfen: denn längst schon besaß ich ein Bildniß Johann Salomons von Caus, das ihn in seinem 43ten Lebensjahre im J. 1619 auf Holz in Oel gemalt vorstellt und unter Nr. 64. auf der 10ten Seite des Erklärenden Verzeichnisses der Denkmäler meiner Alterthümerhalle angeführt ist. Sicherlich hat die Vorlage der Abzeichnung dieses Stückes am Tage der Vorlesung nicht wenig dazu beigetragen, die Zuhörer zu Gunsten des Bewerbers zu stimmen.

Daher ist das Zimmer Nr. 6., das man auch die Galerie der Professoren zu nennen pflegt, eben so sehr eine Huldigung für die Wissenschaft, als ein weiteres Recht der Alterthümerhalle an die Erkenntlichkeit der Künste und schönen Wissenschaften.

scheinung, als die berühmten Männer, mit welchen sie die Heidelberger Alterthümerhalle bereichert hat. Alle diese Bildnisse sind in lebensgroßen Brustbildern und viele derselben mit der Feder gezeichnet. Aber die Bildfläche ist hier unter den gewandten und sicheren Strichen der Feder nicht weniger wahr und lebendig, als die Leinwand unter der gelungensten Oelmalerey. Die Leichtigkeit, mit welcher der Künstler diese Wahrheit des Lebens in einer so schwierigen und im Allgemeinen wenig versuchten Zeichnungsart erreicht, wird ihm sicherlich einen dauerhaften Ruhm erwerben. Der Zeichner dieser gelungenen Bildnisse ist ein geborner Pfälzer, Hr. Georg Philipp Schmitt von Spesbach bei Wolfstein im ehemaligen Kurpfälzischen Oberamte Lautern, und jetzt in Heidelberg ansässig.

Die folgende Anzeige ist weit weniger wichtig. Sie ist an diejenigen gerichtet, welche immer einen wohlwollenden Antheil an meinen Kupfersticheunternehmungen genommen und längst gewünscht haben, von dem Erfolge derselben unterrichtet zu werden. Ein solcher Wunsch ist Befehl. Das Heidelberger Schloß wird ihn erfüllen. Es bietet in meinem Wohnungsraume am Schloßhofe eine vollständige und zu jeder Stunde offene Ausstellung meiner Herausgaben von seinen Ruinen dar. *) Man weiß, daß ich noch jung diese Werke begonnen habe und daß mich das Alter

---

*) Ein umständliches und nach den Herausgaben geordnetes Verzeichniß derselben wird in dem oben gemeldeten Nachtrage erscheinen, wo die Anzahl und Mannigfaltigkeit der beschriebenen Ansichten wirklich ein Gegenstand der Verwunderung seyn werden.

im Zeichnen überrascht hat. Es konnte daher diese Ausstellung nicht anders als beträchtlich werden, und man mag die Menge oder den Werth der Stücke betrachten, so wird sie immer etwas ganz ungewöhnliches und daher in beiden Rücksichten mehr oder weniger dem Tadel oder dem Beifalle ausgesetzt bleiben.

In demselben Wohnungsraume sieht man noch eine andere Sammlung, welche, ohne gerade einzig zu seyn, weit von dem Gemeinen entfernt ist. Sie vereinigt in einer Folge von acht Blättern die verschiedenen Bildnisse des großen Fasses von Heidelberg, welche seit seinem Entstehen im J. 1575 in Kupfer gestochen wurden. Man kann diese acht Stücke den Stammbaum des jetzigen großen Fasses nennen.

Endlich kündiget die 7te Seite meiner dritten theilweisen Ausstellung in den Ruinen des Heidelberger Schlosses eine dritte Sammlung, die bereits mit den beiden vorigen vereinigt ist, in folgender Weise an:

„In der Reihe der Bilder der neuen Ausstellung wird „sich die Aufmerksamkeit besonders auf eine Anzahl von acht„zehn in Wasserfarben gemalten Landschaften des Schlosses „und der Stadt Heidelberg wenden, nicht darum, als wä„ren sie von einer besonders glänzenden Ausführung, son„dern weil sie als Muster einer höchst gewissenhaften und „daher sehr langen und durchaus nicht werthlosen Ar„beit sogleich in die Augen fallen. In der Genauigkeit der „vorgestellten Gegenstände und in der Wahrheit der Fär„bung sind sie ganz unverbesserlich. Daher werden sie eine „Art von Urkunden bleiben, aus welchen man dereinst mit „allem Vertrauen Nachweisungen über die Gestalt des Gan„zen und des Einzelnen der Heidelberger Schloßruine und

„selbst über die Farbe ihrer Mauern erholen kann, wenn „sie einmal nicht mehr bestehen sollte.

„Der Urheber dieser Zeichnungen, ein Feldmesser na„mens P. F. von Walpergen, verwendete die ersten sechs „Jahre im letzten Zehntel des vorigen Jahrhunderts auf „diese Werke. Er war taubstumm geboren, aber die Natur „entschädigte ihn mit dem Sinne für die Künste, und er „pflegte diese vorzüglich zu Heidelberg."

Meine Rede scheint sich ziemlich in die Länge zu ziehen. Allein Veranlassung führt zu allen Arten von Betrachtungen. Uebrigens hatte sie auch einen großen Zeitraum zu durchlauffen und der einzige Vorwurf, den man ihr machen könnte, ist vielmehr, nicht früher erschienen zu seyn. Aber mein Glaube war immer, einejede Sache müßte ihr eigener Vertheidiger vor der Oeffentlichkeit seyn und von ihr die Würdigung ihrer Verdienstlichkeit und folglich ihre Anerkennung erwarten: Denn von ihr, als einem unpartheyischen Richter, kann man eines vernünftigen Urtheils gewärtig seyn. Dann ist aber auch nothwendig, daß sie durchaus nicht im Irrthume, ja nichteinmal im Zweifel über das, was ihr vorliegt, befangen sey. Doch leider wurde sie immer in beiden über meine Beschäftigungen und deren Werkmeister festgehalten.

Hiernach wird man die Absicht und die Nothwendigkeit meiner vorliegenden Bekanntmachung einsehen. Man wird zugleich den bestimmten und entschlossenen Ton und die Sicher-

heit in dem Vorgetragenen begreifen. *) Wohl wußte ich, daß meine Sprache hier keine andere seyn konnte. Sie hatte gegen Anschuldigungen und Einflüsterungen zu kämpfen, die eben so glaubhaft in Gang gebracht als schädlich waren: Das doppelte Heil, das der Gegenwart und das der Zukunft meiner Kunststiftungen gebot, die Gefahr durch alle mögliche Mittel abzuwenden.

Auch meine Ansprüche an die Dankbarkeit des Heidelberger Schlosses wiederholen sich oft in vorliegender Nachricht. Sie sagte, daß ich vielleicht der Einzige sey, der ihm in seiner Armuth Gutes that. Sie kann hinzusetzen, daß ich auch fast der Einzige bin, der ihm in seiner Armuth nichts Böses that. **) (Man sehe die XLV. und LIII. Seite des Vor-

---

*) Diese sichere Sprache, die übrigens hier wohl nicht ganz am unrechten Orte ist, rühret weit weniger von Selbstgenügsamkeit oder Eigenliebe, als vielmehr von der Aufreizung, welche eine grenzenlose und dauernde Ungerechtigkeit, die diese selbst entschuldigen mag, einimpfte.

**) Das Tagebuch meines Aufenthaltes zu Heidelberg wird zeigen, wie seine, doch so herrlichen Ruinen, durch immer ärgere Vernachlässigung endlich ein wahrer Leichnam für seine Vorsteher und Bewohner geworden sind. Wenige scheuten sich, sie als einen solchen zu behandeln, wenn die Verwüstungen Vortheil oder Gewinn brachten. Diese verhängnißvolle Sucht währte seit dem Schloßbrande im J. 1764 bis zur Thronbesteigung des jetzt herrschenden Großherzogs, wo auf einmal alles der Freund des Heidelberger Schlosses wurde. Da wollte es einjeder immer beschützt, einjeder am meisten bewundert haben.

Aber warum? — Weil sich seine Ruinen unter den Flügeln des Fürsten auf mehr als eine Weise höchst wichtig machten.

berichtes zur Französ. Uebersetzung des Auszuges aus dem „Erklärenden Verzeichnisse der Denkmäler" u. s. w.)

Und jetzt wird sie sagen, daß ich zugleich auch von allen diesen bis auf den heutigen Tag der Einzige bin, welchem das Heidelberger Schloß Böses that. Alle Bewohner wurden von ihm mit Gütern überhäuft und ich wurde daselbst kaum für mein Geld geduldet.

Indessen sind die Unternehmungen, die wir miteinander gemacht haben, weder von einer gewöhnlichen Art, noch von einem Charakter, der sich so leicht verwischen läßt. Sie haben mehr als hundert und fünfzig tausend Gulden über das Land geschüttet, und diese Gelder würden niemals hereingeflossen seyn, wenn mich das Heidelberger Schloß nicht hier festgehalten hätte. Eine solche Betrachtung verbündet uns auf mehr als eine Weise und hätte unsere Verhältnisse bei vorkommender Gelegenheit begünstigen müssen.

Doch im Gegentheile: Die Früchte dieser Verhältnisse und dieser Verbündung sind fast ganz in andere Hände übergegangen.

Und auch selbst das Lob ist auf Andere übergegangen, das Lob, das weniger noch dem Erfolge der Verwendung dieser Gelder für den Ruhm und die Ehre des Heidelberger Schlosses angehören konnte, als vielmehr dem Erfolge der Verwendung meiner Zeit für die Erhaltung seiner Ruinen in einer langen Reihe von Jahren.

Die vorliegende Bekanntmachung wird alles berichtigen und ordnen. Diejenigen, welche durch Heidelberg kommen ohne ein Wort von meinen Anstalten zu hören, werden erfahren, daß sie hier mit einer Sammlung bekannt werden können, dergleichen man nirgends anderswo antrifft, sie

werden auch in dieser Nachricht sehen, woran sie sind, es sey nun, daß ihnen meine Kunstanstalten in der Reihe der Gegenstände, die man den Reisenden gleich bei ihrem Erscheinen in Heidelberg als sehenswürdig zu bezeichnen nie vergißt, zufällig oder absichtlich nicht genannt wurden, oder daß man ihre Wißbegierde von meinen Sammlungen, als von Gegenständen, die eine so kostbare Zeit, wie die in Heidelberg, auszufüllen, nicht verdienten, abgewendet hat.*)

---

*) Diese Umtriebe hatten die armseligsten Folgen. Gar viele Leute, selbst Heidelberger, die auf solche Weise mißbraucht wurden, hielten es für unnöthig, die Wahrheit der Sache durch einen Besuch meiner Sammlungen zu erfahren, bis sie irgend ein Zufall, oft wider ihren Willen, dahin führte. Doch, ich muß es anerkennen, alle waren hier so befriedigt, daß sie eine Art von ehrenvoller Besserung ihrer Gleichgültigkeit, solche Anstalten kennen zu lernen, über deren, ihnen so lange Zeit unbekannt gebliebenes Bestehen sie sich nicht genug verwundern konnten, an den Tag legten.

Ich hätte oben an seinem Orte, nämlich auf der 48ten Seite dieser Nachricht, schon bemerken sollen, daß der Bann, das ist die Ausschließung eines gewissen Standes der Gesellschaft, welcher auf meiner kleinen Bilderhalle im Schlosse lastete, auch meine Alterthümerhalle am Burgwege in der Stadt und zwar noch viel strenger traf. Das war so arg, daß während einer Art von Festlichkeiten, wo die Durchreise eines Großen dieser Erde die Stadt und das Schloß in Bewegung setzte, um wetteifernd ihre Herrlichkeiten vor ihm auszubreiten, mein Haus von allen Seiten, als ein Theil dieser Herrlichkeiten, geöffnet, während der ganzen Dauer der Feste gerade wegen seiner tiefen Einsamkeit zu bewundern war.

Die großherzogliche Familie von Baden hat mehren solchen öffentlichen

Selbst Leute, die mir hier Hoffnungen auf ihre guten Dienste gemacht hatten, glaubten sich zurückeziehen, ja vielleicht meine Gegner werden zu müssen. Ich bedauere diese Sinnesänderungen um so mehr, da sie nicht ohne üble Folgen blieben. Allein dieselben Leute werden, wenn ihnen diese Zeilen zu Händen kommen, ohne Zweifel bedauern, daß sie sich von lügenhaften Behauptungen hintergehen ließen.

Indem ich endlich jetzt erst auf eine der angenehmsten Episoden meines Aufenthaltes im Heidelberger Schlosse komme, konnte es meine Absicht nicht gewesen seyn, dieselbe mit Stillschweigen zu übergehen, und hätte ich sie auch vergessen wollen, sie würde mir bei jedem Besuche meiner Alter-

---

Beweisen der Liebe der Bevölkerung zu ihrem Landesherrn in Heidelberg angewohnt, und doch herrschte in meinen Wohnungen in der Stadt und auf dem Schlosse immer dieselbe Stille. Das machte mich zweifeln und macht mich noch immer zweifeln, ob nicht die Gerüchte von meinen Kunsthallen bis in die Hauptstadt des Großherzogthums gedrungen seyen. Jedenfalls werden sie entweder durch meine vorliegende Nachricht dahin kommen, oder diese wird die leidigen Eindrücke zerstreuen, welche Karlsruhe etwa gegen meine Kunstanstalten von Heidelberg hätte empfangen haben können, und welche diesen Schrecken, ihnen nahe zu kommen, der Ausdruck ist nicht zu stark, worüber sie klagen, ohne sich ihn erklären zu können, verursachten.

Nicht weniger günstig wird diese Bekanntmachung aller Orten wirken, wo gleiche Verdächtigungen, entweder von Heidelberg abgeschickt, oder daselbst empfangen, Aufnahme gefunden haben. Dieses ist ihre einzige Bestimmung, und durch die Oeffentlichkeit, welcher sie entgegen sieht, wird sie ihren Zweck auf die wirksamste Weise erreichen.

thümerhalle vor Augen getreten seyn: Denn längst scho bewahret diese unter ihren kostbarsten Seltenheiten ein Ge schenk, mit welchem der jetzt herrschende Großherzog vo Baden die Zueignung einer meiner großen Platten von de Ruinen des Heidelberger Schlosses anerkannte, die ich un ter dem Namen Seiner Königlichen Hoheit herauszugeben d gnädigste Erlaubniß erhalten hatte. Der Sold überstieg d Arbeit bei weitem. Er bestund aus einem Ringe mit den Namenszuge des Fürsten. Aber offenbar durfte da nicht gewöhnliches erscheinen, wo es sich von dem Heidelberge Schlosse handelt: denn der Ring ist prächtig und war di letzte Anerkennung, die ich in seinen Ruinen erhielt.

Nicht weniger gerne werde ich die Unterzeichnung Seiner Königlichen Hoheit auf mein Werk der Bildnereyen, sogenannten Arabesken, des Heidelberger Schlosses vergessen. Ich war zugegen, und dieser Tag ist mir ein bleibendes Andenken. Eine solche Unterzeichnung, die rein aus der Bewunderung des Gegenstandes hervorgieng, ist weniger die Sache eines Liebhabers als eines aufgeklärten Kenners: das erkannte man bei dem Aufschlagen eines Heftes dieser Sammlung in dem Verlangen Seiner Königlichen Hoheit, zu wissen, wo diese merkwürdigen Kunstwerke in Wirklichkeit bestünden. Ich beklage es deßwegen um so inniger, daß ich genöthigt wurde, von diesem herrlichen Unternehmen zu scheiden. (Man sehe oben auf der 24ten bis 25ten Seite dieser Nachricht.)

Die Veröffentlichung vorstehender Auszüge sollte gegen e Mitte des Jahres 1846 statt haben. Aber während ih- s Aufschubes traten viele Veränderungen in der Verfah- nsart auf dem Heidelberger Schlosse ein, von denen man ch dem Sprichworte sagen kann, daß das Gute aus m Uebermaaße des Uebels entsprungen sey: Denn handelte sich kurz zuvor nicht von der Erhaltung einer ohnung in der Ruine, die man mir streitig machte, son- rn die Kündigung, diese Wohnung zu räumen, kam mir n der Hofdomainenkammer in Karlsruhe auf dem Dienst- ege zu, und zwar mit der Weisung, kraft dortigen Be- lusses in einem sehr kurzen Ziele ohne weiteres das Schloß verlassen.

Dieses Ereigniß, eben so hart als unerwartet, obgleich ngst schon drohend, war eine Folge der feindseligen Ge- nnungen, gegen welche ich meine Nachricht gewaffnet habe, n ihren verderblichen Einfluß zu bekämpfen. Allein sie rangen wirklich durch meine Vertreibung vom Schlosse nd Vernichtung aller Mitbewerbung den Sieg. Doch der ieg scheiterte an meinem gerechten Einspruche, und da er tzt die Seite wechselte, diente er nur dazu, mich in mei- er Wohnung auf dem Schlosse zu sichern. *)

---

*) Dieses und der neue Stand der Dinge auf dem Heidelberger chlosse hatte bereits die Folge, daß ich das mit dem Jahre 1810 be- innende Tagebuch meines Aufenthaltes in Heidelberg, wel- es vorliegende Nachricht, die hier ihr Ende erreicht, an verschiedenen tellen benutzt hat, unterdrückte. Das Büchlein hätte wahrscheinlich nicht ller Orten Beifall gefunden. Man hätte darin den Namen des Salo-

Noch eine andere Ueberzeugung wird hieraus erwachsen, daß nämlich die Staatsverwaltungen nur dann Unrecht thun, wenn sie von den Thatsachen übel unterrichtet sind. Es ist wahr, daß sie bei der Unmöglichkeit, selbst alles zu sehen und zu hören, nur zu oft zu den Berichten untergeordneter Staatsdiener ihre Zuflucht nehmen müssen, die aber leider sehr oft weit entfernt sind, unpartheyisch oder richtig zu seyn. Wie dem auch sey, die Antwort der Hofdomainenkammer in Karlsruhe in Betreff der Entscheidung meiner Berufung gegen das Verfahren, das mich von dem Heidelberger Schlosse vertrieb, wird immer von der Macht der Wahrheit zeugen, die, wenn sie endlich, wie hier, durchdringen kann, über Erdichtungen und über Jahre langes listiges Treiben siegt.

Eben solche Wirkung wird meine Bekanntmachung auf Heidelbergs Einwohner äussern, die aus denselben Quellen nach und nach ebenfalls die Gewohnheit geschöpft haben mögen, in dem alten Freunde ihrer Stadt und dem Wohlthäter des Heidelberger Schlosses nun nichts anderes mehr, als einen eingebildeten, nach Geld und Ansehen gierigen und darum die Ruhe seiner Ruinen störender Menschen zu sehen. *)

---

mon von Caus, oder vielmehr seinen »**Hortus Palatinus**« eine sonderbare Rolle spielen sehen.

*) Diese Schilderung diente mir nicht. Sie brachte mir hier und mußte mir überall Schaden bringen. Wieviele Fremde, denen ich in der Zeit unserer Bekanntschaft in Heidelberg ein ganz anderer als ein solcher Mann erschien, haben es bei ihren späteren Durchreisen nicht der Mühe werth geachtet, sie zu erneuern.

Sie werden in Wahrheit sehen, daß ich nicht den Ehrgeiz habe, ihnen auf die Weise jener unklugen Verschönerer zu gefallen, welche ohne eigene Gefahr sie zu unüberlegter und verderblichen Unternehmungen fortreissen, sondern, wenn ich meine schönen Jahre im Streben verwendet habe, ihnen in der Stille und im Frieden der Künste und ohne öffentliche noch private Kosten des Landes Gutes zu thun, meine alten Tage noch in demselben Treiben oder doch wenigstens in eben so vielem guten Willen dahin fließen.

Allein wie viele und alle die, welche sich zufällig oder gelegenheitlich wieder bei mir einfanden, waren auch erstaunt, denselben Mann wieder zu finden, den ihnen die Eigenthümlichkeit seines Aufenthaltes oder vielmehr seine Begrabung in einer Ruine zuerst merkwürdig machte, und der ihnen durch die Größe und Ausdehnung seiner Unternehmungen, so wie durch seine Beharrlichkeit bei allen Schwierigkeiten immer merkwürdig blieb.

Sie sahen, daß sich in dem alten Franzosen nichts verändert hat: Immer derselbe Eifer in Vergötterung der Heidelberger Schloßruine; immer dasselbe Vergnügen, ihre Wunder zu entfalten und vor den Augen der Schaulustigen auszubreiten, dieselbe Gefälligkeit, dieselbe Redseligkeit gegen Jedermann, und vor allem durchaus keine Eifersucht im Heidelberger Schlosse, kurz alles das Gegentheil von dem, was man hätte unterstellen mögen.

Allein Hr. von Graimberg in der That zu sehr mit seinen Kunstanstalten beschäftigt, um viel unter die Leute kommen zu können, will doch in der geziemenden Höflichkeit gegen sie kein Fremder seyn. Er weiß gar wohl, daß alle Vernachlässigung in diesem Stücke fast immer eine schlechte Herkunft oder eine schlechte Erziehung verräth, zwei Dinge, die Hr. von Graimberg von seiner Familie nicht geerbt hat.





Der Verkauf der Gemälde, welche nicht in die Alterthümerhalle für Pfälzische und Badische Denkmäler gehören, wurde in der Anmerkung auf der [illegible]ten Seite vorstehender Schrift als auf dem Schlosse bestehend angezeigt.

Jetzt befindet sich derselbe in der Stadt, in dem Hause des Verfassers am Burgwege, eben so auch der Verkauf der Kupferstiche, Münzen, Münzgestalten und anderer, der bezeichneten Alterthümerhalle fremder Gegenstände.

Der Eintritt in die Alterthümerhalle ist frey und zu jeder Stunde offen.

Wiederherstellung

der in vorstehender Uebersetzung durch Versehen eingeschlichenen

Auslassungen.

Auf der [illegible]ten Seite soll es heißen.

Die folgende Anzeige ist weit weniger wichtig. Allein ich bin sie schuldig. Sie ist u. s. w. (Man suche das Französische auf der [illegible]ten Seite.)

Auf der [illegible]ten Seite, in der achten Zeile von oben, muß gelesen werden: . . . . . die man mir streitig macht und in welcher ich mich durch die Macht des Geistes erhalte, sondern u. s. w. (Man sehe das Französische auf der [illegible]ten Seite.)

